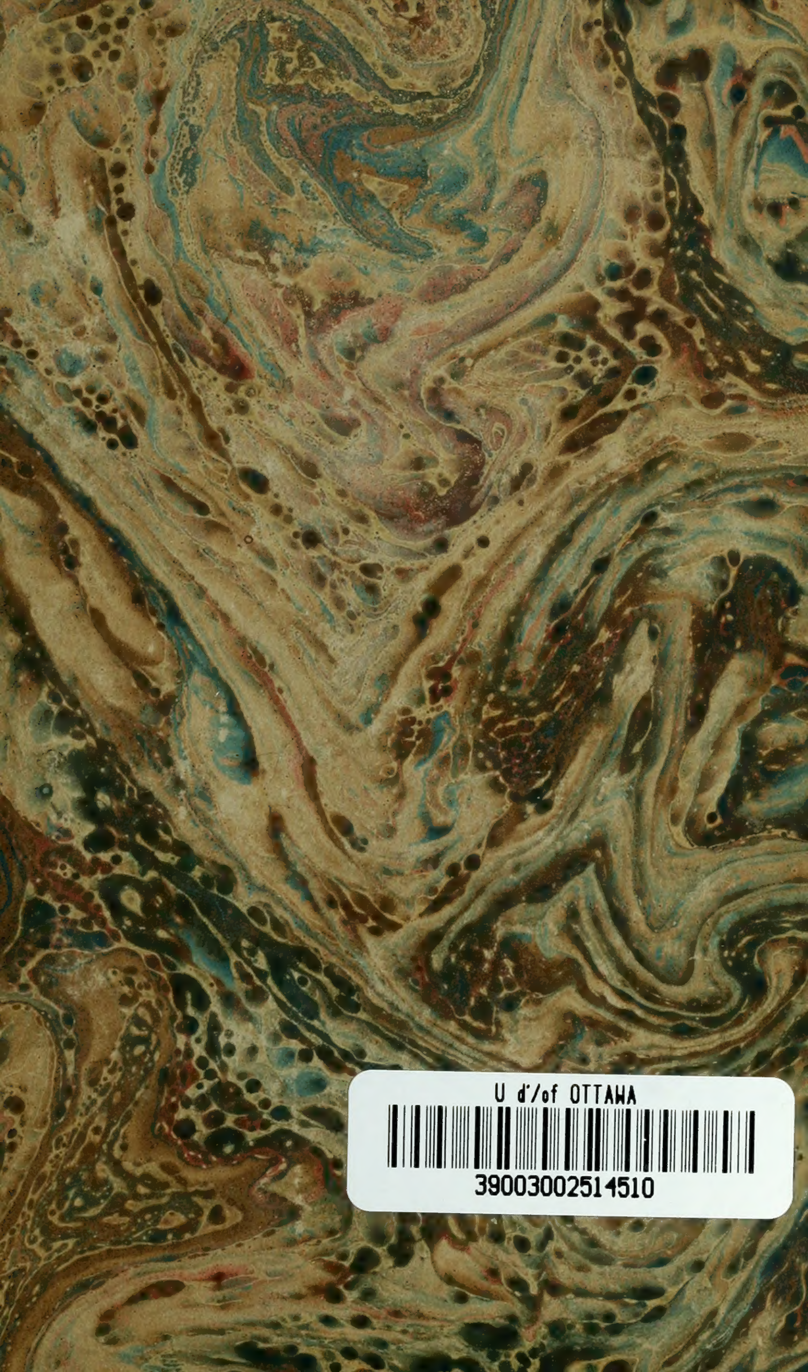

U d'/of OTTAWA
39003002514510

ALFRED CAPUS

THÉATRE COMPLET

V

Notre Jeunesse

Le Beau Jeune Homme

Les Passagères



ARTHÈME FAYARD
ÉDITEUR
18-20, Rue du Saint-Gothard
PARIS

ALFRED CAPUS

THÉATRE COMPLET

THÉATRE COMPLET

d'Alfred CAPUS

VOLUMES PARUS

I. — Brignol et sa Fille. — Rosine. — Les Maris de Léontine.

II. — Petites Folles. — La Bourse ou la Vie. — La Veine.

III. — Mariage Bourgeois. — La Petite Fonctionnaire. — Les Deux Écoles.

IV. — La Châtelaine. — L'Adversaire (en collaboration avec Emmanuel Arène). — Monsieur Piégois.

V. — Notre Jeunesse. — Le Beau Jeune Homme. — Les Passagères.

SOUS PRESSE

VI. — L'Attentat (en collaboration avec Lucien Descaves). L'Oiseau blessé. — Qui perd gagne (en collaboration avec M. Pierre Veber).

ALFRED CAPUS

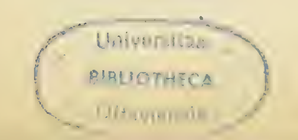
THÉATRE COMPLET

V

Notre Jeunesse
Le Beau Jeune Homme
Les Passagères



PARIS
ARTHÈME FAYARD, ÉDITEUR
Rue du Saint-Gothard, 18-20



Il a été tiré à part :

CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DU JAPON

ET

VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER

DE HOLLANDE.

NOTRE JEUNESSE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
sur la scène de la Comédie-Française, le 16 novembre 1904.

A

MADAME JULIA BARTET

Son Ami,

A. C.

PERSONNAGES

LUCIEN BRIANT.	MM. de Féraudy.
CHARTIER	Coquelin Cadet.
MONSIEUR BRIANT	Leloir.
DE CLÉNORD	R. Duflos.
SERQUY	Berr.
Un Valet de Pied.	
HÉLÈNE BRIANT	Mmes Bartet.
LAURE DE ROINE.	Blanche Pierson.
ALINE DE BERNAC.	C. Sorel.
LUCIENNE	Piérat.
Une Femme de Chambre.	

De nos jours, près de Trouville.

NOTRE JEUNESSE

ACTE PREMIER

Une grande pièce dans la villa Chartier, près de Trouville, sur la côte de Grâce. Vaste baie au fond. — Ouvertures à droite et à gauche. — Petite porte à droite, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, *puis* CHARTIER.

LAURE, *à la cantonnade.*

Est-ce que mon frère est de retour?

CHARTIER, *entrant de l'autre côte.*

Me voici.

LAURE.

Tu es allé à Trouville?

CHARTIER.

J'en arrive, à pied. Deux kilomètres de côte en plein soleil.

LAURE.

C'est excellent pour ta santé... Tu as rappelé à

tous ces messieurs qu'on dînait ce soir à la maison?... Et à madame de Bernac aussi?

CHARTIER.

Oui... oui... tout le monde vient... Ce sera très gai... Je veux distraire Lucien pendant les quelques jours qu'il reste avec nous... Je ne serais même pas fâché de faire faire un peu la fête au père Briant.

LAURE.

Mais pourquoi ne pas les garder plus longtemps?... On leur arrangerait le petit pavillon... ils seraient très bien.

CHARTIER.

Eh ! je ne demande pas mieux !... Où est-il donc, Lucien ?

LAURE.

Il écrit... il écrit depuis le déjeuner.

CHARTIER.

Je vais le secouer.

LAURE.

A propos, pendant ton absence, il est venu une jeune fille, une jeune fille ou une jeune femme... mais plutôt une jeune fille.

CHARTIER.

Qui donc?

LAURE.

Je ne sais pas. Elle n'a pas voulu me dire son nom. Elle m'a simplement demandé à quelle heure elle pourrait te rencontrer.

CHARTIER.

Tiens !

LAURE.

Comme elle avait l'air fort convenable, je lui ai répondu que tu serais chez toi à six heures, et que tu te ferais un plaisir de la recevoir.

CHARTIER.

Mais pourquoi pas? Est-elle jolie?...

LAURE.

Fort jolie.

CHARTIER.

Qui diable ça peut-il être?...

Entre Lucien, des lettres à la main.

SCÈNE II

Les Mêmes, LUCIEN.

LUCIEN.

Chère madame, pouvez-vous me dire si j'ai le temps de mettre ces lettres au courrier?...

LAURE.

Donnez-les-moi, je vais les faire porter par la voiture...

LUCIEN.

Mais je ne veux pas vous déranger...

LAURE.

Laissez donc... c'est la moindre des choses...

LUCIEN.

Il n'y a pas de timbres.

CHARTIER.

On en mettra, des timbres... sois tranquille...

(Il prend les lettres des mains de Lucien et les donne à Laure qui sort par la baie.)

SCÈNE III

CHARTIER, LUCIEN.

CHARTIER.

Tu es enfermé depuis déjeuner par un temps pareil ?... C'est ce que tu appelles prendre des vacances ?

LUCIEN.

Eh ! je ne suis pas en vacances ! Je suis venu à Trouville te serrer la main, t'amener ma femme que ta sœur et toi n'avez pas vue depuis longtemps, et passer une huitaine de jours avec vous, voilà tout.

CHARTIER.

Huit jours ! allons donc ! Tu vas rester un mois ici.

LUCIEN.

Un mois !...

CHARTIER.

C'est convenu avec ma sœur. Nous vous laisserons tout un côté de la villa. Vous serez complètement chez vous.

LUCIEN.

Un mois !... ah ! mon ami... un mois !... Mais il faut absolument que nous soyons rentrés à Besançon lundi prochain.

CHARTIER.

Pourquoi faire ?

LUCIEN.

Tu es étonnant!... Mais j'ai mille besognes dont tu ne te doutes pas, une surveillance continuelle à exercer... Ni mon père, ni moi, n'avons pu prendre un jour de repos depuis peut-être six ans. Penses-tu qu'une maison comme la nôtre aille toute seule ?...

CHARTIER.

Ce n'est pas une absence de quelques semaines, que diable !... J'ai connu des industriels, je connais Serquy... C'est un industriel sérieux, je suppose, celui-là ?... Et cela ne l'empêche pas de rester un mois par an à Trouville, de voyager, de s'amuser... de vivre !...

LUCIEN.

Tu me cites un amateur, en tout cas un monsieur qui a hérité de capitaux énormes et qui n'est pas obligé de travailler lui-même... Il est donc ici, Serquy ?

CHARTIER.

Tu vas dîner ce soir avec lui.

LUCIEN.

Ah ! je serais curieux de le voir !... C'est magnifique d'avoir cette puissance et cette fortune. Je n'ai jamais pu approcher ces gens-là sans émotion.

CHARTIER.

Ah çà ! ne dirait-on pas que tu es un pauvre hère sans feu ni lieu ?... Tu as une industrie en pleine prospérité, Serquy lui-même me l'a dit quand je lui ai parlé de toi ; et il est au courant

des choses, je t'assure... Tu es un des grands métallurgistes de l'Est, on voit de tes produits partout... Tu habites un château, tu occupes des centaines d'ouvriers, et, ma parole ! à te regarder et à t'entendre, on te croirait à la recherche d'une position sociale ! Tu n'étais pas comme ça autrefois, il me semble ? Tu étais jovial... Qu'est-ce qui t'est donc arrivé depuis le temps ? Tu n'es pas heureux ?...

LUCIEN.

Je n'ai aucune raison particulière d'être malheureux.

CHARTIER.

Il n'y a pas d'autre définition du bonheur... Tu t'entends toujours avec ton père ?...

LUCIEN.

Oh ! toujours...

CHARTIER.

Tu as une femme exquise... Tu n'as pas d'enfant, c'est vrai, mais enfin, tu peux en avoir.

LUCIEN.

Je l'espère.

CHARTIER.

Alors, ne fais pas une figure pareille et prends de la distraction, surtout quand tu te rencontres avec ton plus vieux et ton meilleur camarade d'école.

LUCIEN.

Ah ! mon bon ami !... Mais tu ne comptes donc pour rien les préoccupations de toutes sortes, l'incertitude du lendemain, tous les risques, tous les dangers de ma situation ? Nous sommes en pleine crise industrielle et commerciale... Oui, oui, ces mots-là ne signifient pas grand'chose

pour toi qui es oisif, qui vis dans un monde d'insouciance et de fantaisie... Tu es un consommateur, je suis, moi, un producteur... Pourvu qu'on te fournisse le luxe et le confortable dont tu as besoin, tu es tranquille et tu te dis que tout est pour le mieux... Mais, moi, qui suis obligé de te les fournir, je ne suis pas aussi rassuré... Je sais que par le temps qui court, l'industrie la plus florissante peut se trouver ruinée du jour au lendemain, par suite d'une grève, d'une catastrophe quelconque ou simplement de la concurrence étrangère... Nous sommes à la veille de très graves événements.

CHARTIER.

Lesquels?

LUCIEN.

Je les ignore et je n'en suis que plus inquiet... Parbleu! tu souris... tu ne veux pas être troublé au milieu de ta villégiature et dans l'exercice de tes fonctions de rentier... Nous verrons plus tard qui a raison de nous deux... Tu trouves que je radote?

CHARTIER.

Non pas, mais que tu exagères.

LUCIEN.

Alors, l'avenir ne t'épouvante pas?

CHARTIER.

En aucune façon. Un grand sage a dit : « Ce qui émeut les hommes, ce n'est point les choses, mais leur opinion sur les choses. » Je tâche donc de me faire le plus possible des opinions rassurantes.

LUCIEN.

Et si tu te réveilles un jour ruiné et sans res-

sources dans une société bouleversée de fond en comble ?

CHARTIER.

Ce seront de nouvelles habitudes à prendre, voilà tout. Tu me fais l'effet d'un homme qui se demanderait tout à coup : « Que ferais-je si je devenais aveugle ou paralytique? » Eh bien! moi, je ne me pose pas de ces questions-là. J'ai une excellente vue et je me refuse à croire que je serai aveugle demain... Je remue à merveille mes bras et mes jambes et je ne me vois pas paralytique avant quelque temps. Enfin! je sais bien que je suis mortel, mais ce n'est pas une raison pour mourir ce soir!...

LUCIEN.

Ah! on voit qu'il ne t'est jamais rien arrivé dans la vie!...

CHARTIER.

Il ne m'est jamais rien arrivé? En es-tu sûr?

LUCIEN.

Je l'aurais su, il me semble... En tout cas, tu es libre, tu es indépendant, tu es même riche et tu n'as pas eu la peine de gagner ta fortune.

CHARTIER.

Mais non, d'abord, je ne suis pas riche... qui t'a dit cela?

LUCIEN.

Quand nous nous sommes quittés... après nos études... il y a vingt ans, est-ce que tu n'as pas fait un assez gros héritage?

CHARTIER.

Soixante mille francs de rente...

LUCIEN.

Eh bien ! mais... c'est un chiffre !... Deux millions !

CHARTIER.

Sais-tu combien il me reste de ces soixante mille francs de rente ?

LUCIEN.

Non...

CHARTIER.

Il m'en reste quinze mille environ... le quart.

LUCIEN.

Ah bah !... mais j'ignorais... mon pauvre ami...

CHARTIER.

Ne me plains pas... Je suis consolé... Tout de même, tu vois qu'il m'est arrivé quelque chose dans la vie...

LUCIEN.

Mais quoi donc ? Comment cela s'est-il fait ? Tu as spéculé ?...

CHARTIER.

Pour qui me prends-tu ?... Non, ce n'est pas cela... As-tu entendu parler, à Besançon, d'une nommée Pervenche ?

LUCIEN.

Pervenche ? Non... Qui est-ce ?

CHARTIER.

C'est une personne que j'ai aimée.

LUCIEN.

Beaucoup ?

CHARTIER.

Un million et demi environ.

LUCIEN.

Sacrebleu ! tu as bien fait de t'arrêter...

CHARTIER.

Ce n'est pas moi qui me suis arrêté, c'est elle... Moi, je ne demandais qu'à continuer...

LUCIEN

Elle n'a pas voulu ?

CHARTIER.

Non. Elle m'a dit un soir — en nous levant : — « Mon chéri, j'ai pris mes renseignements. Tu m'as donné les trois quarts de ta fortune, c'est tout ce qu'une femme peut demander à un galant homme, ça suffit. J'en ai assez. J'ai trouvé quelqu'un qui m'aime et je me marie avec lui ! C'était mon rêve... »

LUCIEN.

Alors, de tout ça, il ne te reste aucune amertume ?

CHARTIER.

Non ! un peu de fatigue seulement. Pendant que ces événements s'accomplissaient de mon côté, il arrivait à ma sœur une aventure qui, dans son genre, n'est pas sensiblement différente de la mienne. Tu sais qu'elle avait épousé un monsieur de Roine, moitié boursier, moitié gentleman. Comme gentleman, il était irréprochable, mais comme boursier, c'était un sot. Il s'est ruiné d'abord personnellement. Ensuite, il s'est attaqué à la dot de sa femme ; et au moment où, par une étrange coïncidence, il en avait perdu presque les trois quarts...

LUCIEN.

Comme toi.

CHARTIER.

Comme moi.

LUCIEN.

A ce moment-là, dis-tu?

CHARTIER.

A ce moment-là, il est mort d'une maladie vague d'homme du monde, anémie, neurasthénie, épuisement. Ma sœur se trouvait veuve à près de quarante ans, moi je me trouvais seul et sans aucun désir de rencontrer une seconde Pervenche. Nous mîmes en commun ce qui nous restait de nos deux fortunes et depuis dix ans nous habitons ensemble, l'hiver à Paris, dans deux appartements contigus; en été, dans cette villa que j'avais achetée jadis. Ma sœur est une de ces créatures de santé et de dévouement pour qui l'égoïsme des hommes semble avoir été inventé. Quand je suis malade, elle me soigne, et elle, elle se porte toujours bien. Elle a quelques années de plus que moi, et c'est la seule chose dont elle soit fière.

LUCIEN.

Ah! tu as toujours ton humeur d'autrefois, ton caractère de jeunesse, c'est ce que je t'envie le plus. Il y a des êtres qui communiquent pour ainsi dire de la frivolité à tous les événements où ils se mêlent. Tu es un de ces êtres-là. Moi, au contraire, tout ce qui m'arrive devient immédiatement grave, presque tragique... Aucune de mes aventures de jeune homme n'a bien fini; aucune ne m'a laissé un souvenir joyeux.

CHARTIER.

Comment ça? Mais je la connais ta vie de jeune homme et d'étudiant! Elle a été la même que la

mienne, et fort agréable, voyons, sois juste! Rappelle-moi donc le nom de cette papetière de la rue Gay-Lussac chez qui nous allions acheter les journaux tous les matins et qui, le dimanche, fermait sa boutique dès que *le Temps* avait paru, pour aller dîner avec nous?...

LUCIEN, *avec un mouvement.*

Lonlon...

CHARTIER.

C'est ça, Lonlon. Je vois encore une figure toute blonde, des mains très jolies. Vous faisiez un gentil couple, tous les deux. C'était ta dernière année d'Ecole des mines et ma dernière année de droit... Voilà pourtant un souvenir qui n'est pas désagréable!

LUCIEN.

Ah! mon ami!... Il faut connaître la fin de ces aventures-là!

CHARTIER.

Ça n'a donc pas fini naturellement?

LUCIEN.

Qu'appelles-tu naturellement?

CHARTIER.

Tu as quitté le quartier Latin, tu as fait un beau cadeau à Lonlon. Elle a pris un autre amant, et aujourd'hui, si vous vous rencontriez dans la rue, vous ne vous reconnaîtriez pas. Voilà ce que j'appelle une fin naturelle.

LUCIEN.

Oui, c'est ainsi que les choses se seraient passées avec toi, ou avec n'importe qui... Mais avec moi!... Ah! mon ami, si je te racontais cette histoire!...

CHARTIER.

Tu me la raconteras un de ces jours. A qui ferais-tu des confidences de ce genre, si ce n'est à moi? Voilà pourquoi tu vas rester ici jusqu'à la fin de la saison... Je ne veux pas te renvoyer dans ton pays avec une figure pareille, d'abord... *A Hélène qui entre avec Laure :* N'est-ce pas, chère madame, que vous nous restez?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE, LAURE.

HÉLÈNE.

Parfaitement...

LUCIEN.

Mais...

HÉLÈNE.

Tu as besoin de repos, moi j'ai besoin de mouvement; on nous offre la plus délicieuse hospitalité...

LAURE.

Et vous seriez de grands enfants de ne pas en profiter de suite.

CHARTIER.

Vous serez installés dans le pavillon dès ce soir...

LAURE, *à Lucien.*

Nous avons décidé cela avec Hélène d'une façon irrévocable...

LUCIEN.

Si c'est possible, je ne demande pas mieux. remarquez. Mais il faut que je consulte mon père.

LAURE.

Sans doute. Où est-il, monsieur Briant?

LUCIEN.

Il doit travailler dans sa chambre.

HÉLÈNE, *très gaiement, toute cette scène.*

Mais non, il est dans le jardin en train de fumer un cigare... Tu t'imagines que ton père travaille du matin au soir? c'est une erreur... Il se repose de temps en temps, ton père...

LUCIEN.

Voyons, Hélène...

HÉLÈNE.

Il a joliment raison d'ailleurs, à son âge...

LUCIEN.

Tu n'es pas juste, car tu sais ce que nous devons à mon père, à ses conseils... à son activité...

HÉLÈNE, *à Laure.*

Là!... que vous disais-je, il y a un instant?... *(A Lucien, gaiement :)* Oui, je viens précisément de mettre madame de Roine au courant de nos querelles de famille... *(A Chartier et à Laure :)* Puisque nous allons vivre un mois avec vous, il faut bien vous faire connaître nos mœurs, nos habitudes, et même nos petites manies... n'est-ce pas? Or, de ces manies, la plus fréquente consiste à nous disputer, Lucien et moi, au sujet de monsieur Briant père, que son fils considère comme un être tout-puissant, infaillible et supérieur.

LUCIEN.

Mais non, mais non, il n'est pas tout-puissant,

il n'est pas infaillible, mais c'est un esprit supérieur.

HÉLÈNE.

Vous voyez, je ne lui fait pas dire... Convaincu de cette supériorité, mon mari se laisse diriger et dominer comme un gamin de huit ans, ce qui est parfois désobligeant pour sa femme, sinon un peu humiliant... Je t'ai promis l'obéissance à toi, mais je ne l'ai pas promise à ton père...

LUCIEN.

Ne dirait-on pas que c'est un despote ?

HÉLÈNE.

Eh ! oui... C'est un despote et un tyran !...

LUCIEN.

Oh !

HÉLÈNE.

Es-tu libre d'agir à ta guise? de faire un voyage, l'hiver, à Paris, comme je t'en prie chaque année, d'ailleurs, bien inutilement?

LUCIEN.

Mes affaires...

HÉLÈNE.

Es-tu libre de rester seulement trois semaines ici sans sa permission?... ou de m'acheter une automobile?

LUCIEN.

Jamais mon père ne se mêle de notre ménage.

HÉLÈNE.

Il n'en a pas l'air, mais il ne fait que ça...

LUCIEN.

Là... je t'arrête... (*A Chartier et à Laure*:) Je vous

assure qu'elle exagère. Mon père s'occupe uniquement de notre travail, des usines, de l'ensemble de nos affaires, et il s'en occupe fort heureusement pour moi... car je me demande souvent comment, sans lui, je me tirerais des innombrables complications, des soucis de toutes sortes...

HÉLÈNE.

Tais-toi donc... tu es beaucoup plus intelligent que ton père!...

LUCIEN.

Moi?

HÉLÈNE.

Oui, toi! Voilà qu'il s'indigne parce que je lui dis qu'il est plus intelligent que son père... Mais c'est d'une bonne épouse, d'abord, de dire ça... et puis, c'est vrai... Si nos affaires sont prospères, c'est à toi que nous le devons, et non à lui... Quand il dirigeait la maison tout seul, elle était arrivée à deux doigts de sa perte... C'est toi qui l'as relevée depuis que tu en es le chef... (*A Laure:*) Voilà un bon exemple de nos querelles habituelles, chère madame : je ne le ferai plus...

LAURE.

Ne vous gênez donc pas.

CHARTIER.

Moi, j'adore les querelles de famille.

HÉLÈNE, *à Lucien, riant.*

Voyons, ne te fâche pas, je te promets de ne pas recommencer pendant tout notre séjour ici... Et maintenant, va trouver ton père et tâche qu'il nous soit clément.

CHARTIER, *à Lucien.*

Je t'accompagne...

LUCIEN, *à Laure.*

Je ne veux pas discuter avec elle... mais si je ne craignais pas de vous importuner...

HÉLÈNE.

Va... va... *Regardant par la baie.* Tiens, je l'aperçois, ton père... Il a fini son cigare... et il en allume un autre... Voilà son genre de travail.

Lucien sort en haussant les épaules, suivi de Chartier.

SCÈNE V

HÉLÈNE, LAURE.

HÉLÈNE.

Ce qu'il y a de terrible, c'est que je ne vous ai pas dit la moitié de la vérité, pour ne pas offusquer Lucien !... La vérité vraie, la pénible et rude vérité que je vous dis à vous, parce que nous sommes déjà en pleine confiance, c'est que son père, avec qui nous vivons constamment, qui ne nous quitte pas, qui est venu avec nous et qui repartira avec nous, est un homme insupportable...

LAURE.

Oh !

HÉLÈNE.

Vous vous en rendrez compte. Vous ne l'avez encore vu qu'une ou deux fois... Autoritaire... aigri... De quoi est-il aigri ? Mais d'avoir été obligé, à un moment donné, d'appeler son fils à son secours... et je suis convaincue qu'il lui en a gardé une vague rancune... Tout cela se traduit par des

rires hautains, des paroles amères et ironiques, de cette ironie qui vous porte sur les nerfs au lieu de vous faire sourire... Il trouve autour de lui tout médiocre et puéril; il compare la société actuelle à celle de son temps et il la juge en pleine décadence et en pleine pourriture... C'est possible, je n'en sais rien... et d'abord nous n'en avons pas de preuves absolues... et puis surtout, il est agaçant de se l'entendre répéter toute la journée... Sous cette influence, mon mari est devenu inquiet et peureux... Oui, il a peur de tout... que la France ne s'écroule, que le crédit ne disparaisse; de voir demain toutes les industries ruinées, les patrons chassés de leurs usines... Oui, chère madame, c'est à ce degré-là... Et comme j'essaye de réagir, comme je m'applique à montrer de la confiance et de la bonne humeur, ils me traitent tous les deux, le père et le fils, de personne légère et superficielle... Ajoutez à cela l'absence d'enfants, le milieu de province, la surveillance, la médisance et la vanité; et essayez, si vous pouvez, de vous faire une idée de mon état d'esprit, sans compter que je suis une honnête femme et que je commence à m'en apercevoir.

LAURE.

Et quand une femme commence à remarquer qu'elle est honnête...

HÉLÈNE.

C'est très grave...

LAURE.

Votre cas n'est pas très bon, mais enfin on n'en meurt pas.

HÉLÈNE.

Et tout cela m'arrive à l'âge le plus absurde...

assez près de la jeunesse pour la regretter encore, assez près de la vieillesse pour en avoir déjà peur.

LAURE.

Que direz-vous quand vous aurez cinquante ans comme moi?

HÉLÈNE.

Je ne dirai plus rien... Depuis combien de temps êtes-vous veuve?

LAURE.

Depuis douze ans.

HÉLÈNE.

Est-ce que vous regrettez votre mari?

LAURE.

Pas encore.

HÉLÈNE, *riant, lui prenant la main.*

Vous savez qu'à l'idée de rester quelques semaines auprès de vous, je me réjouis comme une pensionnaire...

LAURE.

Tant mieux!

HÉLÈNE.

Ce sera mon premier congé depuis mon mariage... si toutefois mon beau-père daigne nous octroyer la permission... Voici cet homme supérieur.

SCÈNE VI

Les Mêmes, MONSIEUR BRIANT, LUCIEN, CHARTIER.

CHARTIER, *à Hélène et à Lucien.*

Je suis enchanté... Tout s'est arrangé à merveille... Vous nous restez tous les trois...

MONSIEUR BRIANT, *parlant d'habitude sur un ton ironique et important.*

Mais oui... mais oui... D'abord, je devine qu'Hélène en a une envie folle.

HÉLÈNE.

Je l'avoue, mon cher père.

MONSIEUR BRIANT.

Et puis, la santé de Lucien ne pourra qu'en être raffermie... *(S'adressant à Chartier :)* Car il est incroyable que ce garçon-là, avec son aspect vigoureux, soit presque continuellement souffrant.

LUCIEN.

Eh! oui... c'est vrai!...

HÉLÈNE.

Allons donc! Lucien se porte parfaitement... *(A Lucien :)* Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Tu es malade?

LUCIEN.

Euh!... pas positivement.

HÉLÈNE.

Tu n'as jamais rien, pas même le plus petit rhume.

MONSIEUR BRIANT.

N'importe... Le voisinage de la mer lui fera du bien.

LUCIEN.

Et notre travail, là-bas?... L'usine?... Toutes nos affaires?

MONSIEUR BRIANT.

Elles ne sauraient se passer, en effet, de la présence de l'un de nous deux au moins...

LUCIEN.

Surtout de la vôtre, mon père...

MONSIEUR BRIANT.

Peut-être... Aussi ai-je l'intention, pendant le temps que nous demeurerons ici, d'aller à Besançon toutes les semaines.

LUCIEN.

Vous!... Ah! par exemple... je ne veux pas...

MONSIEUR BRIANT.

Laisse donc. Je partirai le dimanche matin... Je serai à midi à Paris et le soir même chez nous... et je reviendrai le surlendemain après avoir jeté un coup d'œil un peu partout...

LUCIEN.

C'est impossible... Ce serait horriblement fatigant pour vous...

CHARTIER.

Evidemment.

MONSIEUR BRIANT, *souriant avec dédain.*

J'ai fait dans ma vie des choses un peu plus

fatigantes que cela... et je dors en vagon aussi bien que dans mon lit... Ne t'inquiète pas de ce détail...

LAURE.

Bravo!... Monsieur Briant, faisons honte à ces jeunes gens...

MONSIEUR BRIANT.

C'est une question de santé, chère madame... Je suis d'une génération qui n'était pas encore abîmée par toutes les drogues d'aujourd'hui... *(Tapant d'un air protecteur sur l'épaule de son fils.)* Va, mon garçon, repose-toi, prends des forces... et ne t'inquiète pas de moi...

LUCIEN.

Oh! mon père, si je ne vous avais pas!...

(Il lui serre la main.)

HÉLÈNE, *à part, à Laure.*

Quand on pense que c'est Lucien, au contraire, qui fait tout! Son père ne fait rien... absolument rien!...

LAURE, *même jeu, riant.*

Vraiment?

CHARTIER, *à monsieur Briant.*

Quoi qu'il en soit, nous tâcherons, cher monsieur Briant, de ne pas vous laisser une trop mauvaise impression de notre Trouville.

MONSIEUR BRIANT.

Et je ne suis pas fâché, d'ailleurs, de voir ce que c'est qu'une ville de plaisir au commencement du vingtième siècle.

CHARTIER.

Vous m'avez permis, n'est-ce pas, de vous pré-

senter tout à l'heure quelques-uns de nos amis?... Nous aurons monsieur de Clénord. (*A Lucien:*) Au fait, Clénord est notre camarade d'école... Te rappelles-tu Clénord?

LUCIEN.

Fort vaguement...

CHARTIER.

Nous aurons Serquy... (*A monsieur Briant:*) Serquy...

MONSIEUR BRIANT.

J'entends bien...

CHARTIER.

Aciéries... Forges... Hauts-Fourneaux... Métallurgie... comme vous...

LUCIEN.

En cent fois plus grand...

CHARTIER, *à monsieur Briant.*

Tenez, en voilà un qui a une organisation de fer... C'est un petit bonhomme de rien du tout... Eh bien! moi qui vous parle... je l'ai vu autrefois...

LAURE.

Du temps que tu faisais la noce...

CHARTIER.

Oui... il avait à peine vingt ans à ce moment-là... il est beaucoup plus jeune que nous... Je l'ai vu se coucher à cinq heures du matin, dormir une heure, être à six heures et demie au bureau où son père l'attendait, travailler jusqu'à midi... déjeuner... redormir une demi-heure et travailler jusqu'au soir... Et depuis la mort du père Serquy, il conduit tout seul une affaire colossale... ce qui

ne l'empêche pas de passer un mois par an à Trouville, quinze jours à Aix-les-Bains, trois semaines dans le Midi, d'aller en automne chasser en Ecosse, de jouer, de souper...

MONSIEUR BRIANT.

Oui, c'est l'industriel noceur, une des merveilles de l'industrie contemporaine. Mais il est probable que si le père Serquy avait vécu comme son fils, il n'aurait pas fondé la maison colossale que ce jeune homme dirige en soupant et en allant chasser en Ecosse.

CHARTIER.

Mais ça ne l'empêche pas d'être sérieux... Je suis sûr qu'il vous plaira beaucoup... *(Regardant par la baie.)* Ah! le voici qui arrive avec madame de Bernac. *(Se retournant vers monsieur Briant :)* J'ai oublié de vous dire que nous dînions avec madame de Bernac, sa cousine...

MONSIEUR BRIANT.

Ah!

LAURE, *à son frère.*

Que va penser monsieur Briant?... Madame de Bernac n'est pas seulement la cousine de monsieur Serquy, elle est aussi sa fiancée...

CHARTIER.

Ah! oui... je n'y songeais plus...

LAURE.

Elle habite à Deauville la villa qu'elle occupait autrefois avec son mari. C'est une charmante femme, divorcée d'un monsieur de Bernac qui s'est odieusement conduit avec elle. Elle a été contrainte au divorce, malgré sa répugnance...

Je suis convaincue qu'elle aurait préféré devenir veuve, mais on n'a pas le choix.

MONSIEUR BRIANT.

Elle est tout excusée.

CHARTIER, *à Serquy et à Aline qui entrent.*

Chers amis...

SCÈNE VII

LES MÊMES, SERQUY, ALINE.

SERQUY.

Mon bon Chartier...

CHARTIER.

Les présentations sont inutiles... Effectuons-les d'une façon sommaire... *(A Aline :)* Chère madame : monsieur Briant, monsieur Lucien Briant.

LAURE, *à Hélène.*

Madame la comtesse de Bernac... madame Lucien Briant...

ALINE.

Mon cousin Serquy me disait, en venant, combien il était heureux de se rencontrer avec votre mari... J'espère que nous nous verrons souvent pendant votre séjour à Trouville.

HÉLÈNE.

J'en serai charmée, madame.

CHARTIER, *présentant Serquy.*

Monsieur Serquy...

LUCIEN.

Monsieur...

(Il lui serre la main en s'inclinant.)

SERQUY, *à Lucien et à monsieur Briant.*

Oui, ravi que notre ami Chartier nous ait mis en rapport... J'étais décidé à aller un de ces mois visiter vos usines...

MONSIEUR BRIANT, *légèrement railleur.*

Vous aviez l'intention de pousser jusqu'à Besançon?

SERQUY.

Je suis déjà allé beaucoup plus loin...

LUCIEN, *épanoui.*

Alors, notre petite réputation ne vous a pas échappé?

SERQUY.

Vous avez une des meilleures affaires de province...

MONSIEUR BRIANT, *à part.*

Qu'est-ce qu'il peut en savoir?

SERQUY.

Quatre cents ouvriers, ou, pour être plus exact, quatre cent quarante...

MONSIEUR BRIANT.

Hein?

SERQUY.

Est-ce exact?

MONSIEUR BRIANT, *étonné.*

Très exact.

SERQUY.

Deux usines... une qui comprend les chutes du Doubs... lesquelles vous donnent une force mo-

trice de trois cent dix-huit chevaux-vapeur avec lesquels vous éclairez tout le pays... Vous avez fait l'an dernier un million six cent mille kilos de fil de fer et vous fabriquez cent cinquante mille grosses de vis, en moyenne, par mois. *(Lucien donne des signes d'admiration.)* C'est très joli... très joli... J'ai un projet dont nous causerons ces jours-ci, tout en faisant la fête... car j'ai l'intention de vous faire faire une fête énorme... *(Se retournant.)* N'est-ce pas, mesdames?

ALINE.

Nous n'aurons pas besoin de vous...

CHARTIER.

Vous n'amenez pas monsieur de Clénord ?

SERQUY.

Si ! si ! mais nous l'avons dépassé... Il venait à pied... C'est un homme qui fait de l'hygiène, vous savez, Clénord.

LAURE.

Il a joliment raison. Aussi a-t-il l'air beaucoup plus jeune et beaucoup plus gaillard que vous tous...

SERQUY.

C'est même sa spécialité d'être jeune...

LAURE, *riant.*

Vous êtes un faiseur de potins, voilà... et un débineur...

SERQUY.

Si l'on ne peut plus débiner Clénord, maintenant !...

ALINE, *riant.*

Je ne déteste pas qu'on débine monsieur de Clénord, moi !

LAURE.

C'est un homme très aimable et très galant. Et puis, c'est le seul d'entre vous qui me fasse la cour... et qui me raconte des histoires.

SERQUY.

Savez-vous ce qu'il a fait cette nuit au Casino ?

LAURE.

Encore des potins !

ALINE.

Et qu'a-t-il fait?... Je ne suis pas au courant...

SERQUY.

Il a pris une banque à neuf heures et demie du soir et il a taillé sans s'arrêter jusqu'à trois heures du matin... C'est le record de l'année... et pendant ce laps de temps, il a perdu juste dix mille louis...

CHARTIER.

Deux cent mille francs !

LAURE, *navrée.*

Oh !

SERQUY.

Qu'il avait touchés le matin même chez le notaire de Trouville, et qui représentaient le prix intégral de la vente du château de Clénord.

ALINE.

Ça, c'est une blague : il n'y a pas de château de Clénord.

HÉLÈNE.

Il me semble que j'en connais un en Franche-Comté... à quelques lieues de chez nous.

SERQUY.

C'est là même, madame... Clénord est originaire de la Franche-Comté.

HÉLÈNE.

J'ai visité le château... Il est très beau, quoiqu'il tombe un peu en ruines.

SERQUY.

Ce n'est rien à côté de ce qui lui est arrivé cette nuit. Mais ce n'est pas fini, attendez. Après cet exploit, Clénord a soupé le plus tranquillement du monde. Puis, tout en fumant un cigare, il s'est remis en banque, et en une heure il a gagné tout ce qu'il avait perdu, le sourire aux lèvres et avec des gestes royaux. C'est un joueur magnifique.

LAURE.

Un joli compliment que vous lui faites là!. .

ALINE.

Heureusement qu'il est très riche.

SERQUY.

Lui! Il possède les deux cent mille francs qui ont passé cette nuit par les alternatives que je viens de vous raconter.

ALINE.

Un jour, ça finira mal.

SERQUY.

Mais non. Quand un homme comme Clénord se ruine, ce n'est pas un désastre, c'est une réclame. Je connais dans notre monde dix personnes de tout âge qui attendent avec impatience cet événement, pour lui offrir leur main et leur fortune, et, entre autres, madame Salandra, la

plus belle brésilienne de la saison. Songez donc, un vieux nom, dix-huit duels et les plus retentissants succès de femmes de notre époque!... Clénord est le dernier des hommes qui ait des gestes de mousquetaire et qui ne soit pas trop ridicule. Après lui, il n'y en aura plus. Gardons-le précieusement.

(Entre Clénord.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLÉNORD.

CLÉNORD, *allant directement à Laure.*

Madame, mes hommages...

(Il lui baise les mains.)

LAURE.

Comment allez-vous, monsieur de Clénord?

CLÉNORD.

Le mieux du monde.

LAURE, *à Hélène.*

Ma chère amie, monsieur de Clénord, dont vous avez certainement entendu parler... madame Lucien Briant... *(Présentant Lucien.)* Et monsieur Lucien Briant...

CLÉNORD, *à Lucien.*

Vous allez bien, cher monsieur, depuis le quartier Latin?

LUCIEN.

C'est ma foi vrai, que nous sommes des camarades du quartier.

CLÉNORD.

Et même des compatriotes.

LUCIEN.

Vous n'êtes jamais retourné à Besançon?

CLÉNORD.

Une seule fois, il y a quelques années, pour le mariage de ma cousine germaine, mademoiselle de Jallanges.

HÉLÈNE.

C'est une de mes camarades de pension. Nous sommes de grandes amies.

CLÉNORD.

Elle me l'a dit bien souvent.

HÉLÈNE.

Et vous étiez à son mariage?

CLÉNORD, *souriant.*

J'ai même eu l'honneur de vous y être présenté...

HÉLÈNE.

Vous?...

CLÉNORD.

Dans un lot de parents et d'amis. Vous l'avez oublié... c'est tout naturel.

HÉLÈNE.

Oh! je vous prie de m'excuser...

CLÉNORD.

Je ne regrette plus aujourd'hui d'avoir passé inaperçu, puisque cela me procure le plaisir de vous rappeler ce petit incident...

LUCIEN.

J'espère que si vous avez l'occasion de revenir... Connaissez-vous mon père ?

(Il le prend par la main et le conduit à monsieur Briant.

LAURE, *se retournant.*

Allons! messieurs... venez faire un tour dans le jardin, en attendant le dîner.

CLÉNORD, *venant à elle.*

A vos ordres, madame.

(Il lui prend familièrement la main et la place sur son bras.)

LAURE.

Venez-vous, Hélène?

SERQUY.

Allons voir le coucher du soleil!...

ALINE.

Le soleil ne se couche pas à cette heure-ci... vous confondez.

SERQUY.

Ça ne fait rien... j'attendrai... *(A Lucien, lui prenant le bras.)* Je vais toujours vous dire deux mots de mon idée...

(Il l'entraine. Restent seuls Chartier et monsieur Briant.)

SCÈNE IX

MONSIEUR BRIANT, CHARTIER,
puis UN DOMESTIQUE.

MONSIEUR BRIANT.

Ils sont charmants, vos amis...

CHARTIER.

Je me rends bien compte que ce ne sont pas des héros...

MONSIEUR BRIANT.

Non... non... mais ce sont des gens fort gais... Ils feront une très agréable compagnie à ma belle-fille... qui s'ennuie du matin au soir, ce dont son mari ne s'aperçoit même pas... Il n'est pas grand observateur, ce pauvre Lucien! Au fait! comment l'avez-vous trouvé?

CHARTIER.

Un peu assombri. Il est pourtant heureux.

MONSIEUR BRIANT.

Peuh? Je l'espère.

CHARTIER.

Le ménage a l'air excellent.

MONSIEUR BRIANT.

Pas trop mauvais, jusqu'à présent. Mais qu'est-ce qu'un ménage aujourd'hui? Quelque chose de fragile et de provisoire... Autrefois, on épousait une femme et puis on ne s'en occupait plus. On savait que c'était pour la vie, on était tranquille. Ce pauvre Lucien! en voilà un que je ne voudrais

pas voir aux prises avec les difficultés de l'existence.

CHARTIER.

Tant que vous serez là!...

MONSIEUR BRIANT.

Oui, tant que je serai là ça ira tant bien que mal.

CHARTIER.

Votre belle-fille me paraît une femme fort intelligente et du meilleur caractère.

MONSIEUR BRIANT.

Je l'aime beaucoup, quoiqu'elle ne puisse pas me souffrir.

CHARTIER.

Oh!

MONSIEUR BRIANT.

Vous n'avez pas encore remarqué?... Ça ne tardera pas!... N'importe, j'avoue qu'elle a de grands mérites... mais il lui aurait fallu un mari qui lui imposât sa volonté... Lucien est fort honnête homme, mais il n'a pas la moindre énergie... C'est d'ailleurs une des marques de notre époque qu'il n'y ait plus que les coquins qui aient de la volonté... Nous verrons des choses fort curieuses d'ici à quelque temps.

CHARTIER.

Je sens qu'il y aurait beaucoup à vous répondre.

MONSIEUR BRIANT.

Répondez! répondez!

CHARTIER.

En ce moment, les arguments ne me viennent pas... mais je compte le faire victorieusement un de ces jours.

MONSIEUR BRIANT.

Cela m'étonnerait.

UN DOMESTIQUE, *entrant, bas à Chartier.*

La jeune dame qui est déjà venue cet après-midi.

CHARTIER.

Qu'elle attende.

MONSIEUR BRIANT.

Mais que je ne vous dérange pas... Je vais rejoindre tout notre monde.

CHARTIER, *lui tendant son étui.*

Un cigare?

MONSIEUR BRIANT.

Je veux bien...

Chartier reconduit monsieur Briant jusqu'à la porte du fond; quand celui-ci a disparu, entre Lucienne.)

SCÈNE X

CHARTIER, LUCIENNE.

CHARTIER, *à Lucienne*

Veuillez entrer, mademoiselle.

LUCIENNE, *émue.*

Oui, monsieur... oui...

(Elle fait un pas.

CHARTIER, *lui désignant un siège.*

Donnez-vous la peine de vous asseoir... C'est vous, mademoiselle, qui êtes déjà venue cet après-midi?

LUCIENNE.

Oui, monsieur, c'est moi.

CHARTIER

Et à qui ai-je l'honneur de parler?

LUCIENNE.

Je suis mademoiselle Gilard, Lucienne Gilard.

CHARTIER, *cherchant.*

Gilard?

LUCIENNE, *étonnée.*

Ce nom ne vous rappelle rien?

CHARTIER.

Mais... je l'avoue... rien...

LUCIENNE, *se levant, embarrassée.*

Oh! alors... je me trompe... je me trompe certainement... Mon Dieu... oui... je dois m'être trompée... Je vous demande pardon...

CHARTIER.

Voyons... voyons. . ne vous troublez pas... ce n'est pas grave... Mais d'abord, c'est bien moi que vous cherchez, n'est-ce pas?

LUCIENNE.

Monsieur Jacques Chartier.

CHARTIER.

Parfaitement.

LUCIENNE.

Vous demeuriez bien, il y a quelques années, à Paris, 39, rue de Miromesnil?

CHARTIER.

En effet... Comment savez-vous?

LUCIENNE.

Je suis allée rue de Miromesnil, où l'on m'a donné votre nouvelle adresse, et à cette nouvelle

adresse on m'a dit que vous habitiez Trouville l'été.

CHARTIER.

Et vous êtes venue à Trouville?

LUCIENNE.

Oui.

CHARTIER.

Toute seule?

LUCIENNE.

Avec une parente à moi... que j'ai laissée à l'hôtel.

CHARTIER.

Et sans indiscrétion... car je suis tout de même un peu intrigué... qui vous a donné mon nom, mon ancienne adresse et l'idée de me venir voir?

LUCIENNE.

Ma mère.

CHARTIER.

Ah!

LUCIENNE.

Hélas! monsieur, vous me voyez toute confuse... Ma mère m'avait pourtant affirmé qu'elle vous connaissait... elle me parlait souvent de vous... de la sympathie que vous aviez eue pour elle quand elle habitait Paris...

CHARTIER.

Où habitait-elle à Paris?

LUCIENNE.

Oh! je me rappelle bien le nom, heureusement... Rue Gay-Lussac...

CHARTIER.

Hein!

LUCIENNE.

Ma mère tenait un petit magasin de papeterie.

CHARTIER, *stupéfait.*

De papeterie?... Alors, vous êtes la fille de Lonlon!... Oh! excusez-moi...

LUCIENNE.

Il n'y a pas de mal, monsieur... On appelait quelquefois ma mère Lonlon, je le sais... En réalité... elle s'appelait Léontine... Léontine Gilard.

CHARTIER, *lui prenant les mains.*

Oui... oui... Léontine Gilard... Et qu'est-elle devenue?

LUCIENNE.

Elle est morte il y a trois ans, dans un petit village près de Limoges, où nous avions des parents, à Espeuille...

CHARTIER.

Oh! pauvre Lonlon. Je crois bien que j'avais de la sympathie pour elle!

LUCIENNE.

J'ai hésité longtemps avant de me présenter chez vous. Mais le peu d'argent laissé par ma mère s'est épuisé, et alors je me suis souvenue de ce qu'elle m'avait dit étant déjà bien malade : « Va trouver monsieur Chartier à Paris... il était un ami de ton père, il te donnera un bon conseil. »

CHARTIER, *très étonné.*

Un ami de votre père... Votre père serait?. .

LUCIENNE.

Monsieur Lucien Briant, oui, monsieur.

CHARTIER.

Ah! par exemple!

LUCIENNE.

Vous ne le saviez pas?...

CHARTIER, *lui prenant les mains.*

Mais non... mais non... j'étais même loin de supposer...

LUCIENNE.

Ma mère avait la conviction que vous étiez au courant.

CHARTIER.

Ah! je comprends, maintenant... ce que... Bon!... Encore une question et ne vous en offusquez pas, quoiqu'elle soit un peu délicate... Comment votre mère vous a-t-elle raconté?... Oui... que vous a-t-elle dit?

LUCIENNE.

Oh! Elle m'a dit la vérité... elle me l'a dite peu à peu, à mesure que je grandissais et que j'étais en état de la comprendre... Mais elle me l'a dite tout entière... Vous pensez bien, monsieur, qu'entre une mère et une fille vivant comme nous vivions, étant tout l'une pour l'autre, il ne pouvait guère y avoir de secrets... Je sais donc que ma mère avait un ami, que cet ami l'a quittée pour se marier, et que, par conséquent, je suis une enfant naturelle... Et je vais peut-être même vous paraître bien orgueilleuse, mais je n'éprouve aucune honte d'être une enfant naturelle.

CHARTIER.

Mais vous avez bien raison!

LUCIENNE.

Et je sens même, quoique je ne connaisse pas beaucoup la vie, je sens même que ça doit être

moins grave aujourd'hui, moins pénible, moins douloureux que ça l'était autrefois.

CHARTIER.

Oui... oui...

LUCIENNE.

En tout cas, ma situation est bien simple... Je n'ai pas de famille, je ne dois compter sur personne, et il faut que je me débrouille toute seule dans l'existence — honnêtement, bien entendu.

CHARTIER.

Mais je vous y aiderai... n'en doutez pas... Je suis très content de vous voir, très... Vous avez eu une excellente idée de venir ici...

LUCIENNE.

Je le sentais, que c'était une bonne idée.

CHARTIER.

Mais tout de même, il faut que nous causions encore un instant. Il y a certains détails qui... Dites-moi?...

LUCIENNE.

Quoi?

CHARTIER.

Est-ce que vous avez déjà vu votre père?...

LUCIENNE.

Jamais. Mais je le reconnaîtrai peut-être, car nous avions une photographie de lui, là-bas, très bien faite, et je l'ai regardée souvent. Mais lui, je ne l'ai jamais vu...

CHARTIER.

Savez-vous où il habite?

LUCIENNE.

Oh! oui, monsieur... A Besançon... avec sa femme... et... ses enfants...

CHARTIER.

Il n'a pas d'enfants...

LUCIENNE, *indifférente.*

Ah!

CHARTIER.

Vous n'avez jamais eu l'idée d'aller le trouver?

LUCIENNE.

Oh! Jamais!

CHARTIER.

Ni de lui écrire?

LUCIENNE.

Pourquoi faire?... Il ignore probablement que j'existe encore, ou il ne s'en soucie guère, puisque, en près de vingt ans, il n'a pas demandé une seule fois de mes nouvelles... Oh! je n'ai aucune amertume contre lui, pas plus que ma mère n'en avait... Monsieur Briant ne s'est d'ailleurs pas mal conduit avec elle. Quand elle est partie pour Espeuille, il lui a donné une assez grosse somme d'argent sur laquelle nous avons longtemps vécu. Peut-être a-t-il fait à ce moment-là tout ce qu'il devait faire. Je l'ignore. Ce n'est pas à moi de le juger. Ma mère lui a promis en échange de ne jamais être un obstacle dans sa vie, et elle a tenu sa parole, car c'était une femme d'un courage, d'une loyauté et d'une intelligence admirables pour sa condition. Mon père n'a plus entendu parler d'elle. Et il ignore absolument qu'elle est morte, comme il doit ignorer que je vis. Eh bien! je veux, à son égard, me conduire comme ma mère, et pas plus qu'elle n'a été un

obstacle, moi, je ne veux être un remords ou seulement une gêne pour lui. Qu'y a-t-il de commun entre nous, maintenant? Pas même un souvenir, puisque ma mère a disparu et qu'il ne me connaît pas!...

CHARTIER.

Ah! le fait est que s'il apprenait votre existence, avec le caractère qu'il a, il serait affolé!

LUCIENNE, *inconsciemment, avec curiosité.*

Quel caractère a-t-il?

CHARTIER.

Il est, comment dirai-je?... timoré... inquiet.

LUCIENNE.

Faible?

CHARTIER.

Très faible...

LUCIENNE.

C'est curieux... Je ne me le représentais pas ainsi. Je me figurais, au contraire, un homme bien portant et plutôt gai.

CHARTIER.

C'est ce qu'il était autrefois; il a beaucoup changé.

LUCIENNE.

Il a eu des ennuis, des malheurs?

CHARTIER.

Aucun.

LUCIENNE.

Ah!... vous le voyez encore quelquefois?

CHARTIER.

Oui... quelquefois.

LUCIENNE.

Je me demande de temps en temps quel genre

de sentiment j'éprouverais, si je me trouvais en sa présence.

CHARTIER.

Eh bien?

LUCIENNE.

Eh bien! il me semble que je n'aurais pas... je ne sais pas bien comment vous expliquer cela... il me semble que je n'aurais pas d'émotion... ou plutôt non... mais... qu'il ne serait pour rien dans mon émotion... Oui, c'est ça... je ne serais émue que par l'image et le souvenir de ma mère...

CHARTIER, *un temps.*

Ecoutez : vous êtes tellement sincère, tellement droite... et vous me montrez une telle confiance... que je ne sais pas si j'ai vraiment le droit de vous cacher...

LUCIENNE.

Quoi?

CHARTIER.

Votre père est à Trouville... *Mouvement de Lucienne.* Ici... chez moi... Il n'y a pas une demi-heure que je causais avec lui.

LUCIENNE, *se levant vivement.*

Oh! si j'avais su... je ne serais pas venue, je vous le jure... je ne serais pas venue... Mais il ne faut rien lui dire, n'est-ce pas? je vous en supplie...

CHARTIER.

Vous y tenez?...

LUCIENNE.

Oh! oui... ni à lui, ni à personne?

CHARTIER.

A personne... sauf à ma sœur, pourtant. Jamais je ne pourrai cacher cette histoire-là à ma sœur.

LUCIENNE.

Mais à monsieur Briant, vous me promettez?

CHARTIER.

Oui... Rien.

LUCIENNE.

Vous me le jurez?

CHARTIER.

Je vous le jure... Voyons, maintenant laissez-moi votre adresse... Où êtes-vous descendue?

LUCIENNE.

Hôtel du Liban, près de la gare.

CHARTIER.

J'irai vous voir demain...

LUCIENNE.

Oh! je ne sortirai pas... ou très peu...

CHARTIER.

Je vais m'occuper de vous, tout de suite.

LUCIENNE.

Vous me trouverez une place? C'est la seule façon de vous débarrasser de moi...

CHARTIER.

Je vous en trouverai une. Je demanderai à des dames de ma connaissance... Oui, oui, je trouverai, je vous le promets...

LUCIENNE.

Quelle chance!

CHARTIER.

Au revoir, mademoiselle... mademoiselle... comment, déjà?...

LUCIENNE.

Lucienne...

CHARTIER.

Au revoir, mademoiselle Lucienne... au revoir, ma petite amie... A demain.

LUCIENNE.

A demain.

(Au moment où elle se trouve à la porte de droite, pour la sortie, paraît Lucien à gauche.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant.*

Dis donc, Jacques?... *(Apercevant Lucienne et Chartier à la porte.)* Ah! pardon... *(Il s'éloigne à gauche.)*

LUCIENNE, *s'étant retournée machinalement, bas à Chartier, après un coup d'œil du côté de Lucien et un temps.*

C'est lui...

(Hochement de tête de Chartier. Lucienne sort avec un léger mouvement nerveux. Chartier se retourne vers Lucien.)

SCÈNE XII

LUCIEN, CHARTIER.

LUCIEN, *à Chartier, quand ils sont seuls, et souriant.*

Qui est cette jeune fille?

CHARTIER, — *un temps.*

Tu ne la connais pas.

ACTE II

La villa Chartier.

Un salon dans l'appartement de Laure, très clair, très gai : après déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARTIER, ALINE, *puis* SERQUY.

CHARTIER.

Et merci encore une fois, chère madame.

ALINE.

Si votre protégée a toutes les qualités que vous venez de dire, c'est un véritable cadeau que je fais à madame Salandra.

CHARTIER.

Elle les a, je vous le garantis... C'est une jeune fille à laquelle je m'intéresse beaucoup, qui est à Trouville depuis deux jours et que j'ai des raisons particulières de ne pas y laisser plus longtemps.

ALINE.

Eh bien! c'est tout simple. Madame Salandra goûte avec nous et doit même venir me prendre

ici. D'ailleurs, votre sœur la connaît aussi bien que moi.

CHARTIER.

N'importe ! Votre appui sera décisif.

SERQUY, *entrant.*

A cinq heures, le goûter, n'est-ce pas, Chartier ? Je passe vous le rappeler, et nous comptons sur les Briant, sur tous les Briant, y compris le père ; je tiens beaucoup au père, qui est très élégant dans son genre. Cette petite fête est organisée en leur honneur.

CHARTIER.

Il me semble que c'est convenu... A tantôt.

SERQUY.

A tantôt, mon bon... Et ne soyez pas en retard.

SCÈNE II

ALINE, SERQUY.

ALINE.

Pourquoi m'avez-vous écrit ?

SERQUY.

Il y a certaines choses que je ne sais pas très bien dire...

ALINE.

Voyons...

SERQUY.

Enfin ! répondez-moi oui ou non... une fois pour toutes. Voulez-vous être ma femme ? Tout le monde est convaincu que nous nous marions bientôt... Madame de Roine m'en parlait à l'instant... Il n'y a que moi qui ne sois pas fixé...

ALINE.

Mais pourquoi diable tenez-vous à vous marier si vite ?

SERQUY.

Comment ! Pourquoi ?

ALINE.

Nous ne nous quittons pas de la journée... Nos villas sont presque voisines... Nous déjeunons et nous dînons chaque jour ensemble... Nous nous fréquenterons beaucoup moins quand nous serons mariés, je vous le garantis...

SERQUY.

Vous oubliez un détail.

ALINE.

Quel détail ?... Ah ! oui...

SERQUY.

Accordez-moi ce détail auquel j'ai la faiblesse de tenir, et je ne vous parlerai plus de...

ALINE.

Vous êtes inconvenant.

SERQUY.

Votre hésitation dure depuis l'an dernier. Je finis par être légèrement ridicule.

ALINE.

Un homme n'est jamais ridicule parce qu'il ne se marie pas.

SERQUY.

J'ai besoin d'être fixé pour un tas de raisons...

ALINE.

Allons donc ! Quelles raisons ?...

SERQUY.

Je traverse une crise grave.

ALINE.

Vous, cher ami ? Racontez-moi donc ça... Une crise sentimentale ?

SERQUY.

Sentimentale et intellectuelle...

ALINE.

Ah bah !

SERQUY.

Je m'ennuie...

ALINE.

Vous êtes gentil...

SERQUY.

Je ne m'ennuie pas en ce moment, ce n'est pas ce que je veux dire... Non... mais tout ce qui me passionnait autrefois me devient peu à peu indifférent...

ALINE.

Ça ne se voit pas...

SERQUY.

Je me sens tantôt des envies folles de travailler... et tantôt un besoin impérieux de m'étendre, de dormir, de rêver...

ALINE.

De rêver, vous ?

SERQUY.

De rêver.

ALINE.

Il ne faut pas rester dans cet état-là.

SERQUY.

Cela dépend de vous. Suivant votre réponse, je me déciderai pour une forme d'existence ou pour une autre, pour la vie de famille ou pour la vie de débauche.

ALINE.

Quelle responsabilité pour moi !

SERQUY.

Ma petite Aline, je vous jure que je vous aime... Marions-nous, voyons... Si vous étiez raisonnable, nous publierions nos bans le jour du Grand Prix de Deauville, ce serait très bien...

ALINE.

Tiens ! pourquoi ?...

SERQUY.

Je ne sais pas... Mais je me figure que ce serait très bien. Voulez-vous ?

ALINE.

Trop tôt, beaucoup trop tôt.

SERQUY.

Bon ! bon ! n'en parlons plus, c'est bien ce que je croyais.

ALINE.

Vous dites ?

SERQUY.

Rien...

ALINE, *s'éloignant.*

Au revoir, alors.

SERQUY.

Je dis que je commence à comprendre certaines plaisanteries...

ALINE.

De qui?

SERQUY.

De tout le monde.

ALINE.

A quel propos?...

SERQUY.

A propos de vous et de... Clénord.

ALINE.

Qu'est-ce que vous me chantez-là?

SERQUY.

Vous êtes amoureuse de Clénord.

ALINE.

Oh! que vous êtes bête! Mais, mon pauvre ami, si j'étais amoureuse de Clénord, je n'aurais que le petit doigt à lever et il m'épouserait tant que je voudrais. C'est inouï comme vous connaissez peu les femmes!

SERQUY.

Elles sont si hypocrites!

ALINE.

Non. Chaque fois que vous ne comprenez pas la conduite d'une femme, vous dites qu'elle est hypocrite. Ce n'est pas elle qui est hypocrite, c'est vous qui manquez de lucidité. Quant à Clénord, — et j'ajoute cela pour vous enlever toute

préoccupation, — je l'ai arrêté autrefois qu'il se disposait à me faire la cour, par quelques-uns de ces mots dont les hommes à femmes comprennent seuls l'importance. Ne soyez pas jaloux. A cette époque, d'ailleurs, vous étiez avec une demoiselle dont j'ai oublié le nom...

Entre Clénord.)

ALINE, *se retournant*

Ah! c'est le héros...

SCÈNE III

LES MÊMES, CLÉNORD.

ALINE, *souriant.*

Au fait, avez-vous quelque chose à vous raconter tous les deux?

SERQUY.

Absolument rien.

ALINE.

C'est fâcheux, parce que je suis obligée de vous laisser ensemble, ayant un tas de préparatifs à faire pour le goûter.

Elle sort.

SCÈNE IV

CLÉNORD, SERQUY.

CLÉNORD.

Vous aurez là une femme délicieuse, mon cher Serquy.

SERQUY.

Quand je l'aurai.

CLÉNORD.

Ça ne va pas?

SERQUY.

Mon cher, vous me croirez si vous voulez. Je n'ai jamais eu de succès auprès des femmes, je le proclame à ma honte.

CLÉNORD.

Oh!

SERQUY.

J'entends de vrais succès, des succès exacts, qui vous laissent quelque chose dans l'imagination, comme vous, par exemple. Expliquez-moi cela?

CLÉNORD.

Vous êtes peut-être trop gai.

SERQUY.

Alors, pourquoi les comiques de café-concert en ont-ils tant?

CLÉNORD.

Parce qu'ils sont tristes dans la vie privée.

SERQUY.

Tenez, une personne que je trouve charmante, c'est madame Briant.

CLÉNORD.

Tout à fait.

SERQUY.

Mieux que charmante même.

CLÉNORD.

Harmonieuse.

SERQUY.

Harmonieuse, c'est le mot... quoiqu'elle ne soit plus précisément une toute, toute jeune femme.

CLÉNORD.

Oui, elle a cet âge délicieux où les femmes sont non plus orgueilleuses, mais inquiètes de leur beauté. C'est l'âge que préfèrent les véritables voluptueux.

SERQUY.

Avouez qu'elle vous plaît?

CLÉNORD.

Eh bien! je l'avoue...

SERQUY, *lui prenant la main.*

Mes compliments, mes compliments. *(Regardant par la fenêtre.)* Et alors, et alors, je vais vous laisser seul avec elle... Je suis gentil!

CLÉNORD.

Fraternel, Serquy, vous êtes fraternel.

(Sort Serquy à gauche. Entre Hélène presque aussitôt par la droite.)

SCÈNE V

CLÉNORD, HÉLÈNE.

CLÉNORD.

Mes hommages, madame. Oserai-je vous demander si monsieur Briant veut bien nous accompagner.

HÉLÈNE.

Mon mari sera peut-être un peu en retard. Il vous prie de l'excuser.

CLÉNORD.

Monsieur Briant est l'homme le plus occupé du monde.

HÉLÈNE.

Beaucoup trop, à mon avis.

CLÉNORD.

Vous n'êtes pas allée au casino, hier soir?

HÉLÈNE.

Et vous, monsieur?

CLÉNORD.

Mon Dieu, oui, madame, j'y suis allé. C'est une chose stupide que je fais chaque soir avec ces messieurs.

HÉLÈNE.

Et avez-vous été aussi heureux que la nuit dernière?

CLÉNORD.

J'ai encore gagné, j'en suis honteux. Et je rougis de parler de ces misères devant vous.

HÉLÈNE.

Mais non, cela m'intéresse.

CLÉNORD.

Seriez-vous joueuse?

HÉLÈNE.

Dieu non! Et à quoi jouez-vous, au casino?

CLÉNORD.

Au baccara. Connaissez-vous le baccara?

HÉLÈNE.

Vous allez me juger bien mal. Non, je ne le connais pas. Je ne connais qu'un seul jeu que l'on joue souvent en Franche-Comté et dont vous ignorez probablement le nom.

CLÉNORD.

Ça m'étonnerait. Et comment s'appelle-t-il?

HÉLÈNE, *riant.*

La Bête ombrée.

CLÉNORD.

Comment! j'ignore la Bête ombrée! Mais vous oubliez que je suis Franc-Comtois. La Bête ombrée ou l'Hombre... C'était le jeu préféré du roi Charles IX.

HÉLÈNE.

Ah!

CLÉNORD.

Le soir même de la Saint-Barthélemy, Charles IX faisait une partie d'Hombre avec Henri de Navarre pour endormir sa méfiance. C'est du moins ce que raconte Alexandre Dumas dans la *Reine Margot*. Quand vous voudrez faire une partie d'Hombre...

HÉLÈNE.

Merci. Je ne suis pas venue à Trouville pour ça.

CLÉNORD.

Combien de temps y resterez-vous? Un mois, d'après ce que vous disiez l'autre soir, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Oui, un bon mois, j'espère.

CLÉNORD.

Vous savez que Serquy a l'intention de vous faire faire pendant ce temps toutes sortes de folies?

HÉLÈNE.

Oh! oh!

CLÉNORD.

C'est un homme terrible dans ce genre-là!

HÉLÈNE.

Il me plaît; il est tout à fait agréable. Il va se marier?...

CLÉNORD.

Probablement.

HÉLÈNE.

Avec madame de Bernac?

CLÉNORD.

Oui. Est-ce qu'elle vous plaît aussi, madame de Bernac?

HÉLÈNE.

Beaucoup.

CLÉNORD.

Tout le monde vous plaît, alors?

HÉLÈNE, *riant.*

Oui, j'ai l'air un peu naïve, je le sens, mais ça m'est égal. Le fait est que depuis mon arrivée à Trouville, dans ce décor de luxe et de bruit, je suis positivement éblouie.

CLÉNORD.

Hein!... C'est noir la province?

HÉLÈNE.

Non, non, ne croyez pas cela. C'est au contraire d'une lumière douce, apaisante, mais toujours égale. On n'a pas la sensation que les heures sont brèves et précieuses, et que la vie ne doit pas être économisée, mais dépensée. Ici — oh! je ne me fais guère d'illusion sur la valeur de l'existence que l'on mène ici, remarquez; je me rends très bien compte qu'elle est frivole, superficielle et inutile — mais elle agit un peu sur une provinciale comme moi, à la façon d'un remède violent dont je n'aurais pas l'habitude. J'avais peut-être besoin de cette petite cure de liberté et de fantaisie, et je vais rentrer là-bas avec une résignation plus souriante. Voilà pourquoi, monsieur, quand je vous dis que tout le monde me plaît, j'accepte que vous vous moquiez légèrement de moi... Oui... oui... pendant un mois tout le monde va me plaire; les choses les plus banales vont me paraître pleines de rêve et de gaieté. Tant pis pour ceux qui me jugeront mal!

CLÉNORD.

J'ose dire, non sans quelque vanité, que je comprends très bien ce qui se passe en vous, et quelle femme vous êtes, vibrante et claire, avec des nerfs et du bon sens. C'est le plus rare mélange et un homme peut ne pas le rencontrer une seule fois dans toute sa vie.

HÉLÈNE.

Ne vous croyez pas obligé de me déclarer tout de suite que je suis une merveille incomparable. Cela ne me flatterait même pas.

CLÉNORD.

Non, mais je dis qu'à ce dîner chez Chartier, où

j'avais la chance d'être à côté de vous, j'ai eu l'impression délicieuse de quelque chose de différent, d'une tournure d'esprit nouvelle et imprévue. Ainsi, par exemple, vous avez une voix très personnelle, qui ne rappelle celle d'aucune autre femme, une voix qui vous « traduit » admirablement.

HÉLÈNE.

Je vous avoue aussi très franchement que j'ai eu du plaisir à causer avec vous.

CLÉNORD.

Vrai?

HÉLÈNE.

Je vous l'assure.

CLÉNORD, *plus près d'elle.*

Alors, nous recommencerons?

HÉLÈNE.

Mais... si l'occasion s'en présente.

CLÉNORD.

Vous n'avez qu'à éprouver pour moi un peu de la sympathie qui m'a si vite attiré vers vous, et l'occasion s'en présentera facilement.

HÉLÈNE.

Nous verrons...

CLÉNORD.

Il faut me promettre d'abord de ne pas me traiter comme le premier venu. D'ailleurs nous sommes de vieilles connaissances, puisque je vous ai été présenté il y a cinq ou six ans déjà.

HÉLÈNE, *souriant.*

Ne comptez pas trop sur ces années-là...

CLÉNORD.

Vous ne m'aviez pas remarqué, oh! je n'ai pas

d'illusion, tandis que moi j'avais emporté de vous un souvenir précis, délicat, ému.

HÉLÈNE.

Voyons, voyons... monsieur de Clénord, je vous en prie, n'inventez rien.

CLÉNORD.

Je n'invente rien, je me rappelle simplement l'impression que vous avez faite sur moi... et, par conséquent, nous pouvons décider dès aujourd'hui que nous sommes de vieilles connaissances et que j'ai droit à une certaine familiarité... Voulez-vous que nous le décidions?

HÉLÈNE.

Ça dépend. Et à quoi cela m'engagera-t-il?

CLÉNORD.

A me parler et à m'écouter de temps en temps... à me serrer la main quand nous nous rencontrerons...

HÉLÈNE.

Allons, je veux bien.

CLÉNORD.

Mais à me serrer la main plus souvent qu'aux autres et même...

(Il s'arrête.)

HÉLÈNE, *le regardant.*

Et même?

CLÉNORD.

Et même plus fort... Tenez... comme cela... *(Il lui prend la main.)* C'est convenu?

HÉLÈNE, *la retirant à peine.*

Essayons toujours.

(Entre Laure.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, LAURE, *puis* CHARTIER.

LAURE.

Bonjour, chère amie... Bonjour, monsieur de Clénord. Vous n'avez pas vu mon frère, par hasard?

CLÉNORD.

Il me posait justement la même question à votre sujet, chère madame, il y a un quart d'heure. Il m'a même chargé de vous dire qu'il avait à vous parler, et vous prie de vouloir bien l'attendre.

LAURE.

Où donc?

CLÉNORD.

Ici même. Il n'avait qu'une course à faire... D'ailleurs...

(Il désigne Chartier qui entre.)

CHARTIER, *apercevant Laure.*

Ah!

LAURE, *à Clénord.*

Vous seriez bien aimable de dire à madame de Bernac que mon frère et moi la rejoindrons dans quelques instants... *(A Hélène:)* Je vous retrouve, chère amie...

CLÉNORD, *offrant son bras à Hélène.*

Voulez-vous me permettre, chère madame?

(Hélène prend son bras et sort, après avoir adressé un petit sourire à Laure.)

SCÈNE VII

LAURE, CHARTIER.

LAURE, *à elle-même regardant du côté par lequel viennent de sortir Clénord et Hélène.*

Hum!

CHARTIER.

Quoi?

LAURE.

Rien. Tu me cherchais?

CHARTIER.

Oui.

LAURE.

Moi aussi.

CHARTIER.

Qu'y a-t-il?

LAURE.

Parle d'abord.

CHARTIER.

Voilà. Je suis ravi.

LAURE.

Et de quoi, mon Dieu?

CHARTIER.

Je crois que j'ai casé ma petite protégée, la jeune fille dont je t'ai parlé hier.

LAURE.

La fille de Lucien?

CHARTIER.

Tais-toi donc!...

LAURE.

Me taire! pourquoi? Est-ce que ce n'est pas sa fille?

CHARTIER.

Sans doute... mais il n'est pas nécessaire de le dire à tout le monde.

LAURE.

Oui... le père finirait par le savoir.

CHARTIER.

Ce qu'il faut éviter à tout prix, tu comprends.

LAURE.

Je comprends. Tu as connu la mère?

CHARTIER.

Très bien.

LAURE.

Sa liaison avec Lucien avait duré longtemps?

CHARTIER.

Deux ans au moins, peut-être trois.

LAURE.

Quel genre de femme était-ce?

CHARTIER.

La mère?

LAURE.

Oui.

CHARTIER.

Je me rappelle une fille excellente, une de ces petites femmes de Paris qui n'appartiennent plus guère aujourd'hui à aucune catégorie spéciale, ni ouvrières, ni grisettes, ni cocottes, et qui dépensent parfois, avec un amant pris au hasard, plus de vertu, de fidélité et de dévouement qu'il ne leur en faudrait pour devenir des épouses et des mères irréprochables. Elle adorait Lucien. Je ne pense pas qu'il ait été son premier amant, je suis convaincu aujourd'hui qu'il a été le dernier.

LAURE.

Et ton opinion sur la jeune fille?

CHARTIER.

Sur Lucienne? Elle m'a fait la meilleure impression. Elle a dû être élevée un peu à l'aven-

ture, mais c'est un petit être plein de délicatesse et de distinction. Tu serais de mon avis, si tu la connaissais.

LAURE.

Mais je la connais.

CHARTIER.

Lucienne?

LAURE.

Oui.

CHARTIER.

Comment cela?

LAURE.

Je suis allée la voir ce matin, à cet hôtel.

CHARTIER.

Toi?

LAURE.

Moi. Quel mal y a-t-il? C'est un hôtel très convenable.

CHARTIER.

Il n'y a pas de mal, mais tu aurais pu me prévenir. Ah! tu l'es, curieuse!... Enfin! n'importe...

LAURE.

J'ai donc vu cette jeune fille; j'ai causé avec elle. Tu as raison, elle est tout à fait sympathique.

CHARTIER.

Alors, tu approuves ce que j'ai fait?

LAURE.

Ça dépend. Qu'as-tu fait?

CHARTIER.

J'ai demandé à madame de Bernac si elle ne connaissait pas quelque personne qui eût besoin d'une lectrice, d'une demoiselle de compagnie. Une de ses amies, madame Salandra, va justement quitter la France et voyager. Elle cherchait une jeune fille intelligente et agréable. Madame de

Bernac va lui présenter Lucienne tout à l'heure. Et Lucienne voyagera, se distraira et gagnera sa vie fort honorablement.

LAURE.

C'est de cette combinaison que tu étais ravi tout à l'heure quand tu es entré ?

CHARTIER.

Il n'y en a pas de meilleure.

LAURE.

Ah !... Et tu trouves naturel, juste, possible, que cette enfant s'en aille chez des étrangers, dans une demi-domesticité, sans argent et sans protection, tandis que son père...

CHARTIER, *regardant autour de lui.*

Je t'en prie...

LAURE, *appuyant.*

Tandis que son père qui est riche, qui a une position magnifique, se promène à côté d'elle, sans soupçonner son existence, les mains dans les poches et la conscience tranquille !

CHARTIER.

Je conviens que la situation est pénible, mais puisque Lucienne elle-même s'en contente ! Elle ne veut pas, au bout de tant d'années, tomber tout à coup dans une famille et peut-être la bouleverser. Ce qu'elle fait là est très digne et très noble, c'est d'une âme très élevée.

LAURE.

Oh ! naturellement, tu l'approuves. Tu te mets à la place de ton ami et tu te dis que tu n'aimerais pas, toi non plus, être dérangé dans ta quiétude et dans ton égoïsme !...

CHARTIER.

Ne m'insulte pas... D'abord, j'ai promis à

Lucienne, tu entends? Je lui ai promis, je lui ai juré de ne rien dire.

LAURE.

Voilà une raison! Quelqu'un me confie qu'il va se suicider. Il me fait promettre, il me fait jurer de ne le dire à personne. Je le lui jure. Bon! Mais je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

CHARTIER.

Ça n'a aucun rapport.

LAURE.

C'est exactement la même chose, au contraire. Du moment que cette petite est venue se confier à toi et que tu as accepté ses confidences et son secret, tu n'as plus le droit de la laisser se perdre, car si nous l'abandonnons maintenant, elle est perdue et tu le sais bien! Ce qu'il fallait faire, je vais te le dire, moi, ce qu'il fallait faire. Il fallait prendre Lucien à part et, sans t'inquiéter des conséquences, le mettre au courant de ce qui se passait. Il fallait le mettre en face de la situation et de son devoir. Et, comme au fond et malgré tout c'est un honnête homme, et que les pires actions ne vous empêchent pas toujours, vous autres, d'être bons, il aurait peut-être trouvé une solution plus heureuse et plus consolante que de laisser sa fille dans la détresse. Voilà ce qu'il fallait faire. Et, en voyant que tu ne le faisais pas, voilà ce que j'ai fait.

CHARTIER, *sursautant.*

Hein! quoi?... Qu'est-ce que tu dis?

LAURE.

Je répète : Voilà ce que j'ai fait.

CHARTIER.

Tu as vu Lucien?

LAURE.

Oui.

CHARTIER.

Et tu lui as raconté?...

LAURE.

Tout.

CHARTIER.

Mais quand... quand?...

LAURE.

A l'instant.

CHARTIER.

C'est insensé ce que tu as fait là, insensé!... Il a dû être abasourdi de ce coup-là, le malheureux!...

LAURE.

Atterré.

CHARTIER.

Oh! oh!

LAURE.

Il est devenu tout pâle. Puis il s'est précipité chez son père. Ça a dû être une drôle de scène. Qu'ont-ils combiné ensemble? Je l'ignore. Ensuite, il est revenu et m'a demandé où tu étais. Tu vas le voir arriver dans cinq minutes.

CHARTIER.

C'est inouï!... Et je parie que tu es enchantée?...

LAURE.

Enchantée. Car il ne peut résulter de tout ceci que des avantages pour la petite qui est, en somme, la personne la plus intéressante.

CHARTIER.

Lucien aussi est intéressant.

LAURE.

Beaucoup moins. Que risque-t-il, lui?... Quel-

ques heures d'ennui, d'inquiétude, de remords même. Et après? Il n'aura que ce qu'il mérite. Lucienne, elle, a dix-sept ans et une existence entière à remplir, existence qu'un monsieur lui a conférée dans une minute de distraction. Eh bien! c'est elle qui m'intéresse, et non lui. Tu me répondras que je me mêle de ce qui ne me regarde pas...

CHARTIER.

J'allais te le répondre, précisément.

LAURE.

Alors, je te dirai, moi, que si on ne se mêlait jamais que de ce qui vous regarde on n'accomplirait que des actions médiocres et égoïstes. Quand nous allons porter des vêtements et du pain à de pauvres gens qui n'oseraient pas nous les demander, nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas. Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, quand je soigne tes rhumatismes...

CHARTIER.

Il n'y a pas moyen de raisonner sérieusement avec les femmes!

LAURE.

C'est très difficile, en effet.

CHARTIER.

Écoute-moi, Laure... Le mal est fait, il n'y a qu'à attendre. Mais tu vas me donner ta parole d'honneur... Attaches-tu quelque importance à ta parole d'honneur?

LAURE.

Aucune. La parole d'honneur, c'est une machine d'homme.

CHARTIER.

Tu vas me promettre, alors, à moi ton frère, tu vas me jurer...

LAURE.

Encore?...

CHARTIER.

Tu vas me jurer de garder dorénavant la discrétion la plus absolue...

LAURE.

Non.

CHARTIER.

Enfin! sacrebleu!... Que vas-tu faire?

LAURE.

Cela dépendra des circonstances et de la manière dont Lucien se conduira. Mais je ne m'engage à rien.

CHARTIER.

A partir de maintenant cette affaire n'est plus entre nos mains. Elle est entre les mains de Lucien et de monsieur Briant. Nous n'avons qu'à nous abstenir.

LAURE.

Bon... bon!

CHARTIER.

Toute réflexion de notre part, toute démarche nouvelle serait d'une suprême inconvenance.

LAURE.

Parfait.

CHARTIER.

C'est à Lucien de décider en dernier ressort.

LAURE.

A merveille.

CHARTIER.

Il se conduira très bien, j'en suis convaincu.

LAURE.

Ça m'étonnerait.

CHARTIER.

C'est un honnête homme.

LAURE.

Nous verrons.

CHARTIER.

Dame! évidemment... il ne va pas aller prendre la petite dans ses bras et l'appeler sa fille... sous prétexte...

LAURE.

Sous prétexte qu'il est son père.

CHARTIER.

C'est ce que tu aurais voulu, n'est-ce pas?... Mais oui... je te vois venir... je la vois, ton idée!...

LAURE.

Et qu'est-ce que tu lui trouves de monstrueux?

CHARTIER, *lui prenant les mains.*

Ma bonne Laure, ma chère sœur, tu es le dévouement, la sagesse, la bonté mêmes, mais il y a un sentiment que tu n'as à aucun degré, c'est celui de la vie, de la réalité, de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas. Parbleu! oui, si tous les gens étaient comme toi, les choses seraient très faciles à arranger, car il ne se passerait rien et la terre deviendrait vite inhabitable. Je ne suis pas un méchant homme, n'est-ce pas? Eh bien! je te dis qu'étant donnée n'importe quelle situation dans la vie, il n'y a pas de solution absolue, il n'y a que des solutions moyennes .. tu entends? moyennes... qui ne satisfont entièrement ni la raison, ni le cœur, et dont on est obligé pourtant de se contenter, à moins d'aller vivre dans un monde peuplé d'êtres aussi délicieux que toi, mais qui nous est inconnu dans l'état actuel de la science. Lucien prendra donc un parti qui ne sera ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais, car il a son caractère, et ce n'est qu'un homme.

LAURE.

Comme toi.

CHARTIER.

Comme moi, et je m'en vante.

LAURE.

Il n'y a pas de quoi! Avec son caractère à lui, on fait le mal ou on le laisse faire. Avec ton caractère à toi, on ne ferait le bien qu'à moitié.

CHARTIER.

On ne fait jamais le bien qu'à moitié, et c'est déjà très joli... Ah! voici Lucien...

(Entre Lucien.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LUCIEN.

LUCIEN, *allant vivement à Chartier et lui saisissant les mains.*

Hein! crois-tu?

LAURE.

Je vous laisse.

LUCIEN.

Non... non... restez... Oh! je ne vous en veux pas du tout... Vous avez bien fait et je vous en remercie, au contraire... *A Chartier:* Mais crois-tu!... Quelle fatalité!...

CHARTIER.

Il faut surtout ne pas perdre la tête, ce n'est pas un drame...

LUCIEN.

Si! c'est un drame pour moi, pour ma conscience! Ah! de voir tout à coup se dresser devant moi, dans cette ville bruyante, au milieu

de ces gens qui s'amusent, cette triste aventure de ma jeunesse, cela m'a refroidi le cœur! C'est bien la jeune fille que j'ai aperçue chez toi une seconde, n'est-ce pas?

CHARTIER.

Oui.

LUCIEN.

Hein! Que te disais-je une heure peut-être auparavant, quand nous parlions de notre jeunesse? Rien ne m'arrive comme aux autres, à moi, rien!... Je fais une faute, elle retombe sur moi au moment où je m'y attends le moins! Si je commets une erreur, une imprudence, je la paye plus cher que n'importe qui... Et il y a des gens, au contraire, à qui leurs propres maladresses réussissent... Enfin! c'est comme ça... (*Marchant avec agitation.*) Oui... oui... j'ai fait une faute autrefois, jamais je ne me le suis dissimulé... Mais à qui n'en échappe-t-il pas de ces fautes-là? J'ai donné ce que je pouvais à la mère pour qu'elle élevât la petite... Tu sais pourtant que je ne pouvais pas épouser Lonlon, tu le sais, toi!... Je ne le lui avais pas promis d'ailleurs, ni fait espérer... Il n'en avait jamais été question... elle ne m'en avait jamais parlé. Elle avait eu des amants avant moi. Nous nous étions pris comme on se prend à notre âge, dans le besoin du plaisir, dans l'insouciance du lendemain!... Quand elle a eu son enfant, crois-tu que je n'ai pas été secoué! Crois-tu que je ne me suis pas demandé à ce moment-là : « Où est le devoir? » Voyons, qu'aurais-tu fait à ma place, toi?

CHARTIER.

Oh! mon pauvre ami, est-ce que je le sais moi-même? Trouver son devoir, il y a des heures où c'est aussi difficile que d'avoir du génie!

LUCIEN.

Ah! parbleu! je sais bien ce que je pouvais faire! Je pouvais renoncer à me marier, renoncer à toute carrière normale et, sans épouser la mère, reconnaître l'enfant, le garder ou le partager avec elle! Je pouvais cela, certes!... Malheureusement on n'est pas seul... on a des passions et des intérêts... on est jeune... on ne sait pas encore que l'avenir est un amas obscur de remords et de pièges!... On sent, autour de soi, la vie qui menace et qui gronde, et l'on n'ose pas se lier les bras!... Et un jour, on se trouve devant une situation insoluble, un acte qu'on regrette, dont on souffre et qu'on ne peut pas réparer... Et voilà... voilà... voilà! Ah! mon pauvre vieux... *(Un temps.)* Enfin! ça, c'est le passé... on n'y revient que pour se torturer inutilement l'esprit... Occupons-nous du présent et de ce qui est possible!... Voici ce que nous avons décidé, mon père et moi, car tu penses bien que j'ai raconté ça tout de suite à mon père : ça m'étouffait...

CHARTIER.

Oui... oui .. Et vous avez décidé?

LUCIEN.

Tu vas aller trouver cette enfant... Elle est toujours à Trouville?

CHARTIER.

Toujours.

LUCIEN.

Ah! Tu lui diras qu'elle n'aura plus dorénavant à s'occuper de son avenir... que je m'en charge...

CHARTIER.

Bien! très bien!

LUCIEN.

Mais à une condition... Oh! une condition ex-

presse... C'est qu'elle retournera tout de suite dans ce village, près de Limoges... Ah! je me rappelle le nom... Est-ce loin, tout ça!... à Espeuille... Elle y a vécu jusqu'à présent, elle y vivra bien encore... Je lui enverrai chaque mois, et je lui garantirai au cas où je viendrais à mourir, une pension viagère qui sera suffisante.

CHARTIER, *lui tapant sur l'épaule.*

Bon! bon! je suis très content...

LUCIEN.

Ah! tant mieux!... L'argent n'est pas tout, mais enfin, c'est quelque chose... Alors, tu trouves que je ne me conduis pas trop mal?

CHARTIER.

Certes, oui!...

LUCIEN, *à Laure.*

Et vous, madame... trouvez-vous que je ne me conduise trop mal?

LAURE.

Non... non... pas trop.

LUCIEN.

Ah! vous me réconfortez un peu! Pourvu, maintenant, qu'Hélène n'apprenne rien... C'est ma grosse préoccupation, vois-tu... Oh! ce serait une catastrophe!

LAURE.

Tiens! pourquoi? je ne comprends pas... Hélène est une femme d'un très bon cœur et elle ne désapprouverait pas, j'en suis sûre...

LUCIEN.

Oh! non, certes... Ce n'est pas cela que je redoute. Mais ma femme a en moi une confiance entière. En apprenant que je lui ai caché une pareille histoire, qui sait si elle me pardonne-

rait? Non, non, ma chère amie, il ne faut pas qu'elle sache... Ce serait la perte de mon foyer, je le sens... Vous me promettez?...

LAURE.

Si vous y tenez...

LUCIEN.

Je vous en supplie...

LAURE.

Bon.

LUCIEN.

Vous me donnez votre parole d'honneur?

LAURE.

Oh!

CHARTIER, *à Laure qui hésite.*

Donne-là toujours...

LAURE.

Je vous la donne...

LUCIEN.

Merci, ma chère amie, merci... *A Chartier:* Hein! mon pauvre vieux, quel désarroi! Ah! si jamais j'ai un fils, je tâcherai qu'il profite de mon expérience...

Parait monsieur Briant.

SCÈNE IX

Les Mêmes, MONSIEUR BRIANT.

MONSIEUR BRIANT.

Ah! je devine de quoi vous parlez.

LUCIEN.

Oui, mon père, oui... Mais c'est arrangé, grâce à Chartier qui veut bien se charger de la démarche,

et qui répond de tout... Car tu réponds de tout, n'est-ce pas ?

CHARTIER.

J'en réponds.

LUCIEN, *avec un soulagement.*

Enfin ! c'est fini !

MONSIEUR BRIANT, *ricanant.*

Espérons-le !

LUCIEN, *inquiet.*

Vous ne le croyez pas?... Vous avez peur de... Dites ! dites ! de quoi?...

MONSIEUR BRIANT.

Je n'ai peur de rien, mon garçon. Tu me dis : « C'est fini ! » et je réponds : « Espérons-le ! »

LUCIEN.

Vous croyez qu'il peut nous arriver encore des ennuis?... Lesquels ?

MONSIEUR BRIANT.

Je ne sais pas du tout, mon bon ami... Il peut se faire qu'en effet il ne t'arrive plus aucun désagrément, mais il ne faut pas te dissimuler qu'il peut t'en arriver également de très graves.

LUCIEN.

Oh !

MONSIEUR BRIANT.

Qu'est-ce qu'on peut prévoir et affirmer avec les idées de maintenant?...

LUCIEN, *à Chartier.*

Pourtant, j'espère que dans ces conditions-là elle ne fera pas de scandale?

CHARTIER.

Du scandale!... qui donc?... la petite?...

LUCIEN.

Oui.

CHARTIER.

Ah! mon ami, mais tu ne t'imagines pas comme c'est loin de sa pensée... Du scandale... elle!

LAURE.

Je puis vous affirmer, mon cher monsieur Briant, que vous n'avez rien à craindre de cette jeune fille... C'est une âme charmante... infiniment délicate...

MONSIEUR BRIANT.

Je n'en doute pas...

LAURE.

Elle demandait si peu, qu'elle avait pris toutes sortes de précautions pour que ni votre fils, ni vous, ne fussiez informés de sa présence.

LUCIEN, *plus tranquille.*

Ah!

MONSIEUR BRIANT.

Tant mieux, chère madame... Je serais désolé d'ébranler la sympathie que vous semblez avoir pour cette personne.

LAURE.

Elle est grande, je l'avoue.

MONSIEUR BRIANT.

Et méritée, j'en suis convaincu. Il suffit d'ailleurs, aujourd'hui — et je le constate sans en être le moins du monde troublé, croyez-le bien — il suffit qu'un enfant soit naturel pour se voir l'objet de la sympathie générale, comme il suffit qu'une femme ne soit pas légitime pour être immédiatement entourée du respect universel... Que les femmes et les enfants légitimes ne se le dissimulent pas, ils sont en train de passer un mauvais quart d'heure!

LAURE.

Vous trouvez donc mauvais, monsieur Briant, que le préjugé sur les enfants naturels ait à peu près complètement disparu ?

MONSIEUR BRIANT.

Quand un préjugé disparaît, il y a une vertu qui disparaît en même temps. Une vertu n'est qu'un préjugé qui reste. Ce qui me paraît le plus prodigieusement admirable à notre époque, c'est de voir des personnes d'autant de bon sens et d'aussi bonne famille bourgeoise que vous, par exemple, chère madame, ne pas se douter de l'endroit où on les mène. Heureusement que je ne serai plus là quand on y arrivera.

LAURE.

Oh ! moi, cher monsieur Briant, je n'y mets pas tant de raisonnement, ni de malice. Je ne sais pas où va la société, mais le savez-vous bien vous-même ? Je me borne à agir le mieux que je peux. Et je juge les gens non d'après la situation, la caste ou la fortune, mais d'après leurs sentiments et leur conduite.

MONSIEUR BRIANT.

Eh bien ! et vous, Chartier ?

CHARTIER.

Moi ?... moi ?...

LAURE.

Mon frère, ça lui est égal. Il ne ferait pas de mal ni de bien à une mouche. C'est un brave homme... Vous voyez, toutes les opinions sont représentées.

CHARTIER.

Enfin, je suis content ! Maintenant, allons goûter sur le yacht.

LAURE.

Nous avons le temps. Il est beaucoup trop tôt.

MONSIEUR BRIANT.

J'aurai d'ailleurs le regret de ne pas vous accompagner. Outre que je n'ai plus l'âge de goûter dans des bateaux immédiatement après le déjeuner, ni de souper immédiatement après le dîner, comme nous l'avons fait hier soir, j'ai reçu par le courrier de très mauvaises nouvelles de là-bas... il faut que je réponde.

LUCIEN.

Des mauvaises nouvelles de l'usine ?

MONSIEUR BRIANT.

Oui, bruits de grèves, réclamations... Notre présence, en tout cas la mienne, sera nécessaire plus tôt que je ne pensais.

LUCIEN.

Ah ! il ne manquerait plus qu'une grève !

MONSIEUR BRIANT.

Ne nous dissimulons pas que nous l'aurons un jour ou l'autre.

LUCIEN.

Où est ce courrier, mon père ?

MONSIEUR BRIANT.

Je vais te le montrer.

LUCIEN.

Quelle existence ! Et quel avenir !

MONSIEUR BRIANT.

Ah ! ah ! Nous en verrons de belles, oui !

(Il sort avec son fils.)

SCÈNE X

CHARTIER, LAURE, *puis* LUCIENNE.

CHARTIER.

Eh bien! mais il me semble que tout cela s'annonce à merveille pour Lucienne!... Tu as raison, en somme. J'irai la voir en descendant sur la plage.

LAURE.

C'est inutile. Je lui ai donné rendez-vous. Elle est ici.

CHARTIER.

Ici! Diable!

LAURE.

N'aie donc pas peur. Elle n'a aucune chance de rencontrer son père; cette énormité n'aura pas lieu. Veux-tu la voir?

CHARTIER.

Je lui serrerai la main avec plaisir.

LAURE, *allant à la porte.*

Venez, mon enfant, venez.

LUCIENNE.

Bonjour, monsieur Chartier.

CHARTIER.

Bonjour, ma petite amie... Ma sœur va vous apprendre une bonne nouvelle, une très bonne nouvelle... dont je suis ravi... A bientôt...

(Il sort.)

SCÈNE XI

LAURE, LUCIENNE.

LAURE, *à Lucienne, étonnée.*

Oui... Voici... Par suite de circonstances qu'il est inutile de vous raconter et malgré votre désir, je le sais, mon enfant, votre père connaît votre présence à Trouville... *(Sur un mouvement de Lucienne.)* Ne vous troublez pas... Tout a tourné assez bien... Votre père se charge de votre avenir...

LUCIENNE.

Madame, je...

LAURE.

Laissez. Il n'y met qu'une condition : c'est que vous retournerez dans ce village où vous avez vécu jusqu'à présent...

LUCIENNE.

A Espeuille ?

LAURE.

A Espeuille, c'est cela.

LUCIENNE, *un temps.*

C'est vous, madame, qui devez lui rapporter ma réponse ?

LAURE.

C'est moi, oui, mon enfant.

LUCIENNE.

Il n'a pas demandé à me voir ?

LAURE, *après une hésitation.*

Non.

LUCIENNE.

Alors, vous lui direz que je le remercie beaucoup d'avoir bien voulu s'occuper de moi, mais qu'il m'est impossible d'accepter...

LAURE.

Ah !

LUCIENNE.

Dites-lui aussi, je vous en supplie, qu'il n'ait aucune inquiétude et que je ne lui réclamerai jamais rien.

LAURE.

Pourquoi refusez-vous ?

LUCIENNE.

Du moment que monsieur Briant, me sachant à deux pas de lui, ne manifeste pas le moindre désir de faire ma connaissance, c'est qu'il considère, il me semble, qu'il n'y a entre nous aucun lien d'aucune sorte, et alors, je n'ai pas plus de raison d'accepter une aumône de lui que du premier étranger venu... Est-ce que vous me désapprouvez, madame?

LAURE.

Vous n'avez pas d'arrière-pensée ?

LUCIENNE.

Non, madame, je vous le jure.

LAURE.

Je vous approuve, (*Souriant.*) quoique, à tout prendre, il me paraisse y avoir un peu d'orgueil dans votre cas.

LUCIENNE.

Peut-être... Oui, madame, je l'avoue. Mais si une jeune fille dans ma position n'avait pas un tout petit peu d'orgueil ou de fierté, qui sait jusqu'où elle tomberait ?

LAURE.

Vous avez raison, ma chère enfant.

LUCIENNE.

Si vous saviez, madame, comme vous me rendez heureuse et comme je vous remercie ! Tout ce qui

m'arrivera d'heureux dans la vie, maintenant, je me figurerai que je vous le dois.

LAURE.

Et qu'est-ce que vous voulez faire, voyons ?

LUCIENNE.

Monsieur Chartier m'a dit hier qu'il me chercherait une place.

LAURE.

En effet... une place de lectrice, de demoiselle de compagnie... Il l'a trouvée.

LUCIENNE.

Chez une personne que vous connaissez ?

LAURE.

Oui. Madame Salandra... une étrangère... ou une Française veuve d'un étranger, je ne sais plus au juste, et qui retourne dans l'Amérique du Sud, je crois... Ça vous va, cette place-là ? Ça vous va ?

LUCIENNE.

Evidemment, madame, ce n'est pas mon rêve. Nous avions souvent parlé, ma mère et moi, de projets pour l'avenir. Elle aurait voulu me voir entrer dans l'enseignement. Mais je n'ai pas pu faire des études assez longues et assez sérieuses. Je sais bien à peu près ce que savent les jeunes filles de mon âge, mais je n'ai pas de diplômes. D'ailleurs, je ne le regrette pas trop. L'institutrice d'Espeuille, avec qui je m'étais liée, m'a fait de son métier un tableau qui n'est pas engageant.

LAURE.

Et quelle était votre idée personnelle ? Aviez-vous une préférence ?

LUCIENNE.

Mon rêve eut été à ce moment-là de choisir une

de ces professions comme il y en a aujourd'hui pour les femmes qui n'ont pas de fortune. Une de mes amies de pension, par exemple, est employée dans une imprimerie ; une autre est à la comptabilité d'une maison de banque. Je pensais que je pourrais trouver, moi aussi, une situation analogue, où, à la condition de travailler, on est indépendante un peu à la façon des hommes. Ce rêve-là, je le réaliserai peut-être un jour, je l'espère. En attendant, il faut aller au plus pressé ; et si vous voulez bien me recommander à cette dame, et si elle veut de moi, je partirai avec elle. On en revient de l'Amérique du Sud.

LAURE.

Mais oui... mais oui... Vous avez confiance dans la vie, j'aime ça...

LUCIENNE.

Et comme rien ne la justifie jusqu'à présent, elle est bien sincère.

LAURE.

Vous ne préférez pas attendre que je cherche autre chose?... Ce n'est pas commode à trouver les places pour les jeunes filles, mais enfin...

LUCIENNE.

Non, madame, non... je tiens à quitter Trouville le plus tôt possible... pour toutes sortes de raisons. Quand part cette dame?

LAURE.

Je vais le lui demander, car madame de Bernac m'a annoncé sa visite. Revenez dans une demi-heure à peu près, voulez-vous? Je vous présenterai à elle... à moins que d'ici-là je n'aie trouvé une combinaison meilleure. Vous vous en rapportez à moi?

LUCIENNE.

Oh ! madame...

LAURE.

A tantôt, alors, mon enfant, ayez bon courage.

LUCIENNE.

Cela me sera bien facile, madame, avec la sympathie que vous me témoignez...

(Elle sort par la gauche, accompagnée par Laure, pendant que Chartier entre de l'autre côté.)

SCÈNE XII

CHARTIER, LAURE, *puis* HÉLÈNE.

CHARTIER.

Ça s'est bien arrangé ?

LAURE, *ironiquement.*

A merveille. Encore mieux que tu ne pouvais penser.

CHARTIER.

Bon ! bon !

LAURE.

Elle refuse.

CHARTIER.

Hein ?

LAURE.

Elle préfère gagner sa vie... chacun a son idée !... Et nous allons l'expédier pour la République Argentine ou pour le Brésil. Et puis nous n'en entendrons plus parler. La voilà, ta solution moyenne !

CHARTIER.

Sacrebleu ! C'est bête comme tout... Pourquoi diable refuse-t-elle ?

LAURE.

As-tu connaissance d'un sentiment que quel-

ques personnes — même pauvres — possèdent encore, et qui s'appelle la dignité?

CHARTIER.

Il n'y a pas de dignité à faire avec son père.

LAURE.

A la condition que celui-ci admette sa paternité. C'est ce que cette petite fille m'a fait observer avec une logique déconcertante.

CHARTIER.

Mon Dieu! que c'est ennuyeux...

LAURE.

C'est la vie... comme tu dis.

(Entre Hélène.)

HÉLÈNE.

Lucien vous cherchait, monsieur Chartier.

CHARTIER.

J'ai précisément aussi quelque chose à lui dire...

(Il sort en hochant la tête.)

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, LAURE.

HÉLÈNE, *nerveuse.*

Vous savez la dernière idée de mon beau-père?... Eh bien! il paraît que nous partons demain!...

LAURE.

Comment! Vous partez?

HÉLÈNE.

Oui... oui... nous quittons Trouville... Nous

rentrons à Besançon... Ils ont combiné ça tous les deux... Pourquoi? On n'a même pas daigné me le dire... Mon beau-père vient de m'annoncer ça avec son air ironique et solennel!... Dites! croyez-vous qu'il a le génie de me contrarier, de me gâter tout plaisir, de me priver de toute liberté, mon cher beau-père!... Mais je ne suis pas encore partie!... Je verrai Lucien à part. Il doit y avoir quelque chose là-dessous...

LAURE.

Et ce serait pour demain le départ?

HÉLÈNE.

Demain, en tout cas, jamais!...

LAURE, *souriant.*

Oh! oh! de la révolte!...

HÉLÈNE.

Peut-être.

LAURE.

Vous reviendrez l'année prochaine...

HÉLÈNE.

L'année prochaine!... Tenez, je ne sais pas où je serai, l'année prochaine!

LAURE, *s'approchant.*

Voyons, chère amie, qu'y a-t-il? Vous voilà bien extraordinairement nerveuse pour bien peu de chose, en somme!...

HÉLÈNE, *se remettant.*

En effet... oui... c'est peu de chose... ce n'est rien... Croyez bien, chère madame, que je n'oublierai pas nos bonnes et rapides relations...

LAURE, *la regardant.*

Elles avaient débuté par un bel accès de confiance de votre part.

HÉLÈNE.

Oui…

LAURE.

Confiance que je ne dois plus mériter, car, en ce moment…

HÉLÈNE.

En ce moment ?…

LAURE.

Vous ne me la prodiguez pas… Oh ! mais pas du tout…

HÉLÈNE.

Je vous affirme…

LAURE.

Voyons, écoutez-moi… Nous sommes de bonnes bourgeoises toutes les deux, et il y a des choses que nous pouvons nous dire sans façon… Malgré la différence d'âge, nous avons des tas d'idées et d'habitudes communes. En outre, dès vos premières paroles, j'ai éprouvé pour vous une sympathie qui se transformerait volontiers en une affection véritable si vous vouliez vous en donner la peine. Je crois aussi que vous avez du penchant pour moi… Alors, il n'y a aucune raison de ne pas vous dire ce que j'ai dans la tête.

HÉLÈNE.

En le faisant, vous me prouverez votre amitié.

LAURE, *souriant.*

Je peux ?…

HÉLÈNE.

Vous le pouvez.

LAURE.

Eh bien ! ma chère amie, partez… et partez le plus tôt possible…

HÉLÈNE.

Parce que ?…

LAURE.

Parce que ça vaudra mieux…

HÉLÈNE.

Ah !

LAURE.

Vous avez trop de finesse, ma chère amie, pour ne pas sentir que depuis deux ou trois jours vous vous êtes un tout petit peu... oh ! un tout petit peu seulement... compromise.

HÉLÈNE.

Moi ?

LAURE.

A votre insu sans doute... et le plus innocemment du monde, cela est certain. Mais nous sommes à Trouville, ma chère, c'est-à-dire en un lieu où se fabriquent, pendant les quinze jours de la saison, plus de potins que dans tout le reste de la France...

HÉLÈNE.

Et il s'est déjà fabriqué des potins sur moi ?

LAURE.

Oui, mon Dieu, déjà !

HÉLÈNE.

Ça n'a pas été long.

LAURE.

Ça n'est jamais long ! Dame ! vous savez, ma chère, monsieur de Clénord est un homme très en vue et qui met tout de suite en vue, et de la façon la plus fâcheuse, la femme dont il s'occupe...

HÉLÈNE, *troublée.*

Monsieur de Clénord ?

LAURE.

Allons, soyons juste ! Il s'est occupé de vous depuis trois ou quatre jours. Plusieurs personnes l'ont remarqué, et entre autres madame de Bernac.

Il faut donc sortir de cette situation avec franchise et netteté... à moins...

HÉLÈNE.

A moins ?...

LAURE.

A moins, ma chère, que par un prodige déplorable, vous ne soyez déjà amoureuse folle, auquel cas il ne me resterait plus qu'à me retirer en bon ordre et à vous faire toutes mes excuses de m'être mêlée une fois de plus, comme dirait mon frère, de ce qui ne me regardait pas... (*Sur un silence d'Hélène.*) Vous en seriez là ?

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien... Je n'en sais rien... Je suis dans le trouble et dans l'angoisse... Et pourtant, non, non, je n'en suis pas là encore... Mais demain !... Ah ! ma chère, ma chère amie, je vous jure que c'est une heure douloureuse pour moi ! Je sens que je perds peu à peu la possession de moi-même... Toutes les raisons que je me donnais jusqu'à présent de me résigner à la vie que je mène, tout est en désordre et en fuite !... Si je ne reçois pas quelque secours, quelque cordial puissant, à quoi suis-je exposée demain ?... Partir ? Mais la pensée de me retrouver là-bas toute seule, dans la plus morne, la plus monotone, la plus inutile existence, me glace et m'épouvante ! Et si je reste, qui sait si ce n'est pas la chute forcée, prochaine, inévitable, et la chute sans amour, sans passion, sans beauté !... Et j'aurais des excuses, allez ! de fortes excuses ! Un mari sans joie et sans énergie, qui n'a jamais le courage de rire et d'être un homme !... qui n'a pas su me donner — et c'était si facile — l'illusion que je l'aimais !... Je ne suis même pas la maîtresse dans ma propre maison. C'est l'asservissement à un homme âgé

et despotique. Et par une dernière fatalité je n'ai pas d'enfant!... Oh! cela, c'eût été la préservation... Oui... oui... un enfant devant moi, j'aurais été inattaquable... Et je ne m'étais mariée que pour cela!... Le mariage, pour moi, c'était ça, la création de l'enfant!... En aurai-je jamais, maintenant?... Non... c'est fini... Tenez, il y a des heures où j'ai envie d'en prendre un, le premier venu, un de ces petits êtres que le hasard met quelquefois sur notre route, et de m'appliquer à l'aimer comme s'il était à moi!

LAURE.

Oh! les enfants... ce n'est pas ce qui manque, les enfants... *(Un temps.)* Moi, j'en aurais un pour vous, si vous vouliez!... Seulement, ce n'est pas la peine, vous ne voudrez pas.

HÉLÈNE.

Trop tard!...

LAURE.

N'en parlons plus.

HÉLÈNE.

Un enfant abandonné?

LAURE

Oui.

HÉLÈNE.

Sans père ni mère?

LAURE.

Surtout sans mère.

HÉLÈNE.

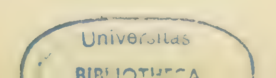
Un garçon ou une fille?

LAURE.

Une fille.

HÉLÈNE.

De quel âge?



LAURE.

Dix-sept ans.

HÉLÈNE, *riant.*

Merci, c'est trop.

LAURE.

Vous voyez.

HÉLÈNE.

Dame ! ma chère amie, je ne vous cache pas qu'au premier abord je la trouve un peu grande. J'aurais préféré l'élever moi-même.

LAURE.

Je n'insiste pas.

HÉLÈNE.

C'était donc sérieux?

LAURE.

Très sérieux?

HÉLÈNE.

Vous connaissez une jeune fille ?

LAURE.

Délicieuse.

HÉLÈNE.

A laquelle vous vous intéressez?

LAURE.

Beaucoup.

HÉLÈNE.

Comment s'appelle-t-elle ?

LAURE.

C'est une fille naturelle. Son nom ne vous apprendrait rien.

HÉLÈNE.

Je vous demande son prénom.

LAURE.

Son prénom?...

HÉLÈNE.

Vous ne voulez pas me dire son prénom? Si

le nom ne m'apprend rien, le prénom m'en apprendra encore moins, je suppose.

LAURE.

Qui sait?

HÉLÈNE.

Vous m'intriguez... Voyons, dites?

LAURE.

Lucienne.

HÉLÈNE.

Tiens! le même prénom que...

LAURE.

Le même. (*Allant à Hélène.*) Tant pis, mon frère m'accablera encore de son indignation et de sa colère, mais ça m'est égal! Quand j'ai commencé une gaffe, il faut que j'aille jusqu'au bout, c'est une manie. D'ailleurs, j'ai le pressentiment que ce n'est pas une gaffe. Ce que je vais vous dire, il n'y a peut-être pas une autre femme à qui je le dirais dans les mêmes circonstances. Alors, voici : la jeune fille dont je vous parle est tout simplement une fille naturelle de votre mari...

HÉLÈNE, *stupéfaite.*

De Lucien!

LAURE.

Il l'a eue au Quartier Latin, étant étudiant, d'une ouvrière que mon frère se rappelle parfaitement!... Il n'y a pas le moindre doute... Maintenant, ai-je eu tort ou raison de vous apprendre cela, je l'ignore? En tout cas, ma conscience ne m'adresse pas le plus léger reproche.

HÉLÈNE.

Mais vous avez eu raison, ma chère amie, mille fois raison!... Et je vous en remercie profondément... C'est curieux, j'ai une assez grosse émotion et je suis incapable de dire pourquoi.

LAURE.

C'est l'émotion la meilleure.

HÉLÈNE.

Où est-elle, cette jeune fille?

LAURE.

Ici, à Trouville. Elle y était venue prier mon frère de s'occuper d'elle, et de lui trouver une place.

HÉLÈNE.

Dans quelle situation est-elle?

LAURE.

Dans la pire.

HÉLÈNE.

Sa mère?...

LAURE.

Est morte... Elle est absolument seule.

HÉLÈNE.

Mon mari est au courant?

LAURE.

Votre mari et votre beau-père sont au courant. Ça a été le commencement de ma gaffe, que je ne regrette pas. Votre beau-père a été admirable d'insouciance et de désinvolture.

HÉLÈNE.

Ah! vraiment?

LAURE.

Votre mari a pris la chose un peu plus au sérieux, c'est une justice à lui rendre. On a décidé d'abord de faire une pension à la jeune fille et de la renvoyer, au plus bref, dans je ne sais quel trou de province...

HÉLÈNE.

Tout cela sans moi... Nous verrons bien!

LAURE.

Lucienne a refusé avec beaucoup de dignité.

Elle veut gagner sa vie par son travail. Je vais la présenter tout à l'heure à madame Salandra qui cherche une demoiselle de compagnie, et qui va partir bientôt pour le Brésil ou la Plata. Inutile de vous dire que tout le monde est ravi de cette combinaison : c'est un soulagement général.

HÉLÈNE.

Je m'explique ce départ soudain... parfaitement. Ah ! ils ont arrangé cette affaire-là entre hommes ! Eh bien ! nous allons essayer de l'arranger (*Serrant la main de Laure.*) entre femmes ! Je ne sais pas encore comment, mais ce sera mieux. D'abord, est-ce que je peux voir cette jeune fille ?

LAURE.

Rien n'est plus simple. Elle va venir à l'instant... pour cette présentation... Attendez-la.

HÉLÈNE.

Elle me connaît peut-être de vue ?

LAURE.

Non, elle ne vous connaît certainement pas... (*Appuyant sur un timbre électrique.*) Elle n'est venue ici que deux fois, sans avoir pu vous apercevoir... Le reste du temps, elle n'est pas sortie de la chambre qu'elle occupe tout au bout de la ville. (*A la femme de chambre qui entre :*) Quand la jeune fille qui est déjà venue tout à l'heure, se présentera, vous l'introduirez directement ici.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien, Madame.

(*Elle sort.*)

HÉLÈNE.

C'est que, si c'était possible, je voudrais bien causer avec elle, l'interroger sans qu'elle soup-

çonnât qui je suis... Quel prétexte ?... (*Réfléchissant.*) Est-ce que madame Salandra est déjà arrivée ?

LAURE.

Non, pas encore.

HÉLÈNE, *souriant.*

Mon Dieu !... Ce serait une petite supercherie, évidemment, mais pour la bonne cause, de lui dire que je suis...

LAURE.

Madame Salandra. Oui... oui... Parfait... Vous la verrez et lui parlerez ainsi tout à votre aise... Après, nous nous en tirerons toujours.

HÉLÈNE.

Facilement...

LAURE, *voyant la porte s'ouvrir.*

N'oubliez pas que vous partez pour le Brésil...

Entre Lucienne.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, LUCIENNE.

LUCIENNE, *allant à Laure.*

Madame...

LAURE, *à Hélène.*

Mademoiselle est la jeune fille dont je viens de vous parler.

LUCIENNE, *bas, à Laure.*

C'est cette dame, madame Salandra ?

LAURE.

Oui.

LUCIENNE, *même jeu.*

Tant mieux ! Je ne me la figurais pas du tout comme ça.

LAURE, *même jeu.*

Et comment vous la figuriez-vous?

LUCIENNE.

Je ne sais pas, mais pas comme ça.

LAURE, *haut, à Hélène.*

Vous n'avez pas besoin de moi, chère madame... Je vous laisse un instant, vous permettez?... (*A Lucienne :*) A tout à l'heure, mon enfant.

(Elle sort.)

SCÈNE XV

HÉLÈNE, LUCIENNE.

HÉLÈNE, *un peu embarrassée d'abord et hésitante.*

Madame de Roine vient de me parler de vous comme d'une personne tout à fait sympathique et digne d'intérêt.

LUCIENNE.

Oh! elle s'est montrée avec moi d'une bonté admirable et si délicate!...

HÉLÈNE.

Vous la connaissez depuis longtemps?...

LUCIENNE.

Mais non, madame. Madame de Roine ne vous a donc pas expliqué?...

HÉLÈNE.

Si!... si!... je n'y pensais plus.

LUCIENNE

Elle vous a bien dit exactement ma situation, n'est-ce pas, madame?

HÉLÈNE.

Oui... oui... Vous avez perdu vos parents?

LUCIENNE.

J'ai perdu ma mère, il y a trois ans.

HÉLÈNE.

Et depuis ce temps-là?

LUCIENNE.

Je vivais chez une cousine qui habitait à côté de nous. Mais elle-même a des enfants et je commençais à lui devenir une charge trop lourde. C'est alors que je lui ai annoncé mon intention de quitter le pays et d'essayer tant bien que mal de gagner ma vie.

HÉLÈNE.

Et l'idée de quitter les affections que vous avez là-bas, l'idée d'aller vivre avec une étrangère ne vous effraye pas un peu?... Voyons, soyez franche.

LUCIENNE.

Je serai très franche, oui, madame. Tout à l'heure, en songeant à cette présentation, j'étais navrée, si navrée que je me suis mise à sangloter toute seule et que j'étais très décidée à refuser sous un prétexte quelconque... et à m'en aller à l'aventure... où? Je n'en sais rien, c'est là que la difficulté aurait commencé...

HÉLÈNE, *souriant.*

Et maintenant?...

LUCIENNE.

Et maintenant, madame, que je vous ai vue, je m'aperçois que j'étais folle avec mes imaginations, et je serais désolée, au contraire, si, pour une raison ou pour une autre, vous ne vouliez pas de moi.

HÉLÈNE.

Je vous plais... alors?

LUCIENNE.

Beaucoup... Oh! je vous demande pardon...

HÉLÈNE.

Il n'y a pas de mal... Et pourquoi est-ce que je vous plais?... Vous en rendez-vous un peu compte?...

LUCIENNE.

Non, madame, c'est d'instinct. Il me semble que je suis comme une petite aveugle laissée seule sur la grande route. Je vais, je tâtonne, mais je suis guidée par une espèce d'intuition... par quelque chose d'obscur qui me dit : « Là, il y a un danger, et là, au contraire, la route est libre. »

HÉLÈNE, *lui prenant la main.*

Oui... oui... vous me plaisez aussi.

LUCIENNE, *joyeusement.*

Vrai?

HÉLÈNE.

Vrai.

LUCIENNE.

Quelle chance! Vous m'emmenez alors?

HÉLÈNE.

Oh!

LUCIENNE.

Vous m'emmenez?...

HÉLÈNE.

Mais... mais... il faut que nous soyons d'accord sur les conditions de ce départ.

LUCIENNE.

Oh! madame, les conditions que vous voudrez...

HÉLÈNE.

Pourtant...

LUCIENNE.

Vous verrez, madame... Si vous me prenez, vous ne vous en repentirez pas... C'est bizarre! L'obéis-

sance qui me paraissait une chose odieuse, va me devenir très facile et très douce avec vous. Je rêvais d'indépendance, tout à l'heure encore, mais la véritable indépendance, n'est-ce pas de vivre avec les êtres qui vous plaisent? Est-ce que nous partons bientôt, madame?

HÉLÈNE.

Cela dépendra de diverses circonstances...

LUCIENNE.

J'aurai à vous faire la lecture... Oui... je sais... Justement je ne lis pas trop, trop mal... On dirait que j'en avais le pressentiment. Je me suis souvent exercée à lire à haute voix, toute seule...

HÉLÈNE.

Voyons... voyons, ne faites pas trop de projets...

LUCIENNE.

Enfin... il est toujours convenu que vous me gardez, n'est-ce pas, madame?

HÉLÈNE.

J'espère que ce sera possible.

LUCIENNE.

Ce n'est pas sûr?... Excusez-moi de vous questionner, madame, mais ce serait si triste pour moi, si affreusement triste!... (*La regardant.*) Mais je me figure que vous n'êtes pas si bien disposée pour moi que tout à l'heure...

HÉLÈNE.

Si! si! ne croyez pas cela...

LUCIENNE.

Est-ce la manière dont je vous ai parlé qui vous a déplu?... Oui... ce doit être cela... C'est de ma faute... J'étais si contente que j'ai dû... oui, j'ai dû parler à tort et à travers... et dire des choses

maladroites... *(Prête à pleurer.)* à moins que ce ne soit la situation particulière où je me trouve qui ne vous offre peut-être pas toutes les garanties suffisantes... C'est cela? Oh! mon Dieu!...

HÉLÈNE.

Mais non... mais non... au contraire... *(S'approchant d'elle et très doucement.)* Je ne suis pas madame Salandra, Lucienne... Je suis madame Briant, Lucien Briant, et la femme de votre père...

LUCIENNE, *se reculant brusquement.*

Oh!

HÉLÈNE.

Eh bien! voilà que vous vous éloignez de moi?... Voilà que vous me regardez avec de grands yeux de colère?...

LUCIENNE, *très froidement.*

Je m'en vais, madame. Je ne sais pas pourquoi madame de Roine et vous, m'avez tendu ce piège. Mais je vous prie d'oublier tout ce que je vous ai dit. Soyez tranquille, vous n'entendrez plus parler de moi.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas un piège que l'on vous a tendu, Lucienne!... C'est moi qui ai tenu à vous voir...

LUCIENNE.

Vous ne pouvez que me détester.

HÉLÈNE.

Vous détester, vous!... Ah! la petite folle... Mais c'est vous qui me détesteriez bientôt, si je n'y mettais pas bon ordre... *(Se rapprochant d'elle.)* Allez, Lucienne, je ne suis jalouse ni du souvenir de votre mère, ni de vous, et si votre mère vivait encore, j'irais lui tendre la main, car elle a dû souffrir plus que moi. Ah! ma pauvre enfant, vous êtes bien jeune, vous ne connaissez pas encore la

vie, le cœur des autres, ni votre propre cœur. Vous détester, moi!... Il n'est pas nécessaire, pour s'aimer, d'avoir le même sang dans les veines, d'être de la même famille, et l'on voit des frères et des sœurs se haïr. Mais la nature crée parfois entre des êtres une famille mystérieuse dont les liens sont aussi puissants. Non, non, votre instinct ne vous trompait pas tout à l'heure. C'est bien à moi que vous deviez venir, petite aveugle. N'ayez pas peur, il ne vous sera fait aucun mal...

LUCIENNE, *sanglotant dans ses bras.*

Oh! madame... madame...

(La porte de droite s'ouvre: paraît Lucien. En apercevant Lucienne, il fait un soubresaut.)

HÉLÈNE, *se retourne et aperçoit son mari. Tranquillement.*

Ah! *(A Lucienne qui est très émue:)* Maintenant Lucienne... laissez-moi un instant... Il faut que je parle à « votre père ».

(Elle reconduit Lucienne à la porte de gauche pendant que Lucien a un haut-le-corps de désespoir.)

SCÈNE XVI

LUCIEN, HÉLÈNE.

LUCIEN, *affolé.*

Tu sais, alors, tu sais?...

HÉLÈNE.

Que cette enfant est ta fille?... Mon Dieu, oui, je le sais...

LUCIEN, *se désolant.*

Mais par quelle série de fatalités? Oh! ne cherchons pas. C'est la fatalité, voilà!...

HÉLÈNE.

Bah ! ne cherchons pas, en effet. Ce n'est pas la peine... Je la connais, c'est l'important. D'ailleurs, il n'y a plus que toi, aujourd'hui, qui ne la connaisse pas.

LUCIEN, *allant à sa femme et la serrant dans ses bras.*

Ma pauvre chérie, ma pauvre chérie, je ne sais plus que te dire, moi, je ne sais plus... Il ne faut pas m'en vouloir... Il faut me pardonner... Je ne t'avais jamais parlé de cette histoire, moi ! J'étais arrivé à ne plus y penser. Est-ce que je pouvais prévoir? Et puis, hier, quand j'ai tout appris, brusquement... j'ai eu une telle secousse ! Je t'aime ma chérie, je n'ai jamais aimé que toi ! Ah ! quel désastre !

HÉLÈNE.

Mais où vois-tu un désastre là dedans? T'en vouloir, moi? Et pourquoi? Parce que tu as une fille? Tu es bien heureux, et je voudrais pouvoir en dire autant. Mais nous allons essayer d'arranger tout ça !...

LUCIEN.

C'est déjà arrangé à peu près... Ne t'en inquiète plus... Je viens de m'entendre avec Chartier à qui je laisserai une certaine somme d'argent .. que cette petite finira bien par accepter à un moment donné... Ah ! que je suis coupable de ne pas t'avoir raconté ça plutôt... Laisse-moi t'expliquer, Hélène ?...

HÉLÈNE.

Ne m'explique rien, mon ami, c'est inutile... Je sais tout : qui était la mère, où cette enfant a été élevée... et j'ai appris en même temps que tu as été jeune, ce dont je ne me doutais pas et ce qui me fait espérer que tu pourras le redevenir... Ecoute-moi, maintenant, car tout à

l'heure, tu ne m'as pas comprise. Tu t'es imaginé que j'allais te faire des reproches!... Ah! mon ami, s'il y a une chose que je ne songe pas à te reprocher, c'est bien celle-là!

LUCIEN.

Je t'adore, Hélène... Alors tu oublieras?... tu me promets d'oublier?

HÉLÈNE.

Le mal que l'on a fait, Lucien, il ne faut pas l'oublier, il faut le réparer. Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai, au contraire, sois-en sûr. Et je ne t'en empêcherai pas plus aujourd'hui, que je ne t'en aurais empêché autrefois, si tu m'avais mise au courant.

LUCIEN.

Que veux-tu dire Hélène?... Je n'y suis pas, moi!...

HÉLÈNE.

Je veux dire que nous ne pouvons plus maintenant, dans l'état actuel, laisser cette jeune fille s'en aller à l'aventure, loin de nous... surtout une jeune fille pareille, de la nature la plus droite et la plus fine!...

LUCIEN, *étonné.*

Hélène! Hélène!

HÉLÈNE.

Réfléchis, Lucien, réfléchis!... Le hasard, les circonstances qui, après tant d'années, t'ont mis tout d'un coup en présence de cette enfant, t'indiquent bien clairement ton devoir, et à moi aussi!... Oui... oui... pourquoi ne la garderions-nous pas près de nous, avec nous?

LUCIEN.

Oh! Hélène... Qu'est-ce que tu me demandes?... Tu as un cœur charmant et profond, ma chérie...

Tu m'en donnes une preuve de plus. Mais ce que tu me proposes là, et dont je te saurai gré éternellement, est mille et mille fois impossible.

HÉLÈNE.

Pourquoi? pourquoi?... voyons!...

LUCIEN.

La première raison, la plus forte, la plus décisive, est que je t'aime trop pour pouvoir jamais aimer un enfant qui ne viendrait pas de toi... et qui n'est attaché à moi que par des souvenirs trop lointains pour être puissants et émus!... La seconde, c'est que toi-même tu ne peux pas aimer cette petite, et que, pas plus que moi, tu ne t'attacheras jamais à elle!

HÉLÈNE.

Ne crois pas cela, Lucien. Oh! je ne te dis pas que je l'aime déjà comme ma propre enfant, mais elle m'a inspiré un sentiment tendre et soudain... Je l'aimerai bien vite... je le sens... Il y a des impressions qui ne trompent pas.

LUCIEN.

Tu as pu te l'imaginer un instant parce que tu es très bonne et que l'apparition de cette jeune fille t'a subitement troublée. Mais cela ne durerait pas, j'en suis sûr... et nous nous trouverions alors dans une situation inextricable. Réfléchis, toi aussi, Hélène... Si cette enfant était toute jeune, si nous avions la mission de l'élever, de l'instruire, l'espoir enfin de la faire nôtre, je comprendrais ton insistance, et moi-même, crois-tu que je me refuserais à ce qui, alors, serait vraiment un devoir? Tu le sais bien que je ne m'y refuserais pas. Mais la question est très différente... Ne m'interromps pas, tu vas voir que

j'ai raison... Nous sommes en face d'une jeune fille de dix-sept ans, qui ne nous connaît ni l'un ni l'autre, et qui, si je ne me suis jamais préoccupé d'elle, en quoi j'ai eu tort, ne s'est jamais préoccupée de moi... Ce n'est pas la même chose, évidemment ; c'est elle qui a le beau rôle, ce n'est pas moi, je le confesse... Mais il est trop tard aujourd'hui pour rien changer à notre situation réciproque... Demain, ce n'est pas une fille de dix-sept ans que nous aurons à côté de nous, mais une femme agitée par des sentiments que nous n'aurons pas créés, que nous n'aurons pas pu surveiller, et qui nous échappera sans que l'amour paternel et filial ait eu le temps de se développer de son côté ni du mien.

HÉLÈNE.

Qu'en sais-tu ? Tu ne la connais pas... Tu n'as jamais regardé ses yeux, entendu sa voix... Comment peux-tu dire que tu es incapable de l'aimer ? Quant à elle, elle est seule au monde et prête à se donner pour un peu de sympathie et de tendresse... Tends-lui la main, toute son âme t'appartiendra... Et quelle lumière, quelle chaleur, elle apporterait dans notre existence ! Lucien ! Lucien ! Comment ne vois-tu pas que c'est ta jeunesse qui revient vers toi ? Ne la laisse pas s'enfuir, ce serait pour toujours !...

LUCIEN.

Ma chérie... ma chérie... je...

HÉLÈNE.

Et puis... Et puis, il y a moi aussi !... dont la vie est parfois bien lourde et bien maussade, va, je l'avoue. Tu ne t'en aperçois pas, toi ! Tu as ton travail et des soucis de toutes sortes... Et si tu es mon mari, mon ami, ma grande affection, tu ne

peux pas être mon compagnon de chaque instant, mon camarade, et le confident qu'il me faudrait pendant les heures vides et inquiètes... Tu n'as pas le temps, c'est bien naturel... Et ces heures sont dures à passer, va, je te le jure !... Quelles longues et dangereuses solitudes une femme traverse parfois, même dans un ménage aussi uni que le nôtre !... et quelles luttes contre sa propre imagination, contre toutes les déceptions, petites ou grandes, mais fatales de la vie ! Comprends-le bien, Lucien, comprends-le. Eh bien ! ce compagnon qui me manque, il est là, c'est ta fille. Je ne suis pas mère, que j'aie au moins l'illusion maternelle ! Tu n'as pas pu me donner un enfant, prête-m'en un !

LUCIEN, *touché.*

Hélène !

HÉLÈNE.

Tu veux bien, alors, n'est-ce pas ?

LUCIEN.

Hélène, réfléchis encore, je t'en supplie...

HÉLÈNE.

Nous sommes libres, nous sommes riches... Nous ne dépendons de personne...

LUCIEN.

Tu dis que nous ne dépendons de personne. Notre fortune dépend de tout le monde, au contraire... Et toutes les complications de la loi !... Et le monde, que dira le monde ? Non, non ! ce serait une folie !...

HÉLÈNE.

Une folie ! tant mieux !... Ah ! quel besoin j'ai de faire une folie, laisse-moi faire celle-là !...

LUCIEN.

Et puis, et puis, je ne peux pas prendre une décision pareille sans consulter mon père...

HÉLÈNE, *avec véhémence.*

Ton père! Encore ton père! Qu'a-t-il à voir là dedans? C'est ta conscience qu'il faut consulter et non lui!... Tu vas donc trembler toujours devant tous les événements, toutes les responsabilités de la vie, comme un enfant qui attend les verges!

LUCIEN.

Je n'ai pas le droit de ne pas en référer à mon père!... Comment ne comprends-tu pas cela toi-même!...

HÉLÈNE, *allant appuyer sur la sonnerie.*

Eh bien! soit!

LUCIEN.

Qu'est-ce que tu fais?

HÉLÈNE.

Tu vas voir... *(A la femme de chambre qui entre :)* Où est monsieur Briant?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Dans le jardin.

HÉLÈNE.

Voulez-vous lui demander s'il peut venir nous rejoindre ici... tout de suite?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Bien, Madame.

LUCIEN, *allant vers la femme de chambre pour l'empêcher de sortir.*

Mais non... non... Il faut que je le prépare... Je lui en parlerai un de ces jours... Ce n'est pas pressé.

HÉLÈNE, *l'arrêtant.*

Pourquoi attendre ?... Si tu ne le fais pas immédiatement, tu ne le feras jamais !...

LUCIEN.

Que lui dire ?... Par où commencer ?...

HÉLÈNE.

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Tu vas voir.

Entre monsieur Briant.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MONSIEUR BRIANT.

MONSIEUR BRIANT.

Voici, mes enfants... Qu'y a-t-il ?

HÉLÈNE.

Mon père, je vous demande bien pardon de vous déranger, mais nous tenons à vous mettre au courant d'une résolution très importante que nous venons, Lucien et moi, de prendre à l'instant.

LUCIEN.

Mais non, mais non, nous n'avons pris aucune résolution...

MONSIEUR BRIANT.

N'importe ! Voyons un peu cela...

LUCIEN.

Nous n'avons absolument rien décidé d'une façon ferme... Nous avons parlé vaguement de...

MONSIEUR BRIANT.

De quoi donc ?...

HÉLÈNE.

Il s'agit, mon père, de cette jeune fille... de la fille de Lucien...

MONSIEUR BRIANT.

Ah ! ah !

HÉLÈNE.

Nous avons résolu de la prendre avec nous...

MONSIEUR BRIANT, *les regardant alternativement, puis avec tranquillité.*

De la prendre avec vous ?...

HÉLÈNE.

Oui, mon père... Et puis de l'adopter... de la reconnaître... J'ignore les formalités légales...

MONSIEUR BRIANT, *avec condescendance et ironie.*

Je le vois bien, ma chère enfant... C'est en effet une résolution d'une certaine importance que vous avez prise là...

LUCIEN.

Elle est subordonnée, bien entendu, à votre approbation... à votre... *(Étonné, voyant rire monsieur Briant.)* Vous riez, mon père ?...

MONSIEUR BRIANT.

Pensais-tu sérieusement, mon garçon, que j'allais m'indigner de cette plaisanterie ?

HÉLÈNE.

Mais ce n'est pas une...

MONSIEUR BRIANT.

Si, ma chère Hélène, ç'en est une. Vous ne vous en rendez pas compte vous-même, ç'en est une ! J'ajoute qu'elle n'est pas de la meilleure qualité, mais étant donnée la vie de pantins que nous menons depuis quelques jours et qui a pu vous déranger un peu la cervelle, je veux bien ne pas m'en froisser.

LUCIEN.

Alors, mon père, vous ne m'approuveriez pas?

MONSIEUR BRIANT, *haussant les épaules.*

Il y a un train à huit heures cinquante. Il nous reste tout l'après-midi pour faire les malles. Je comptais ne partir que demain matin, je partirai aujourd'hui.

HÉLÈNE, *avec intention.*

Quant à nous, mon père, cette histoire retardera forcément notre départ de quelques heures.

LUCIEN.

Mais nous partirons tous en même temps!

MONSIEUR BRIANT, *continuant sur le même ton.*

Que vous partiez ou non, j'arriverai à Besançon demain soir et je vous y attendrai. Encore un mot, Lucien, et le dernier. Au cas où vous persisteriez, l'un ou l'autre, à mettre à exécution le petit projet facétieux que vous venez d'ébaucher devant moi, je vous prie simplement de m'envoyer une dépêche afin que j'aie le temps de quitter la maison!... Elle est à vous, je le sais, et non à moi!...

LUCIEN.

Oh! mon père, mon père!...

MONSIEUR BRIANT.

Il serait très facile de rompre notre association et tu prendrais tout seul la direction des affaires. Quant à moi, vous ne me reverriez jamais.

LUCIEN, *au désespoir.*

Oh! oh! Comment pouvez-vous supposer... une seconde... une seconde?...

HÉLÈNE.

Mais, mon père, il me semble que la question vaut au moins la peine que nous l'examinions

ensemble... sans nous fâcher les uns contre les autres...

MONSIEUR BRIANT.

Je n'admets aucune discussion là-dessus. Je suis trop âgé aujourd'hui pour examiner les règles de conduite et les idées qui ont dirigé ma vie tout entière. Si elles sont mauvaises, il est trop tard pour en changer; et si elles sont bonnes, comme je le crois, il m'est impossible, ma chère Hélène, de vous faire un pareil sacrifice. Tenez-vous le pour dit.

(Il sort.

SCÈNE XVIII

LUCIEN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Par bonheur, nous pouvons nous passer de son consentement.

LUCIEN.

Légalement, nous le pouvons. Moralement, non !... Et, d'ailleurs, il a cent fois raison. Où irions-nous ?...

HÉLÈNE.

Alors, il suffit de quatre paroles de ton père pour abolir en toi toute émotion et toute conscience de ton devoir ?

LUCIEN.

Ce serait un scandale ! Jamais je n'accepterai l'idée d'une brouille ou même d'un dissentiment avec mon père !

HÉLÈNE.

Tu as des devoirs envers lui, soit. Mais tu en as aussi envers moi, je suppose, surtout quand je

te demande quelque chose d'humain et de généreux. Que tu n'hésites pas entre nous deux, je le comprendrais s'il s'agissait d'un caprice de ma part, d'un voyage, d'un bijou; alors, je serais la première à revenir et à céder. Mais je te préviens que cette fois-ci je ne céderai pas à l'orgueil et à la tyrannie de ton père, à ses façons ironiques et méprisantes de me parler... Prends garde, Lucien, de devenir sec et glacé comme lui !...

LUCIEN, *avec force.*

Mon père est le plus honnête homme de la terre !

HÉLÈNE.

Il ne suffit pas d'être honnête, il faut aussi être bon ! Comment ? c'est toi, toi, qui repousses ta fille, et c'est moi, moi, la rivale et l'étrangère, qui te supplie de l'accueillir, cette enfant que je serais pourtant bien excusable de ne pas aimer ! Lucien ! Lucien ! Si tu es encore capable d'un élan du cœur, d'un geste de courage et d'énergie, tu vas prendre ta fille par la main et tu la ramèneras chez toi !

LUCIEN.

Ma fille ! *(Allant à Hélène, violemment.)* Est-ce que je sais seulement si c'est ma fille !

HÉLÈNE.

Tiens ! c'est la plus lâche raison que tu m'aies encore donnée. Juge par là de ta conduite et de ton cœur ! Voilà ce que la faiblesse, la peur de la vie, la peur de ton père, la peur de tout, ont fait d'un brave homme comme toi ! Eh bien ! moi, je ne sais pas si c'est ta fille, mais c'est la mienne !

(Elle le quitte.)

ACTE III

Même décor qu'au 1er acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, LUCIENNE, *puis* HÉLÈNE.

LAURE.

Comment, votre cousine est obligée de repartir ce soir pour son pays ?

LUCIENNE.

Elle vient de me l'annoncer à l'instant.

LAURE.

Mais vous allez être seule à Trouville ? Vous ne pouvez pas rester seule. Allez chercher votre petit bagage à l'hôtel. Vous le laisserez chez moi, en attendant. Et puis, ma foi, nous verrons !... *(Sur un geste de Lucienne.)* Là... là... ne me remerciez pas et obéissez gentiment...

(Elle la conduit à la porte de droite pendant qu'Hélène entre à gauche.)

SCÈNE II

LAURE, HÉLÈNE.

LAURE.

Eh bien! que s'est-il passé depuis tantôt?

HÉLÈNE.

Je vais vous raconter ça!

LAURE.

Au fait, comme vous ne dîniez pas avec nous, j'ai gardé Lucienne ici... Il n'y a pas de mal?

HÉLÈNE.

Au contraire...

LAURE.

Alors?...

HÉLÈNE.

Après la scène que vous savez, nous avons dîné, comme vous savez, dans le pavillon, mon beau-père, mon mari et moi, dîner rapide et à peu près silencieux. A la fin, mon beau-père a dit tranquillement, comme s'il ne s'était rien passé : « Je vais finir ma malle, nous partons à huit heures cinquante. » J'ai répondu avec la même tranquillité : « Je n'ai pas le temps de faire la mienne, je prendrai un autre train. » Alors, il est sorti en haussant les épaules, pendant que Lucien, la tête dans ses mains, agitait fébrilement ses pieds sous la table. Il est comme hypnotisé, c'est le mot. Il s'agit de le secouer jusqu'à ce qu'il se réveille. Sur ces entrefaites, votre frère est entré et je les ai laissés seuls...

LAURE.

Nous pouvons compter sur mon frère, il est tout à fait pour nous, maintenant.

HÉLÈNE.

Savez-vous ce que j'ai découvert pendant ce dîner, et qui, à défaut d'autres raisons, suffirait à rendre désormais intolérable la vie commune entre mon beau-père et moi? Vengeance combinée avec une bonne action, c'est-à-dire le plaisir suprême...

LAURE.

Et quelle est cette découverte?

HÉLÈNE.

Ma chère, je suis convaincue que monsieur Briant s'est livré, à propos de moi et de monsieur de Clénord, à des insinuations plus ou moins vagues, plus ou moins directes...

LAURE.

Oh! il aurait été capable!... Ce n'est pas possible...

HÉLÈNE.

Capable d'une perfidie, non certainement, mais de sournoiseries destinées à irriter son fils contre moi, ce n'est pas douteux. J'ai senti ça à la façon brusque dont, à deux reprises, le nom de Clénord a été jeté, comme par hasard, dans une conversation entrecoupée de grands silences... à d'imperceptibles clins d'œil, à des pincements de lèvres!... Ce serait comique si, pour la première fois, le soupçon était entré dans l'âme timide et mal préparée de Lucien... Et tout de même, expliquez cela... En le regardant, malgré ma parfaite innocence, j'éprouvais un léger sentiment de gêne, et je me disais qu'il n'y a que les femmes

vraiment coupables qui soient en sécurité près de leur mari.

LAURE.

Je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez revu monsieur de Clénord?

HÉLÈNE.

Je ne le reverrai plus... Et, malgré tout, ma chère amie, je vous le dis en toute sincérité, cette aventure où j'ai été presque ridicule, ne me laisse pas un vilain souvenir. Elle aura été la première et la seule, probablement, de ma carrière de femme. Pauvre aventure qui a consisté en deux regards échangés, quelques compliments reçus, une poignée de main un peu plus hardie que les autres. J'ai vu de l'adultère ce qu'on voit du paysage à la portière d'un wagon, l'aspect général. Et je garde pour tout cela une place dans ce coin de la mémoire réservé aux fautes... qu'on n'a pas commises.

LAURE.

Allez! allez! ma chère, c'est tout de même quelque chose d'être irréprochable. Vous vous en rendrez compte à mon âge.

HÉLÈNE.

Bah! Je ne regrette rien. Le contact de cette ville frivole, de ces êtres si différents de ceux qui m'entourent là-bas, m'a fouetté les nerfs, m'a donné le goût d'une vie plus frémissante, le goût de la lutte! La monotonie dans la vertu, je vois où cela peut mener. Il faudra que mon mari le comprenne de gré ou de force.

(Entre Chartier.)

SCÈNE III

Les Mêmes, CHARTIER, *puis* LUCIEN.

CHARTIER.

Ah! vous êtes là?... Bon!

HÉLÈNE.

Vous avez vu Lucien?

CHARTIER.

Je le quitte.

LAURE.

As-tu été éloquent?

CHARTIER.

Je ne lui ai rien dit, parce que je trouve qu'il vaut mieux ne rien lui dire pour l'instant, et que nous avons tout intérêt à le laisser se tourmenter encore un peu... Ah! il est terriblement ennuyé!

LAURE.

J'ai assuré Hélène que nous pouvions compter sur toi.

CHARTIER, *à Hélène.*

Comment, madame, si vous pouvez compter sur moi! Mais je vous suis mille fois dévoué!... Quand je pense que ma grande peur était que Laure vous mît au courant! Je le lui avais formellement défendu.

LAURE.

Tu as remarqué que je n'en ai tenu aucun compte?

CHARTIER.

Et comme tu as eu raison!... (*Se retournant vers Hélène.* Mais qui pouvait prévoir que ce serait

vous, vous, qui viendriez au secours de cette enfant?

LAURE.

Moi, je l'avais prévu.

CHARTIER.

Mais toi, tu es une femme, et ça, c'était une idée de femme!... Nous, tout nous paraît grave et dangereux! Nous réfléchissons à toutes les conséquences d'une situation ou d'un fait! Nous cherchons des demi-mesures pour ménager les intérêts et les amours-propres... Alors, une femme arrive et renverse toutes nos combinaisons d'un battement de son cœur! *(Il serre la main d'Hélène.)* Oui... oui... je ne suis qu'un homme et, cette fois-ci, je ne m'en vante plus.

LAURE, *voyant la porte s'ouvrir et paraître Lucien et monsieur Briant.*

En voici d'autres.

HÉLÈNE, *entraînant Laure en riant.*

Fuyons-les!

SCÈNE IV

LUCIEN, CHARTIER, MONSIEUR BRIANT.

LUCIEN, *à Chartier.*

C'est avec Hélène que tu causais?

CHARTIER.

Oui.

LUCIEN.

Ah! Sais-tu quelles sont ses intentions?

CHARTIER.

Non, pas du tout.

MONSIEUR BRIANT.

Cher monsieur Chartier, avez-vous été assez aimable pour me commander une voiture?

CHARTIER.

Pour le train de neuf heures?

MONSIEUR BRIANT.

Huit heures cinquante...

CHARTIER.

Vous êtes toujours décidé à partir aujourd'hui, monsieur Briant?

MONSIEUR BRIANT.

Toujours. J'ai envoyé une dépêche annonçant mon arrivée. *(S'asseyant sur le canapé.)* Et alors, cher monsieur Chartier, vous êtes navré de ce qui se passe, je le sais.

CHARTIER.

Je regrette infiniment d'en avoir été le témoin et même indirectement la cause. Je n'ai pas à m'occuper du reste.

MONSIEUR BRIANT.

Vous jugez ma conduite, j'en suis sûr, avec la dernière sévérité?

CHARTIER, *poliment.*

Je ne me le permettrais pas...

MONSIEUR BRIANT.

Et parce que je refuse l'entrée de mon foyer à une jeune personne se disant la fille naturelle de mon fils, vous me tenez pour un barbare, un être imbu des plus sots préjugés et indigne de vivre à une époque aussi raffinée que la nôtre?

CHARTIER, *même ton.*

Ne croyez pas cela.

MONSIEUR BRIANT.

Et vous trouvez admirable, au contraire, la conduite de ma belle-fille?

CHARTIER.

Je l'avoue.

MONSIEUR BRIANT.

Vous êtes d'ailleurs fort logique, il faut en convenir, car tout ce qui tend à ruiner notre ancienne conception de la famille vous apparaît comme le comble de la civilisation. Hier, à table, entre autres anecdotes, ne racontiez-vous pas, et avec quelle émotion sincère, l'histoire de ce monsieur, un de vos amis, qui, étant malade, avait vu arriver à son chevet, à la fois sa mère et sa maîtresse? Les deux femmes s'étaient même liées, à cette occasion, et aujourd'hui, paraît-il, elles sont inséparables.

CHARTIER.

Cela ne vaut-il pas mieux que si l'une des deux avait chassé l'autre et que mon ami fût mort faute de soins? Mon Dieu, cher monsieur Briant, je n'ai évidemment aucune qualité pour prendre la défense de notre époque. Le monde est plein de gens qui la déclarent, chaque matin, sans grandeur morale, sans noblesse et sans beauté, et qui semblent avoir pour mission sacrée de nous dégoûter des autres hommes, de la vie et de nous-mêmes. Si quelqu'un ose insinuer que nos ancêtres ne valaient pas mieux que nous, on le traite de cerveau débile ou de mauvais citoyen, et il faut aujourd'hui, pour louer ses semblables, plus d'audace qu'autrefois pour les flétrir. Eh bien! moi, monsieur Briant, je ne sais pas si notre époque laissera dans l'histoire une éclatante réputation d'héroïsme et de beauté, mais je la trouve, malgré ses tares et ses vices, plus cor-

diale et plus habitable que la vôtre. Nous n'avons plus certaines vertus que vous aviez, mais nous avons une sensibilité que vous n'aviez pas, et nous sommes plus émus que vous par la souffrance, l'inégalité et la misère. Ceci compense cela. Voilà pourquoi, je vous le déclare très nettement, je suis dans cette affaire, avec madame Briant, contre vous et contre Lucien.

MONSIEUR BRIANT.

Ceci regarde mon fils. Je lui ai dit ma façon de penser et ma résolution formelle. Je n'ajouterai plus un mot, ne voulant pas avoir l'air de m'acharner sur une personne à qui je ne conteste aucune des qualités que vous lui prêtez, mais qui m'est parfaitement indifférente. Remarquez, d'ailleurs, cher monsieur Chartier, — et cela va vous faire plaisir, — que je n'ai pas la moindre illusion sur le résultat.

LUCIEN.

Quoi ! mon père ! Que dites-vous ?

MONSIEUR BRIANT, *à Chartier.*

Ma belle-fille y mettra d'autant plus de zèle que, m'ayant en sainte horreur, elle ne songe qu'à se débarrasser de ma présence... et vous ne supposez pas que mon fils soit d'un tempérament à résister à sa femme plus d'une heure ou deux. N'ayez donc pas d'inquiétude, cher monsieur Chartier, pour la jeune fille à laquelle vous portez tant d'intérêt : elle prendra ma place, et ainsi sera satisfait votre idéal de la morale et de la famille.

LUCIEN.

Vous verrez, mon père, que vous vous trompez étrangement.

MONSIEUR BRIANT, *haussant les épaules.*

Tu résisteras à ta femme ?

LUCIEN, *avec énergie.*

Oui.

MONSIEUR BRIANT.

Tu lui imposeras ta volonté... toi?... Ne t'illusionne pas, mon garçon, et prépare-toi à te soumettre, tu n'es pas de taille.

LUCIEN.

Vous le verrez, mon père.

MONSIEUR BRIANT, *avec mépris.*

Ah! ah! mon pauvre ami!... Tiens! je vais te dire, moi, ce que tu vas faire.

LUCIEN.

Par exemple!

MONSIEUR BRIANT

Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que tu ne t'en doutes pas!... C'est tout à fait réjouissant!

LUCIEN.

Et que vais-je faire?

MONSIEUR BRIANT.

D'abord, tu vas prendre ta fille avec toi, pour faire plaisir à Chartier. Mais ceci n'est rien...

LUCIEN.

Comment! ceci n'est rien?...

MONSIEUR BRIANT.

Ceci n'est que le commencement... Après avoir pris ta fille, comme tu n'oseras jamais rentrer à Besançon en sa compagnie, tu n'habiteras plus Besançon...

LUCIEN.

C'est un peu fort! et où habiterai-je?

MONSIEUR BRIANT.

Où ta femme veut habiter depuis longtemps... à Paris, mon garçon!

LUCIEN.

Ah bien !

MONSIEUR BRIANT.

Tu habiteras donc Paris... Et comme il faut beaucoup d'argent pour vivre à Paris, tu vendras ton usine à Serquy, et moi je me retirerai à la campagne d'où je contemplerai à loisir toutes les belles choses qui s'accompliront autour de moi... Un peu avant de mourir, je te demanderai simplement de vouloir bien faire encore une fois le voyage de Paris à Besançon.

LUCIEN, *un peu énervé.*

En attendant, mon père, nous allons quitter Trouville et rentrer chez nous... vous, Hélène et moi !

MONSIEUR BRIANT.

Ah ! ah ! je le veux bien... *(Regardant sa montre.)* Nous avons encore une bonne heure... Vous nous accompagnez à la gare, cher monsieur Chartier?

CHARTIER.

Certes, oui !

MONSIEUR BRIANT.

Je fais descendre les bagages.

(Il sort.)

LUCIEN, *à Chartier.*

Hélène est avec ta sœur ?

CHARTIER.

Oui, je pense. Je vais voir si ton père a besoin de moi.

(Il sort.)

LUCIEN.

Il faut pourtant que je sache à quoi m'en tenir !...

(Entre Hélène.)

SCÈNE V

LUCIEN, HÉLÈNE.

LUCIEN.

Hélène !

HÉLÈNE.

Quoi, mon ami ? Qu'y a-t-il ?

LUCIEN.

Il faut pourtant que je sois fixé, à la fin des fins ! Cette situation ne peut pas se prolonger... Mon père part tout à l'heure.

HÉLÈNE.

C'est son droit.

LUCIEN.

Et toi ?

HÉLÈNE.

Moi, je ne pars pas. Je te l'ai déjà dit à dîner.

LUCIEN.

Et moi, alors, et moi ? Qu'est-ce que je fais ?

HÉLÈNE.

Tu fais ce que tu veux. Tu pars avec ton père, ou bien tu restes avec moi, ou bien tu pars tout seul, à moins que tu n'aimes mieux faire un petit voyage... Tu n'as que l'embarras du choix.

LUCIEN.

Je suis absolument obligé de rentrer à la maison.

HÉLÈNE.

Rentre.

LUCIEN.

Tu ne supposes pas que je vais te laisser seule ici ?

HÉLÈNE.

Mais, mon ami, je suis assez grande personne, hélas ! pour rester seule. D'ailleurs, madame de Roine m'a offert l'hospitalité jusqu'à la fin de la saison... et puis, j'ai accepté trois ou quatre invitations à dîner, et une demain soir, entre autres...

LUCIEN, *avec une colère concentrée.*

Demain soir?

HÉLÈNE.

Demain soir.

LUCIEN.

Moi, je n'ai rien accepté !

HÉLÈNE.

Tu es libre.

LUCIEN.

Et où, ce dîner, où?

HÉLÈNE.

Chez Serquy.

LUCIEN.

Chez Serquy?... Et qui y aura-t-il, chez Serquy?

HÉLÈNE.

Beaucoup de gens.

LUCIEN.

Monsieur de Clénord.

HÉLÈNE.

Monsieur de Clénord aussi.

LUCIEN.

Bon... Bon...

(Il mâchonne quelques mots.)

HÉLÈNE.

Quoi?

LUCIEN.

Rien.

HÉLÈNE.

Enfin, ce sera très gai.

LUCIEN, *se contenant.*

Alors, tu ne partiras qu'après-demain?

HÉLÈNE, *ayant l'air de chercher.*

Après-demain?

LUCIEN.

Oui?

HÉLÈNE.

Oh! ce ne sera pas possible non plus... Il est indispensable que je reste encore quelque temps à Trouville pour m'occuper avec madame de Roine de cette jeune fille dont je t'ai parlé ce matin... Tu te rappelles?... Je l'avais fait naïvement, moi, parce que je m'imaginais que c'était ta fille... Maintenant, tu m'affirmes que ce n'est pas ta fille, je ne t'en parlerai donc plus. Ce n'en est pas moins une personne à laquelle je m'intéresse et qui a besoin de travailler pour vivre. Tu n'as pas la prétention d'empêcher que je m'intéresse à quelqu'un, n'est-ce pas? Alors, dès que je lui aurai trouvé une place, nous causerons du départ.

LUCIEN.

Je lui ai offert mieux qu'une place. Je lui ai offert de l'argent, une pension sa vie durant.

HÉLÈNE.

A quel titre?... Un dernier mot, Lucien, et cette fois-ci sur un ton plus sérieux. Je ne veux plus vivre comme je l'ai fait jusqu'à présent, sous la tyrannie exclusive et dans l'ombre de ton père. Je ne veux plus d'une existence de soumission, sans air, sans lumière et sans gaieté. Je finirais par y user mes nerfs et y perdre la tête, et un beau jour je quitterais la maison et j'irais tout droit devant moi, ce qui serait un scandale beaucoup

plus grand que d'adopter une enfant naturelle. (*Désignant la droite.*) Je suis là, avec Lucienne. Réfléchis et ne m'appelle que pour me dire quelque chose de net et de décisif. Il me reste assez d'affection et de tendresse pour t'accompagner dans la vie, plus assez pour te suivre dans une prison.

(*Elle s'éloigne.*)

LUCIEN, *l'arrêtant.*

Ecoute, Hélène, je vais aller jusqu'à la dernière limite des concessions, jusqu'aux dernières exigences du devoir! Mais je te jure que je n'irai pas plus loin?... Je vais voir cette petite moi-même, je saurai ce qu'elle pense, ce qu'elle veut, ce qu'elle exige!... Je vais traiter avec elle, puisqu'il le faut... Et quand j'aurai fait cela, si tu refuses encore de partir, c'est que...

HÉLÈNE.

C'est que?...

LUCIEN.

C'est que tu as d'autres raisons pour rester à Trouville!

HÉLÈNE.

Moi?

LUCIEN.

Bien! bien!... Après... après... pas maintenant!... Tu dis que cette jeune fille est là?

HÉLÈNE.

Oui.

LUCIEN.

Va me la chercher.

HÉLÈNE.

Tout de suite?

LUCIEN.

Tout de suite.

HÉLÈNE.

Tu l'attends ici?

LUCIEN.

Je l'attends.

(Sort Hélène.)

SCÈNE VI

LUCIEN, *seul.*

(Lucien se promène quelques instants avec agitation en faisant des gestes menaçants et rageurs, et en prononçant des mots entrecoupés. Entre Lucienne introduite par Hélène qui disparaît aussitôt. Lucienne s'arrête sur le seuil de la porte dès qu'elle est refermée.)

SCÈNE VII

LUCIEN, LUCIENNE.

LUCIEN, *fait quelques pas vers elle, d'abord vivement, puis plus lentement, puis arrivant à elle :*

Mademoiselle... je... je... *(La regardant.)* Venez, mademoiselle... asseyez-vous là... venez... *(Il la conduit sur une chaise, en prend une autre et s'assied à côté d'elle.)* Vous ne pouvez pas avoir l'idée que je suis votre ennemi, n'est-ce pas?... Que je cherche à vous faire du mal?... Vous n'avez pas cette idée-là?... *(Il parle péniblement.)* Alors, causons... essayons de trouver... de voir... J'avais chargé mon ami Chartier de vous faire certaines propositions que je... crois raisonnables... oui... oui... raisonnables... Pourquoi ne les avez-vous pas acceptées? Elles n'avaient rien d'humiliant pour vous... Pourquoi, alors?...

LUCIENNE, *sans regarder son père.*

Monsieur Chartier a dû vous répéter... ou

plutôt madame de Roïne... Je lui ai expliqué... Je n'ai besoin de rien, de rien...

LUCIEN.

Mais si... vous êtes sans ressources, n'est-il pas vrai?... ou à peu près.

LUCIENNE.

J'ai l'espoir de travailler bientôt et de gagner ma vie...

LUCIEN.

En attendant de pouvoir le faire, qui vous empêche de prendre ce que je vous offre?... Vous ne voulez pas me répondre?... Est-ce que votre mère vous a élevée dans des sentiments de haine contre moi?

LUCIENNE.

Oh! non... non... Elle ne m'a jamais parlé de vous qu'avec émotion, les rares fois qu'elle m'en ait parlé. Car elle ne m'a rien caché de sa vie, et elle savait bien que la vérité ne ferait qu'accroître mon amour et mon respect pour elle... Et quand elle m'a avoué avec une franchise et un courage qui me sont restés au cœur, ce qu'elle appelait ses fautes, elle songeait avant tout à me mettre en garde contre les pièges qui devaient m'attendre un jour. J'ai compris, je l'espère, la leçon qu'elle me donnait. Mais elle ne m'a laissé pour vous aucune haine.

LUCIEN.

Alors, pour quelle raison, à sa mort, restée seule et sans aide, n'avez-vous pas pensé à vous adresser directement à moi? Vous n'ignoriez pas où j'étais?

LUCIENNE.

C'est sur la recommandation expresse de ma mère que je ne l'ai pas fait. En venant à Trouville, j'ignorais même votre présence, vous pou-

vez le demander à monsieur Chartier... Si je l'avais su, je ne serais pas venue. Ma mère m'avait dit que vous aviez tenu envers elle tous vos engagements, fait tout votre devoir... que vous étiez quitte. Elle m'a fait promettre de ne jamais rien vous réclamer. Vous voyez que ce n'était pas une mauvaise femme !

(Elle est très émue.)

LUCIEN.

Je suis très ému moi-même à tous ces souvenirs... soyez-en sûre, Lucienne... Oui... oui... votre mère était une femme très loyale et très honnête... Quand nous nous sommes séparés — et vous êtes assez grande pour entendre ces choses-là — nous avons eu ensemble une explication, une triste et franche explication. Je lui ai dit quels devoirs impérieux, irrésistibles, m'appelaient... Mon père presque ruiné, des affaires dans le plus grand désordre, une famille entière compromise et menacée... J'étais fils unique, j'étais jeune... Je ne pouvais pas refuser de venir au secours de ceux qui comptaient sur moi... Votre mère l'a compris, elle s'est résignée, je lui ai laissé le peu dont je pouvais disposer et nous sommes partis l'un et l'autre en pleurant... Et puis, peu à peu — oh ! je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis — peu à peu l'oubli est venu, et je me suis marié. Ma faute, ma vraie faute, et je n'hésite pas à le confesser devant vous...

LUCIENNE, *lui prenant machinalement la main et la retirant aussitôt.*

Oh ! monsieur...

LUCIEN.

Ç'a été de ne plus m'occuper de vous et de vous perdre de vue... Je le regrette, Lucienne. N'y

ajoutez pas le remords de vous savoir exposée à toutes les aventures de la vie... Je comprenais votre refus quand je me conduisais avec vous comme un étranger... que j'avais l'air de vous faire une aumône. Votre fierté en était justement offensée. Mais à présent, Lucienne, ce n'est plus un étranger qui vient à vous, c'est votre père qui réclame le droit de se charger de votre existence... Votre refus, si vous y persistiez, amènerait des choses très graves et très douloureuses pour tout le monde...

LUCIENNE.

J'accepte, alors... j'accepte... mais comment puis-je être la cause d'une douleur pour quelqu'un... pour vous?... Je ne comprends pas.

LUCIEN.

Voici, vous avez fait la connaissance de ma femme, Lucienne.

LUCIENNE.

Par hasard, oui.

LUCIEN.

N'importe. Madame Briant s'est prise pour vous d'une sympathie que vous méritez, certes!... Mais elle veut de moi une chose impossible pour l'instant, qui sera réalisable plus tard... peut-être... mais qui, aujourd'hui, se heurte à des difficultés insurmontables...

LUCIENNE.

Mais quoi? Quoi?

LUCIEN.

Elle veut que je vous garde auprès de moi...

LUCIENNE.

Oh! je vous jure que je n'y ai jamais songé une minute! Je vous le jure.

LUCIEN.

Dans l'avenir, je ne dis pas!... Oh! Dieu, non... je ne dis pas... Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir... Mais dans les circonstances actuelles, pour toutes sortes de raisons que je vous expliquerai un jour, votre entrée dans mon foyer serait la cause de grands malheurs pour ma femme, pour moi, pour d'autres.

LUCIENNE.

Je ne veux pas... je ne veux pas... J'en serais au désespoir! Qu'est-ce qu'il faut faire? Dites-moi ce qu'il faut faire? Je le ferai tout de suite!... Voulez-vous que je m'en aille? que je rentre à Espeuille?

LUCIEN.

C'est cela que je vous demande, Lucienne...

LUCIENNE.

Oui... Je vous le promets, et dès ce soir... Ma cousine avec qui je suis à Trouville s'en va ce soir... Je partirai avec elle, voilà tout... Vous me permettez de remercier madame Briant?

LUCIEN, *lui prenant les deux mains, l'attirant un peu à lui, mais sans l'embrasser.*

Vous êtes une brave fille, Lucienne...

LUCIENNE, *souriant.*

Alors, vous me pardonnez ce que j'ai pu faire contre vous, bien innocemment?

LUCIEN.

Nous serons réunis un jour, j'en ai l'intime conviction... et vous ferez alors partie de notre famille... D'ici là... je veux que vous soyez heureuse et tranquille...

LUCIENNE.

Vont-ils être étonnés là-bas de me voir revenir!

LUCIEN.

Avez-vous quelques amies, quelques camarades à Espeuille?

LUCIENNE.

Très peu... L'institutrice... Je compléterai mon éducation avec elle... Elle en a besoin, mon éducation... Et si jamais je suis assez savante, alors, je me ferai institutrice, comme elle...

LUCIEN.

Allons donc! Ce n'est pas un métier... je m'y oppose absolument... D'ailleurs, vous m'écrirez... vous m'écrirez souvent!... Et je trouverai bien moyen d'aller vous voir... oui... *(Un temps et après l'avoir longuement regardée.)* Ah! si ma vie était moins compliquée... moins trouble... comme tout cela s'arrangerait autrement! *(Avec peine.)* Allez, allez, Lucienne, quittons-nous... et regardez-moi bien en face, afin de ne pas trop m'oublier...

LUCIENNE, *souriant.*

Vous oublier?... Mais je vous ai reconnu dès que je vous ai vu... l'autre jour... quand vous êtes entré.

LUCIEN, *étonne.*

Vous m'avez reconnu?

LUCIENNE.

Oui, ma mère avait une petite photographie de vous.

LUCIEN.

Tiens! je ne me rappelle pas.

LUCIENNE.

De vous à vingt ans.

LUCIEN.

Elle l'avait gardée?

LUCIENNE.

Je crois bien!...

LUCIEN.

Elle est à Espeuille, cette photographie?

LUCIENNE.

Non, je ne comptais pas rentrer à Espeuille, je l'ai ici avec mes papiers...

LUCIEN.

Allez donc me la chercher.

LUCIENNE.

Mais j'ai tous mes papiers dans ma poche... *(Elle sort une grande enveloppe.)* Les voici!... *(Ouvrant l'enveloppe.)* Et voici votre portrait.

LUCIEN, *le prenant et le regardant stupéfait.*

C'est moi, ça!

LUCIENNE.

Mais oui, vous êtes même très ressemblant.

LUCIEN.

Ah! non... par exemple! Ah! non... hélas!... Je me la rappelle maintenant, cette photographie... Nous l'avions fait faire un dimanche, à la foire aux Pains d'épices!...

LUCIENNE, *riant.*

A la foire aux Pains d'épices!... Où est-ce?

LUCIEN, *riant aussi.*

A Paris... *(Avec un soupir et regardant le portrait.)* Ah! j'ai changé!

LUCIENNE.

Pas quand vous riez... Vous venez de rire, là, à l'instant... C'était frappant!... Voyez sur le portrait, vous riez aussi. *(Voyant Lucien mettre le portrait dans sa poche, elle lui arrête le bras.)* Oh! vous me le laissez, n'est-ce pas?

LUCIEN, *s'essuyant les yeux.*

Non... je le garde. *(Brusquement.)* Et puis, tiens,

je serais un fou de lutter plus longtemps contre moi-même... contre ta jeunesse... contre la mienne!... Je le garde et toi avec...

(Il la prend dans ses bras. Entre Hélène, qui les aperçoit.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *à Lucien, s'approchant.*

Ah! c'est mon tour de te prendre en flagrant délit...

LUCIEN.

Eh oui!... *(Se retournant vers la gauche.)* Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant?

HÉLÈNE, *à Lucienne.*

Votre cousine s'en va... Allez lui faire vos adieux et revenez tout de suite... n'est-ce pas?... tout de suite... *(La conduisant à la porte.)* Va, va, dépêche-toi... *(Lucienne sort après avoir jeté un sourire à son père et à Hélène.)*

SCÈNE IX

LUCIEN, HÉLÈNE.

LUCIEN.

Et toi, Hélène?... M'aimes-tu encore? Ah! je suis bien triste et bien malheureux depuis quelques jours...

HÉLÈNE, *souriant.*

Tiens! tu es le malheureux imaginaire! Il ne t'aurait plus manqué que de me soupçonner.

LUCIEN.

Non, Hélène, je ne t'ai pas soupçonnée... je me suis contenté de souffrir... Car je t'aime profondément.

HÉLÈNE.

Et moi, si je ne t'aimais pas, me serais-je attachée à cette enfant qui est la tienne? (*Sur un geste de Lucien.*) Oui... oui... je comprends... nous venons, pendant une minute, de ne plus penser à ton père... Eh bien! Lucien, dis-lui ceci, dis-lui bien ceci de ma part... S'il veut accepter la situation, je redeviendrai pour lui la fille la plus docile que je pourrai... je...

LUCIEN, *l'interrompant.*

Mon père, accepter la situation!... Ah! on voit bien que tu ne le connais pas!..

HÉLÈNE.

Tu vas trop loin!...

LUCIEN.

Si tu l'avais entendu tout à l'heure devant Chartier... Il a été extraordinaire... Tu sais qu'il parle souvent avec une espèce d'ironie... Comment dirai-je... d'ironie...

HÉLÈNE.

Agaçante...

LUCIEN.

Non... non... pas agaçante... Non... supérieure... supérieure, mais blessante quelquefois... Enfin, il s'amusait à me faire d'ironiques pronostics sur l'avenir, il me voyait déjà n'osant pas rentrer à Besançon... vendant mon usine à Serquy... oui... oui... sans compter... qu'il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour la vendre à Serquy, mon usine. Il m'en offre un prix que je ne retrouverai jamais...

HÉLÈNE.

Ça !...

LUCIEN.

Et puis, ma chérie, sais-tu que depuis vingt ans je n'ai pas pris un jour de repos et que je travaille quinze heures par jour ?...

HÉLÈNE.

Je ne te le fais pas dire...

LUCIEN.

Sais-tu que je suis las... très las...

(Il s'assied.)

HÉLÈNE, *penchée sur son épaule.*

Lucien, mon ami, c'est la première bonne idée que te donne ton père, profites-en... Nous voyagerons tous les trois... Nous vivrons précieusement les quelques années de santé et de force qui nous restent, et alors, nous arriverons avec moins d'angoisse à l'âge de la résignation.

LUCIEN.

Oui... oui.. voilà ce qu'il faut faire, ma chérie...

(Il lui embrasse les mains. Entre monsieur Briant, une valise à la main, en costume de voyage.)

SCÈNE X

LES MÊMES, MONSIEUR BRIANT.

MONSIEUR BRIANT.

Ah ! ah !... je devine que nous ne partons pas ensemble...

LUCIEN, *se levant.*

Mon père...

MONSIEUR BRIANT, *avec une joie ironique.*

Hein! t'avais-je assez prédit ce que tu allais faire, mon garçon?... Et crois-tu que je te connais?... C'est une grande consolation pour moi, dans cette aventure!...

HÉLÈNE.

Voyons, mon père, embrassez-moi et que tout soit fini.

MONSIEUR BRIANT.

Je veux bien vous embrasser, ma chère enfant. Mais ma résolution n'en sera pas changée, je ne suis pas un pantin!

LUCIEN.

Consentez au moins à voir... votre... votre petite-fille...

MONSIEUR BRIANT.

Je te demanderai de me l'amener... plus tard... mon ami... plus tard... quand je serai très vieux et devenu un peu gâteux. . *(Il regarde sa montre.)* Ah! il est l'heure de partir.

(Entrent Laure et Chartier.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LAURE, CHARTIER, *puis* LUCIENNE.

LAURE.

Vous avez tout le temps, monsieur Briant, je vous en réponds.

MONSIEUR BRIANT.

Vous, madame, vous ne songez qu'à me faire manquer le train.

LAURE.

Je l'avoue.

MONSIEUR BRIANT.

Je n'ai jamais manqué un train de ma vie!

LAURE.

Ce serait une belle occasion.

MONSIEUR BRIANT, *se dirigeant vers la porte.*

Venez-vous, Chartier?

CHARTIER, *prenant la valise.*

Puisqu'il le faut!...

MONSIEUR BRIANT, *serrant les mains de Lucien et d'Hélène.*

Au revoir, mon ami... Au revoir, Hélène... Non, non, je ne veux pas que vous m'accompagniez... *(A ce moment, la porte de droite s'ouvre. Lucienne s'arrête timidement sur le seuil en voyant tout le monde. — Monsieur Briant lui jette un rapide coup d'œil et s'incline légèrement en murmurant :)* Mademoiselle!...

(Il sort avec une raideur un peu hésitante et forcée où se devine l'émotion.)

LUCIENNE, *bas à Helène.*

Qui est ce monsieur?

HÉLÈNE.

C'est ton grand-père!



LE BEAU JEUNE HOMME

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre des Variétés, le 27 février 1903.

PERSONNAGES

VALENTIN BRIDOU	MM.	A. Brasseur.
BLUCHE		Baron.
JOUNEL.		Guy.
ANSELME.		Max Dearly.
ÉMILE.		Petit.
Le Garçon.		Prince.
Un Huissier		Perrin.
MARTHE AUBRY.	Mmes	Thomassin.
PAULETTE AUBRY		Ève Lavallière.
CLOTILDE JOUNEL		L. Yahne.

LE BEAU JEUNE HOMME

ACTE PREMIER

La Bibliothèque publique de Savigny-sur-Saône.

SCÈNE PREMIÈRE

ANSELME, *seul, rangeant les livres des rayons, puis* UN HUISSIER.

ANSELME.

Mettons de l'ordre... époussetons les livres... Il n'y en a pas beaucoup de livres, d'ailleurs, dans la bibliothèque de Savigny-sur-Saône... Le dictionnaire Larousse, sans le supplément... Les œuvres complètes de Voltaire... Une grammaire française... Le guide Joanne... et les professions de foi de tous les députés qui ont représenté tour à tour l'arrondissement... Et maintenant, allumons une cigarette...

(Entre un huissier.)

L'HUISSIER.

Bonjour, monsieur Anselme.

ANSELME.

Bonjour, mon ami...

L'HUISSIER.

Monsieur le bibliothécaire n'est pas encore arrivé?

ANSELME.

Pas encore.

L'HUISSIER.

Il doit être au café, en train de jouer aux dominos... à moins qu'il ne déblatère contre ses supérieurs hiérarchiques ou les abus de l'administration; et il a tort de faire ça, monsieur Valentin Bridou, votre ami, il a le plus grand tort. Evidemment, il y en a, des abus dans l'administration, mais c'est fort heureux pour lui, et aussi pour vous... Car, s'il n'y avait pas d'abus, il ne serait pas bibliothécaire, ni vous sous-bibliothécaire dans une ville où il n'existe même pas de bibliothèque, comme dit monsieur Malescot, l'ami et le cousin de monsieur le sous-préfet.

ANSELME.

C'est pour me répéter ça que vous êtes venu?

L'HUISSIER.

Pas du tout, monsieur Anselme. Je vous le répète parce que ça se trouve... Je suis venu prier monsieur le bibliothécaire, de la part de monsieur le sous-préfet, de vouloir bien passer dans son cabinet.

ANSELME.

Je ferai votre commission.

L'HUISSIER.

Il n'est pas content, le sous-préfet... relativement à l'article du journal...

ANSELME.

Quel article?

L'HUISSIER.

Vous savez bien ce que je veux dire... Au revoir, monsieur Anselme...

SCÈNE II

ANSELME *seul, puis* VALENTIN.

ANSELME, *seul.*

Cet huissier a raison. Il finira par se faire révoquer, Valentin.

(Entre Valentin.)

VALENTIN *va poser son chapeau sur un des pupitres.*

Rien de nouveau?

ANSELME.

Si, il y a du nouveau... Le sous-préfet te demande... Pourquoi? Je l'ignore.

VALENTIN.

Tu n'as donc pas lu *l'Indépendant* de ce matin?

ANSELME.

Pas encore.

VALENTIN, *sortant un journal de sa poche.*

Lis... tiens... là.

ANSELME.

Un article de toi! Et signé!...

VALENTIN.

En grosses lettres : « Valentin Bridou! »

ANSELME.

Et sur quoi est-il, cet article?... *(Parcourant.)* Sur Malescot!

VALENTIN.

Parfaitement.

ANSELME.

Le cousin du sous-préfet!

VALENTIN.

Qui se présente aux prochaines élections sénatoriales... Tu sais qu'il y a un siège vacant dans le département.

ANSELME.

Mais tu l'éreintes, Malescot! Tu l'abîmes!

VALENTIN.

Ça lui apprendra à parler de moi en termes qui ne me conviennent pas.

ANSELME, *continuant à lire.*

Tu le tournes en ridicule.

(Il rit.)

VALENTIN.

Avoue que c'est drôle.

ANSELME.

Oui... Ça manque un peu de finesse.

VALENTIN.

J'en conviens.

ANSELME.

Ce n'est pas un morceau pour les délicats.

VALENTIN.

Pas du tout.

ANSELME.

Mais ça excite au rire facile.

VALENTIN.

C'est tout ce qu'il faut...

ANSELME.

Et ce Jounel, dont tu fais un éloge pompeux. C'est le nôtre ?

VALENTIN.

Le propriétaire du château de Vieuxbois, parfaitement. Ancien banquier, hôtel à Paris, grosse fortune.

ANSELME.

Tu as donc des raisons particulières de lui être agréable, à Jounel ?

VALENTIN.

Du tout. Je le connais à peine de vue. C'est le concurrent de Malescot, ça me suffit.

ANSELME.

Si tu continues, tu t'attireras une mauvaise histoire.

VALENTIN.

Allons donc ! Et laquelle ?

ANSELME.

Le sous-préfet te révoquera.

VALENTIN.

Je l'en défie !

ANSELME.

Qui l'en empêchera ?

VALENTIN.

Moi !

ANSELME.

Toi ? Et comment ?

VALENTIN.

Aux premiers mots qu'il prononcerait, je lui donnerais ma démission.

ANSELME.

Ta démission de bibliothécaire de Savigny ?

VALENTIN.

Mon Dieu ! oui.

ANSELME.

Mais, malheureux, qu'est-ce que tu ferais, alors ? Du journalisme ?

VALENTIN

Peut-être...

ANSELME.

De la politique ?

VALENTIN.

C'est possible. J'ai mille idées qui bouillonnent dans ma tête. Ecoute-moi, Anselme. Tu es mon ami, mon camarade de collège, nous avons été élevés ensemble. Je peux causer avec toi. Eh bien ! tu n'es pas frappé de ce fait, que la génération qui nous précède est usée, claquée, finie ? Qu'elle a produit tout ce qu'elle pouvait produire ? et qu'elle n'est plus bonne qu'à empêcher d'arriver notre génération, à nous, c'est-à-dire des gens décidés, énergiques, d'aplomb !

ANSELME.

Toutes les générations disent ça les unes des autres ; seulement...

VALENTIN, *l'interrompant.*

Enfin ! regarde autour de nous ! Par qui sont occupées toutes les places ? Par des imbéciles ! Qui est ce sous-préfet, dont un hasard burlesque a fait mon supérieur hiérarchique ? Un pauvre être qui végète depuis quinze ans dans l'administration, et qui ne se maintient qu'à force de platitudes devant le préfet ? Et le préfet lui-même ! Je me demande ce qu'il ferait dans la vie, si sa sœur n'avait pas épousé le secrétaire du ministre ? Notre député était un homme que personne, dans

la ville, ne saluait plus. On l'a nommé parce que c'était le seul moyen de lui faire quitter le pays. Voyons, Anselme, y a-t-il une seule de ces places que toi ou moi nous ne soyons pas capables d'occuper mille fois mieux que ces gaillards-là ?

ANSELME.

Pardon. Laisse-moi te répondre.

VALENTIN, *l'interrompant.*

Et nous ne parlons là que de l'administration... Mais c'est partout la même chose... La presse?... Tiens, la presse... C'était la première fois... jamais je n'avais écrit une ligne dans un journal. Je croyais que c'était très difficile. Je ne me suis même pas appliqué. Eh bien! le rédacteur en chef vient de me proposer cent cinquante francs par mois pour faire un article tous les jours... Lis-tu quelquefois des romans? Non, n'est-ce pas? On ne peut plus lire de romans!... Et le théâtre?... Nous y allons, au théâtre, quand il passe des tournées par ici! Quelles pièces! Des suites de tableaux sans queue ni tête, où il n'y a pas d'action, pas d'idées? Les auteurs dramatiques n'ont plus d'idées! Et comme c'est joué! Je jouerais la comédie mieux que ça, moi, et peut-être toi aussi!

ANSELME.

Pourtant, sacrebleu!...

VALENTIN.

Vois-tu, Anselme, tout cela est la fin de quelque chose. Notre heure a sonné, notre tour est venu. Ce n'est pas ton avis?

ANSELME.

Je te le donnerais bien, mon avis, mais tu m'empêches de parler.

VALENTIN.

Empêcher les autres de parler, c'est ce qu'on appelle l'éloquence.

ANSELME.

Valentin! Valentin! Tu m'épouvantes. Tu as donc de l'ambition?

VALENTIN.

Ah! ah!

ANSELME.

Mais que te faut-il de plus? Tu as tout ce qu'un homme peut souhaiter à notre époque. Deux mille quatre cents francs par an, et une place où il n'y a absolument rien à faire. Tu te portes bien, tu es beau garçon...

VALENTIN.

Oh!

ANSELME.

Ne dis pas le contraire.

VALENTIN.

Ce n'est pas non plus ce que je voulais dire.

ANSELME.

Entendons-nous, pourtant, entendons-nous... Tu es plutôt laid...

VALENTIN.

Hein!

ANSELME.

Tu as les traits irréguliers... le nez un peu trop gros... la bouche un peu trop grande... Mais tout de même, en te voyant, on dit: « C'est un beau garçon... » Parce que tu as une chose terrible : tu as une figure sympathique. Quand tu dis des bêtises, on ne s'en aperçoit qu'un moment après. Tu n'es qu'un égoïste, mais on ne t'en veut pas, parce que tu n'as pas l'air de t'en douter. Tu seras insupportable le jour où tu cesseras d'être content. Tu as tous les défauts, enfin, qui

font qu'un homme est aimé des femmes. J'en connais une qui t'adore. Ce que tu pourrais faire de plus intelligent, ce serait de l'épouser dans trois semaines.

VALENTIN.

Qui?... Dis qui?... Dis qui?...

ANSELME.

Mademoiselle Marthe Aubry, l'institutrice de Savigny, la délicieuse institutrice de Savigny, qui vient ici trois fois par semaine et qui va venir dans cinq minutes, soi-disant pour consulter le dictionnaire Larousse, mais, en réalité, pour contempler ta sympathique physionomie.

VALENTIN.

Ah! elle est charmante, c'est vrai... Oui... je ne chercherais dans la vie qu'à être heureux, qu'à être heureux d'un bonheur paisible et monotone...

ANSELME.

Il n'y en a pas d'autre...

VALENTIN.

Je ne chercherais que ça, je l'épouserais tout de suite... Mais ça ne me suffit pas...

ANSELME.

Il te faut d'autres femmes!...

VALENTIN.

Et toi? Tu n'aimes donc personne? Ah! si, j'oubliais...

ANSELME.

Tais-toi! Tais-toi!

VALENTIN.

Tu aimes cette petite femme que tu as aperçue à ton dernier voyage à Paris...

ANSELME.

Je t'en supplie, ne me parle pas de cette petite femme-là !...

VALENTIN.

Parle-m'en, toi, alors !

ANSELME.

Ah ! mon Dieu, c'est bien simple ! Je l'ai rencontrée avenue du Bois-de-Boulogne. Elle était dans une belle voiture qui allait au pas. Moi aussi, j'allais au pas, sur le côté droit de l'avenue. Elle a fait arrêter sa voiture et elle est descendue ; en descendant, elle a laissé tomber son mouchoir. J'étais là, je l'ai ramassé et je le lui ai rendu. En le lui rendant, je l'ai regardée !... Je n'ai vu dans sa figure que deux grands yeux noirs qui avaient l'air de cacher tout le reste. Elle m'a, d'ailleurs, remercié à peine, et, se tournant vers un tout jeune homme qui l'accompagnait, elle lui a dit : « Ce monsieur est plus galant que toi, mon vieux ! » A quoi j'ai deviné que ce n'était pas une femme du monde.

VALENTIN.

Et tu l'aimes depuis ce temps-là...

ANSELME.

Non, je ne l'aime pas. Mais Dieu veuille que je ne la rencontre plus jamais ; car si je la rencontrais et qu'elle eût encore ses deux grands yeux noirs, ma vie, je le sens, ne serait plus qu'une suite de catastrophes plus incohérentes les unes que les autres... *(La porte de gauche s'ouvre.)* Voici le bonheur paisible.

(Entre Marthe.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE.

Bonjour, messieurs...

VALENTIN.

Nous parlions de vous, à l'instant même.

MARTHE.

De moi?... Et qu'en disiez-vous de moi? Ça va bien, monsieur Anselme?

ANSELME.

Très bien, mademoiselle, je vous remercie.

VALENTIN.

Nous disions que, sans vous, il n'y aurait jamais personne à la bibliothèque publique de Savigny. Et encore, vous n'êtes pas venue depuis deux jours.

ANSELME.

Qu'est-ce qu'il faut vous donner aujourd'hui, mademoiselle? Toujours le Larousse?

MARTHE.

La lettre V... Ayez la complaisance de placer le volume sur cette table-là. J'en aurai besoin seulement tout à l'heure...

VALENTIN.

Vous ne restez pas?

MARTHE.

Je suis venue vous dire un petit bonjour... Oh!

je vais revenir travailler... Figurez-vous que nous avons l'inspecteur, en ce moment... Il a même eu l'amabilité de me demander un rapport, pour lequel j'ai rendez-vous avec lui dans un instant.

VALENTIN.

Un rapport? Sur quoi?

MARTHE.

Ça ne vous intéresserait pas...

VALENTIN.

Mais si, je vous assure...

MARTHE.

Il s'agit d'une statistique à propos du vagabondage dans le département...

VALENTIN.

Eh bien?...

MARTHE.

J'ai relevé, entre autres, un fait assez curieux : les vagabonds qui, il y a une dizaine d'années, étaient presque tous illettrés, savent maintenant pour la plupart lire, écrire et compter. Quelques-uns semblent même avoir reçu une instruction supérieure. C'est un grand progrès.

VALENTIN.

Evidemment. Mais, est-ce un progrès de l'instruction ou un progrès du vagabondage?

MARTHE.

C'est ce que je vais examiner. A tantôt.

VALENTIN.

Ne partez pas tout de suite. Vous avez bien cinq minutes?...

MARTHE.

Oui... Cinq minutes... Pas plus...

VALENTIN.

Venez voir les journaux illustrés que j'ai reçus de Paris, cette semaine...

MARTHE.

Où sont-ils?

VALENTIN.

Dans mon bureau...

MARTHE.

Merci...

VALENTIN.

Vous ne voulez pas?

MARTHE.

Non.

VALENTIN.

Pourquoi?

MARTHE.

Parce que, lorsque nous serons dans votre bureau, vous essayerez de m'embrasser comme l'autre fois. Je résisterai. Nous nous fâcherons, et ce n'est pas la peine de se fâcher quand on est si bons amis.

VALENTIN.

Oh! c'est bien! c'est bien!

MARTHE.

Il y a un moyen si simple que je ne résiste pas quand vous m'embrasserez!... Au contraire!...

VALENTIN.

Et lequel?

MARTHE.

C'est de me demander ma main. Je vous l'accorderai à l'instant même. Nous nous marierons dans un mois et vous verrez, alors, vous verrez, comme je me laisserai embrasser.

VALENTIN.

Vous savez bien que je vous aime, et que nous nous marierons un jour ou l'autre.

MARTHE.

C'est que justement, je voudrais savoir quel jour.

VALENTIN.

Nous n'avons pas, ni vous ni moi, ce qu'on peut appeler une position. Il faut attendre.

MARTHE.

Comment! Nous n'avons pas de position... Je suis institutrice, vous êtes bibliothécaire. Le bibliothécaire et l'institutrice, il n'y a pas d'union mieux assortie.

VALENTIN.

Je rêve à autre chose pour vous, pour moi, pour nous deux, enfin.

MARTHE.

Et qu'est-ce que vous rêvez?

VALENTIN.

Dites, ma petite Marthe, est-ce que vous êtes résignée à enseigner toute votre vie, ba, be, bi, bo, bu, à des gamins qui se moquent de vous?... Est-ce que cela vous paraît le comble de la félicité de rédiger des rapports sur le vagabondage? et le comble de l'ambition d'avoir un jour les palmes académiques?

MARTHE.

Mais c'est très gentil, les palmes!

VALENTIN.

Moi, je rêve une existence plus brillante que celle-là!... Je rêve l'élégance, je rêve le luxe... Et vous?... Et vous?... Ça ne vous tente pas tout ça? Ça ne vous tente pas? Eh bien! moi, je vous les donnerai un jour, le luxe et l'élégance! Je ne sais pas encore comment, mais je vous les donnerai. Réfléchissez, ma petite Marthe, réfléchissez!

MARTHE.

Ah çà! mon ami, pensez-vous que je n'y ai jamais réfléchi? Mais je l'aurais eu, le luxe, si je l'avais voulu!...

VALENTIN.

Vous?

MARTHE.

Oui, moi... à Paris, quand nous habitions encore avec ma vieille tante qui nous avait élevées, ma sœur et moi. Nous nous destinions à l'enseignement toutes les deux; nous venions de terminer nos études. Ça avait été très dur. Enfin, le dernier examen passé, je fus nommée à Savigny. Au moment où j'allais partir, un monsieur, d'ailleurs très bien, pas trop âgé, riche, m'offrit de ne pas aller à Savigny, et de rester, au contraire, à Paris, avec lui. Oh! je n'hésitai pas et je refusai. Je trouve qu'avant de se mal conduire, une femme doit faire tout ce qui est possible pour se conduire bien, et l'on n'a le droit de mal tourner que lorsqu'on ne peut pas faire autrement... Pendant que ce monsieur me faisait cette proposition à moi, un autre monsieur en faisait une toute pareille à ma sœur, qui est deux fois plus jolie que moi.

VALENTIN.

Seulement, elle accepta, votre sœur?

MARTHE.

Je ne la blâme pas. Elle a fait ce qu'elle a voulu.

VALENTIN.

Et quand une femme fait ce qu'elle veut, on sait ce que ça signifie.

MARTHE.

Voilà pourquoi je suis aujourd'hui institutrice

à Savigny, qui est une petite ville où je ne m'ennuie pas du tout; et voilà pourquoi aussi je ne veux pas être votre maîtresse. Comme maîtresse, voyez-vous, je ne serais bonne à rien ; tandis que je ferais, il me semble, une excellente femme légitime. Epousez-moi, je vous assure que vous ne vous en repentirez pas. Et puis, il y a encore un détail : c'est que je vous aime. Pensez un peu à tout ça.

VALENTIN.

Je vais y penser.

MARTHE.

Et maintenant, les cinq minutes sont écoulées... Je vais voir mon inspecteur... A tout à l'heure. Vous me direz le résultat de vos réflexions...

VALENTIN.

Oui.

MARTHE, *à Anselme.*

La lettre V... n'est-ce pas, monsieur Anselme?...

(Elle sort.)

SCÈNE IV

VALENTIN, ANSELME, *puis* JOUNEL.

ANSELME.

Alors, tu n'en veux pas du bonheur paisible... Tu préfères toujours la vie orageuse?

VALENTIN.

Peut-être... Je...

ANSELME.

Ça te regarde... *(Entre Jounel.)* Tiens! du monde... *(S'avançant.)* Vous désirez, monsieur?

JOUNEL.

Monsieur Valentin Bridou, le bibliothécaire?

VALENTIN.

C'est moi, monsieur... *(Le reconnaissant.)* Monsieur Jounel!

JOUNEL.

Lui-même! Vous me reconnaissez?

VALENTIN.

Je vous ai aperçu plusieurs fois à la musique.

JOUNEL, *il lui serre la main.*

Monsieur, vous m'avez consacré, ce matin, un article étincelant, et qui m'a profondément touché. Vous parlez de mon caractère, de mes aptitudes, de ma vie tout entière de travail avec une sympathie que je n'oublierai jamais... et je viens vous faire une proposition.

VALENTIN.

A moi?

JOUNEL.

A vous...

VALENTIN.

Donnez-vous la peine de vous asseoir. Laisse-nous, Anselme.

(Sort Anselme sur un geste de Valentin.)

SCÈNE V

VALENTIN, JOUNEL.

VALENTIN.

Je vous écoute, monsieur.

JOUNEL.

Voici. Je possède d'assez belles propriétés dans le pays ; je peux me flatter d'y être connu, presque populaire. En hiver, j'habite Paris avec ma femme. Je n'ai pas d'enfants. Jusqu'à présent, j'étais dans les affaires, banquier. C'est une profession dont j'ai horreur, et je me promettais bien de la quitter dès que j'aurais fait ma fortune, ce qui est arrivé. Je suis libre, indépendant, oisif. Mais on ne peut pas rester inoccupé à mon âge, quarante-six ans.

VALENTIN.

Vous ne les paraissez pas.

JOUNEL.

Alors, j'ai songé à faire de la politique. Je me confie à vous, vous verrez pourquoi tout à l'heure. Un siège sénatorial est vacant dans le département : J'ai résolu de m'y présenter. Je crois avoir des chances, surtout après la façon retentissante dont vous avez posé ma candidature.

VALENTIN

Du tout, monsieur, je dis ce que je pense.

JOUNEL.

Avec une jeune et jolie femme et deux cent mille francs de rente, il serait malheureux qu'un homme, aujourd'hui, ne pût pas être élu sénateur. Je suis combattu par le gouvernement, je le sais, à cause de mes idées politiques.

VALENTIN.

Ça n'a aucune importance, le gouvernement peut changer.

JOUNEL.

Evidemment.

VALENTIN.

Si ce n'est pas le gouvernement, ça peut être vos opinions...

JOUNEL.

Evidemment... *(A part.)* Il est très intelligent. *(Haut.)* Il va donc falloir me remuer beaucoup, écrire des lettres, recevoir. J'ai besoin, à côté de moi, d'un homme dévoué, intelligent, qui me servirait de secrétaire. Voulez-vous être cet homme? Voulez-vous être mon secrétaire?

(Valentin se lève avec agitation.)

VALENTIN.

Moi, monsieur?

JOUNEL.

Vous êtes jeune, vous devez avoir de l'ambition? Il est impossible qu'un garçon comme vous ne songe pas à venir tôt ou tard à Paris, et à y faire son chemin.

VALENTIN.

C'est mon rêve!

JOUNEL.

Enfin! Examinez ma proposition, vous n'êtes pas obligé de me répondre tout de suite...

VALENTIN.

C'est tout examiné. J'accepte!...

JOUNEL.

Eh bien! Vous avez raison.

VALENTIN.

Quand avez-vous besoin de moi?

JOUNEL.

Le plus tôt possible.

VALENTIN.

Je vais envoyer ma démission à l'instant même.

JOUNEL.

Très bien! Très bien! Vous avez de la décision. J'aime ça.

VALENTIN.

Et nous partirons pour Paris?

JOUNEL.

Moi, je suis obligé de partir demain. Vous me rejoindrez dès que vous aurez terminé vos préparatifs...

VALENTIN.

Ils ne seront pas longs. Une valise... une simple valise...

JOUNEL.

Je dois vous dire, pour votre gouverne, que ma femme ne voit pas d'un bon œil mes ambitions politiques. Dans les premiers temps, elle vous fera peut-être froide mine, mais elle s'habituera à votre compagnie. D'ailleurs, je vais vous présenter à elle; je lui ai donné rendez-vous ici.

L'HUISSIER, *entrant.*

Monsieur le sous-préfet fait demander monsieur le bibliothécaire dans son cabinet.

VALENTIN.

Ah! vous, fichez-moi la paix, vous voyez bien que nous causons.

L'HUISSIER.

Et il n'est pas content, monsieur le sous-préfet.

VALENTIN.

Ah! Voilà qui n'a aucune espèce d'importance.

L'HUISSIER.

Oh! oh! oh!

(Il sort en levant les bras.)

VALENTIN, *à Jounel.*

Je vais lui envoyer ma démission, au sous-préfet... et vous allez voir dans quels termes... Un être qui végète depuis quinze ans dans l'administration!... et... et...

(Il entre très agité dans son cabinet, à droite.)

SCÈNE VI

JOUNEL *seul, puis* CLOTILDE.

JOUNET, *seul.*

Quelle énergie!... Il arrivera, ce garçon!

(Entre Clotilde.)

CLOTILDE.

Eh bien! c'est fini, vos courbettes devant la presse!... Je viens de le parcourir, ce fameux article! C'est la médiocrité même. Heureusement qu'on ne lit pas ces choses-là, à Paris!...

JOUNEL.

Voyons, Clotilde, voyons, sois gentille... Tu ne peux pas t'imaginer le chagrin que tu me fais... Je sens que si je t'avais avec moi dans cette affaire-là, si tu voulais te donner la moindre peine, je passerais au premier tour.

CLOTILDE.

Mais combien faut-il vous le répéter de fois !... Je ne tiens pas du tout à ce que vous deveniez sénateur !...

JOUNEL.

Pourquoi ? Pourquoi ?

CLOTILDE.

Parce que des gens de notre situation ne se mêlent pas de politique !... Ça ne se fait plus... c'est passé de mode, c'est ridicule !... Femme d'un sénateur ! mais je vous certifie que j'en serais navrée ! Ça me vieillirait de dix ans. Je ne tiens pas du tout à ce que vous soyez sénateur à mon âge !

JOUNEL.

Ma chère, vous envisagez les fonctions publiques à un point de vue singulièrement étroit. Enfin ! cela ne m'empêchera pas d'être nommé, espérons-le.

CLOTILDE, *riant.*

Je ne vous le conseille pas.

JOUNEL.

De quoi riez-vous ?

CLOTILDE.

Vous le savez bien.

JOUNEL.

J'aime à croire que vous ne faites pas allusion à l'histoire que vous avez eu le cynisme de me raconter.

CLOTILDE.

C'est que j'y fais allusion, précisément.

JOUNEL.

Alors, ce serait vrai ?... Vous auriez promis à monsieur de Bernay, qui vous fait depuis six

mois la cour sous mes propres yeux, vous lui auriez promis que le jour où je serais élu... vous consentiriez à...?

CLOTILDE.

Parfaitement.

JOUNEL.

Le jour même?...

CLOTILDE.

Et autant que possible à la même heure...

JOUNEL.

Voilà vos sujets de conversation avec ce monsieur! Je lui consignerai ma porte, à monsieur de Bernay. Remarquez, d'ailleurs, que je n'ai pas la moindre crainte.

CLOTILDE.

Vous avez tort.

JOUNEL.

Je sais bien que vous n'oublierez jamais vos devoirs.

CLOTILDE.

Il n'y a qu'à ne pas y penser tout le temps.

JOUNEL.

Et cette menace impertinente ne m'empêchera ni de me présenter ni d'être nommé.

CLOTILDE.

Eh bien! vous aurez deux élections le même jour!... Mais, c'est vrai, je m'ennuie, moi, à la fin! Comprenez donc que je m'ennuie! Vous ne vous en apercevez pas? Il faut que je vous le dise, c'est admirable! Ah! vous êtes d'un joli égoïsme!... Jadis, au moins, vous aviez la préoccupation de me distraire... Vous aviez des idées, de l'ingéniosité!... Aujourd'hui, vous ne songez qu'à votre ambition! Je suis sûre que vous vous voyez

déjà ministre ! Et pendant ce temps-là, moi, je m'ennuie, je m'ennuie ! J'en ai assez, et si vous ne trouvez pas le moyen de me distraire, je vous préviens que je m'en occuperai personnellement.

JOUNEL.

Clotilde, ma petite Clotilde, ne te fâche pas... Tu vas voir, tu vas voir... Tu ne te doutes pas de ce que c'est que la femme d'un homme politique en vue... Tu ne te doutes pas des fêtes de toutes sortes... des hommes qu'elle reçoit... Ce sera charmant... Laisse-moi faire, ne me contrarie pas... Tu verras, tu verras... D'abord, nous allons rentrer à Paris. Tu t'ennuies en province, je le comprends jusqu'à un certain point... Je reconnais aussi que j'ai l'air de te négliger un peu en ce moment, je suis tellement absorbé... Mais je vais être un peu plus libre, parce que j'ai eu une idée excellente... Je vais prendre un secrétaire qui écrira mes lettres, qui répondra à mes futurs électeurs...

CLOTILDE, *avec un haut-le-corps.*

Qu'est-ce que c'est que cette lubie ? Un secrétaire ?... Vous allez avoir un secrétaire chez vous ?

JOUNEL.

Mais oui... puisque...

CLOTILDE.

Ah ! bien ! par exemple !... Mais ça va être insupportable ! Un monsieur qui sera là tout le temps !... Qui nous surveillera ! Qui nous encombrera !... Et vous en avez déjà trouvé un, de secrétaire ?

JOUNEL.

C'est un jeune homme... parfaitement élevé...

CLOTILDE.

Qui? qui?

JOUNEL.

Précisément ce jeune homme qui a écrit sur moi l'article dont...

CLOTILDE.

Un journaliste?

JOUNEL.

Ça me sera très commode.

CLOTILDE.

Ecoutez! Vous avez perdu la tête!... Nous allons avoir un journaliste chez nous, maintenant, du matin au soir!...

JOUNEL.

Mais il ne demeurera pas à l'hôtel... Il viendra simplement avant et après le déjeuner pour...

CLOTILDE.

Je ne veux pas! Je ne veux pas!

JOUNEL.

Fais-moi encore cette concession, je t'en prie... D'ailleurs, ce n'est pas précisément un journaliste... C'est le bibliothécaire de Savigny.

CLOTILDE.

Quelque bureaucrate mal accoutré...

JOUNEL.

Non... non... pas du tout... Tu te rendras compte par toi-même... Je vais te le présenter... Tu devrais même l'inviter à dîner pour ce soir, au château...

CLOTILDE.

Jamais de la vie!...

JOUNEL.

Ne parle pas si haut... C'est lui...

(Entre Valentin.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, VALENTIN.

JOUNEL.

Ma chère amie, je vous demande la permission de vous présenter monsieur Bridou... Valentin Bridou, dont je viens de vous parler à l'instant...

CLOTILDE, *le toisant.*

Ah !... *(A part.)* Au moins, il est convenable...

VALENTIN.

Monsieur Jounel, madame, me fait l'honneur de m'attirer auprès de lui... Je m'efforcerai de ne pas lui être tout à fait inutile.

CLOTILDE.

Tant mieux, monsieur...

JOUNEL, *bas, à Clotilde.*

Dis-lui quelque chose d'aimable.

CLOTILDE, *à Valentin.*

Vous quittez votre pays sans regret, monsieur?

VALENTIN.

J'avais toujours rêvé de vivre à Paris... Je n'espérais pas trouver pourtant une aussi heureuse occasion.

JOUNEL.

Très bien ! Très bien !

CLOTILDE.

Partez-vous en même temps que nous?... Car nous rentrons demain.

VALENTIN.

Je vous rejoindrai après-demain seulement, si vous le permettez.

JOUNEL.

A merveille!

CLOTILDE.

Vous nous ferez le plaisir, monsieur, de dîner ce soir, au château?

VALENTIN.

Avec joie, madame. Je suis confus de votre gracieuseté.

JOUNEL.

Alors, à ce soir, mon jeune ami...

(Il lui tend la main. — Entre Marthe par la droite.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, *étonnée, s'arrêtant.*

Ah!

JOUNEL, *bas, à Valentin.*

Qui est cette personne?

VALENTIN, *même jeu.*

Mademoiselle Aubry, l'institutrice de Savigny.

JOUNEL, *s'avançant.*

Notre jeune institutrice... Je n'avais pas l'avantage de la connaître... Mademoiselle...

MARTHE.

Monsieur !...

JOUNEL.

Vous vous plaisez à Savigny, mademoiselle?

MARTHE.

Beaucoup, monsieur.

JOUNEL.

J'ai entendu parler de vous dans les meilleurs termes... Nous nous retrouverons plus tard... (*A sa femme :*) Mademoiselle Aubry est charmante, n'est-ce pas, chère amie?

CLOTILDE.

Sans aucun doute...

MARTHE.

Madame...

JOUNEL.

Au plaisir de vous revoir, mademoiselle... (*A Valentin :*) Sept heures et demie, le dîner... Et sans façon ; vous pouvez venir à bicyclette.

CLOTILDE.

Monsieur...

JOUNEL, *bas à Clotilde en sortant.*

N'est-ce pas? Il est bien, ce garçon-là?

CLOTILDE, *même jeu.*

Pas trop mal... Il a surtout l'air de n'être pas trop mal avec l'institutrice... tout à fait insignifiante, d'ailleurs, cette petite... (*Haut.*) Mademoiselle...

MARTHE.

Madame...

(*Sortent Jounel et Clotilde.*)

SCÈNE IX

VALENTIN, MARTHE.

VALENTIN.

C'est merveilleux!... Ma petite Marthe, laissez-moi vous embrasser!...

MARTHE.

Mais non!...

VALENTIN.

Nous serons mariés avant un an, c'est moi qui vous le dis... Mademoiselle Marthe Aubry, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

MARTHE, *lui tendant la main.*

Voilà. Mais pourquoi dans un an?

VALENTIN.

Parce qu'il me faut ce temps-là, je ne dis pas pour faire ma fortune, non, ce serait aller trop vite, mais pour avoir une position un peu plus brillante... Oui, sacrebleu! Je mets en fait qu'aujourd'hui, un garçon de mon âge, bien portant, avec l'éducation que j'ai reçue, avec l'énergie que je sens en moi, doit se tirer d'affaires à Paris, en un an.

MARTHE.

Qu'est-ce que vous me racontez-là? A Paris?... Vous songez à aller à Paris? Comme ça, tout d'un coup?

VALENTIN.

Oh! mais rassurez-vous? Je n'y vais pas à l'aventure, au hasard. Je pars déjà avec une très jolie situation... comme secrétaire de Jounel.

MARTHE.

Du monsieur qui sort d'ici avec sa femme?

VALENTIN.

De ce monsieur qui est riche, influent, qui sera probablement sénateur, et qui fera notre fortune, tout bonnement notre fortune!

MARTHE.

Vous ne me parlez pas sérieusement, n'est-ce pas, Valentin? Ce n'est pas possible?

VALENTIN.

Je viens d'envoyer ma démission, à l'instant!

MARTHE.

Valentin, Valentin, ne partez pas, je vous en conjure. Car si vous partez, vous ne reviendrez jamais à Savigny, jamais, jamais!

VALENTIN.

Voilà des enfantillages!...

MARTHE.

Oh! Si vous deviez me quitter ainsi, pourquoi m'avez-vous laissé vous aimer? Pourquoi m'avoir mis dans la tête cette idée de devenir votre femme, qui est toute ma vie maintenant?

VALENTIN.

Mais vous serez ma femme dans six mois!

MARTHE.

Vous le croyez peut-être aujourd'hui, mais dans six mois vous ne vous rappellerez seulement plus la couleur de mes cheveux!

VALENTIN.

Pour qui me prenez-vous? Je suis un honnête homme, je suppose?... Je vous ai demandé votre main, je vous ai donné ma parole!

MARTHE.

Et vous dites que vous m'aimez! Vous dites que vous m'aimez? Quel mensonge! Vous ne m'avez même pas consultée, avant de prendre une détermination pareille! Oh! vous n'avez pas hésité longtemps, vous avez accepté tout de suite. Mais je sais bien pourquoi vous avez accepté! Vous voulez le luxe, l'élégance, les toilettes, vous me l'avez dit tout à l'heure. Je ne les ai pas, moi, naturellement ce n'est pas de ma faute. Et voilà pourquoi vous quittez tout, pour suivre cet homme et cette femme au premier signe qu'ils vous font!

VALENTIN.

Vous êtes injuste! Quand je reviendrai, vous le verrez combien vous êtes injuste, et vous me demanderez pardon, vous entendez!

MARTHE.

Quand vous reviendrez, si vous revenez jamais, vous ne me trouverez peut-être plus!

VALENTIN.

Je ne vous trouverai plus?

MARTHE.

Non...

VALENTIN.

Eh bien! Ça aussi c'est trop fort!... Oui, c'est trop fort!... Et où serez-vous, s'il vous plaît, si vous n'êtes plus à Savigny?

MARTHE.

C'est mon affaire...

VALENTIN.

Vous ne voulez pas me le dire?

MARTHE.

Non! non! non! Bon voyage!

VALENTIN.

Merci!

(Il sort en colère.)

SCÈNE X

MARTHE, *seule, puis* PAULETTE.

MARTHE *seule. Elle va s'en aller, mais elle se ravise.*

Il faut pourtant que je prenne cette note... *(Elle va au pupitre et feuillette fièvreusement le Larousse.)* Eh bien! Si je m'attendais! Voyons, et attention... V. V. V... Voyons, d'abord que je copie ça... Je réfléchirai après... Vagabond, substantif masculin. Vagabondage...

(Pendant qu'elle écrit, la porte de gauche s'ouvre. Entre Paulette, très discrètement élégante, du meilleur goût. Elle regarde autour d'elle, aperçoit Marthe, s'avance et se met à l'embrasser.)

PAULETTE.

C'est moi!

MARTHE.

Paulette!...

PAULETTE.

Viens que je t'embrasse!... Et encore!...

MARTHE.

Paulette! Ma petite sœur... Oh! ma chérie, que je suis contente!

PAULETTE.

J'arrive de l'école, on m'a dit : « Mademoiselle est à la bibliothèque... » Tu penses si j'y suis venue, à la bibliothèque!

MARTHE.

Mais pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

PAULETTE.

Je n'étais pas sûre de pouvoir m'arrêter à Savigny... J'allais à Nice... Mais à Dijon, je lui ai dit : « Mon cher, vous ferez ce que vous voudrez, mais moi, je m'arrête toute la journée ici; je prends la petite ligne et je vais à Savigny embrasser ma sœur... »

MARTHE.

Mais à qui as-tu dit ça?

PAULETTE.

A lui, pardi!... Gustave!... Je ne t'avais pas vue depuis deux ans, je n'en pouvais plus! *(Elle l'embrasse encore.)* J'ai laissé Gustave à la gare; tu sais, ne t'inquiète pas, nous nous retrouverons ce soir au rapide; je n'ai pas voulu te compromettre. Et puis si on t'interroge sur mon compte, tu n'as qu'à répondre que je suis institutrice à Paris.

MARTHE.

Oui... oui... Sois tranquille...

PAULETTE.

D'ailleurs, j'ai failli l'être... hein! tu te rappelles... j'allais être nommée à Paris...

MARTHE, *souriant.*

Quand Gustave est arrivé...

PAULETTE, *gravement.*

Ce n'était pas Gustave... C'était Edouard. Il

s'est marié... As-tu remarqué que le premier amant d'une femme se marie toujours?... Enfin! ça, c'est le passé... Il ne faut pas en parler quand nous sommes ensemble... parce que nous deux, vois-tu, c'est la famille... Ce que nous pouvons faire en dehors ne compte pas... Viens que je te regarde de près...

MARTHE.

Regarde. Est-ce que j'ai beaucoup changé?

PAULETTE.

Pas du tout. Tu as toujours ta jolie figure claire. Et puis, vois-tu, ce que j'aime dans ta figure, c'est que tu as toujours l'air de penser à quelque chose. Moi, je n'étais pas bête autrefois, n'est-ce pas? Eh bien! je suis devenue comme les autres, à la longue.

MARTHE.

Tu as reçu de l'instruction, pourtant.

PAULETTE.

Peuh! j'ai bien oublié... Je ne pense plus à rien... Je n'ai pas le temps... Dès que j'essaye de penser, il y a quelqu'un qui entre... Enfin! toi, tu es heureuse, c'est l'important, parce que tu le mérites... Tu es heureuse, n'est-ce pas?... Tu me raconteras tout?

MARTHE.

Oui... oui... Rentrons, veux-tu? Tu dînes avec moi?

PAULETTE.

Oui. Mais dis-moi d'abord que tu es heureuse.

MARTHE

A peu près.

PAULETTE.

A peu près! Qu'est-ce que ça veut dire, ça?... Tu n'es pas heureuse?...

MARTHE.

Puisque je te raconterai tout. Sortons!...

PAULETTE.

Tu as des chagrins!... Ah! si je le savais... Mais oui, tu as du chagrin... je le vois maintenant... Je ne m'en apercevais pas tout à l'heure...

MARTHE.

Allons, viens!...

PAULETTE.

Un chagrin d'amour?

MARTHE.

Que tu es folle!

PAULETTE.

Oh! ma chérie, que je suis contente d'être arrivée aujourd'hui!... C'est un jeune homme que tu aimes?...

MARTHE.

Mettons que je l'aime.

PAULETTE.

Et que tu ne peux pas épouser?... Pourquoi ne peux-tu pas l'épouser? Il se marie avec une autre?

MARTHE.

Non.

PAULETTE.

Pourquoi, alors? Pourquoi? Quel genre d'homme est-ce? Riche?

MARTHE.

Non, pauvre!

PAULETTE.

C'est parce qu'il est pauvre qu'il ne t'épouse pas?

MARTHE.

Voilà !

PAULETTE.

Il est employé?

MARTHE.

Que tu es pressée de savoir !... Oui, il est employé. Seulement, il ne veut plus l'être ; il est dégoûté de son métier, comme beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui. Il est ambitieux. Il se croit capable de tout. Et il s'imagine qu'il va faire sa fortune à Paris. Alors, il me quitte pour aller à Paris...

PAULETTE.

Il est fou! Tu me le feras connaître. Je vais lui parler, à ce monsieur!

MARTHE.

Allons !... Viens te rafraîchir !... Je veux te montrer l'école...

(Au moment où elles vont pour sortir par la gauche, entre Valentin par la droite.

SCÈNE XI

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN.

Mesdames... *(Voyant Marthe.* Tiens ! c'est vous?... Vous êtes restée jusqu'à présent?...

MARTHE.

Je sortais.

VALENTIN.

Vous n'avez plus besoin de rien. Je peux fermer la bibliothèque?... Il est quatre heures...

MARTHE.

En effet... Au revoir, monsieur.

VALENTIN.

Mademoiselle... *Il se retourne vers Paulette.* Mademoiselle...

MARTHE, *à Paulette.*

Viens-tu?

VALENTIN, *à Marthe.*

Ah! mademoiselle est?...

MARTHE.

Ma sœur. Au revoir, monsieur.

PAULETTE, *bas à Marthe.*

Est-ce que c'est lui? Je parie que c'est lui...

MARTHE.

Voyons, sortons...

PAULETTE, *haut.*

Ah! c'est lui!...

MARTHE.

Je t'en prie... Paulette... sois raisonnable.

PAULETTE, *s'avançant vers Valentin.*

Ah! c'est vous!...

VALENTIN, *étonné.*

Hein!...

PAULETTE.

C'est vous qui ne voulez pas épouser Marthe? Mais qu'est-ce qu'il vous faut, nom d'un chien! Qu'est-ce qu'il vous faut? Est-ce que vous croyez que vous en trouverez beaucoup, à Paris, comme elle? A Paris? Vous voulez aller à Paris faire votre fortune! Oh! là, là, mais d'où sortez-vous? Pour faire sa fortune à Paris, aujourd'hui, il faut de l'argent! En avez-vous? Non. Eh bien! alors, restez tranquille... Il ne suffit pas d'être beau

garçon pour réussir, vous savez? Vous avez lu ça dans des livres d'autrefois, mais ça a changé depuis, mon petit ami. Oui, oui, il y en a de beaucoup plus malins que vous qui sont dans la purée.

MARTHE.

Paulette!

PAULETTE.

Tout est pris; il n'y en a plus, de places. Tenez, je connais un ancien notaire de Bordeaux qui est conducteur d'omnibus. C'est tout ce qu'il a trouvé à Paris. Et encore il avait une recommandation du ministre!

(Entre Anselme.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANSELME, *puis* L'HUISSIER.

ANSELME, *à Valentin.*

Voici ta lettre.

VALENTIN.

Ma démission...

PAULETTE, *à Valentin.*

Bon voyage, mon vieux.

VALENTIN.

Merci...

(Marthe et Paulette sortent.)

ANSELME, *à Valentin.*

Mon ami! C'est elle... ce sont ses grands yeux noirs.

(Il tombe sur le fauteuil.)

L'HUISSIER, *entrant.*

Monsieur le sous-préfet est furieux, il demande...

VALENTIN.

Vous lui donnerez cette lettre.

L'HUISSIER.

Il n'y a rien à dire?...

VALENTIN.

Si! Vous lui direz que je le flanque à pied pour quinze jours!

L'HUISSIER, *ahuri.*

Oh! oh!

VALENTIN, *à Anselme.*

Range le Larousse!...

ACTE II

Le bureau de Jounel.

Très élégant. — Une table à droite. — Pas de bibliothèque ni de livres.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, JOUNEL.

(*Au lever du rideau, Jounel se promène, les mains derrière le dos et dicte à Valentin assis devant une table.*)

JOUNEL.

« Mes chers concitoyens... Mes chers concitoyens. » (*Parlé à Valentin :*) Vous y êtes ?

VALENTIN.

Je vous attends.

JOUNEL, *dictant.*

« Les suffrages que je... »

VALENTIN, *répétant.*

« Que je... »

JOUNEL.

« Les suffrages que je brigue... » Hum ! C'est mauvais, vous ne trouvez pas... « Les suffrages

que je brigue... » Je ne pourrais pas dire pourquoi, mais c'est mauvais.

VALENTIN.

Ce n'est pas bon...

JOUNEL.

Ça manque d'harmonie... Remarquez-vous avec quelle difficulté je dicte la moindre lettre?... Je parle facilement, je ne peux pas dicter... ni écrire...

VALENTIN.

Voulez-vous que nous fassions comme l'autre jour? quand vous vous mettiez à ma place?...

JOUNEL.

Oui... oui... ça ira mieux... *(Valentin se lève. — Jounel prend sa place et se dispose à écrire.)* Allez... allez... dictez-moi.

VALENTIN.

Je peux commencer?...

JOUNEL.

Oui.

VALENTIN, *se promène et dicte.*

« Mes chers concitoyens, en briguant vos suffrages... »

JOUNEL, *l'interrompant.*

Parfait! Voilà la vraie formule. Continuez.

VALENTIN.

« En briguant vos suffrages, je connais les devoirs dont j'assume la responsabilité. »

JOUNEL.

Ça y est... voilà... Dès qu'on me dicte, ça y est tout de suite... Mon cher, je vous le répète tous les jours, vous êtes un garçon précieux. Vous irez loin.

VALENTIN.

Vous avez écrit?

JOUNEL.

Je termine la phrase... Comment disiez-vous?... « les devoirs dont... »

VALENTIN.

« Les devoirs dont j'assume la responsabilité... »

(Entre Clotilde.)

SCÈNE II

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, *qui a entendu les derniers mots. — A Jounel.*

Pardon si je vous dérange... D'ailleurs, on vous dérange toujours... Nous sortons à peine de table et vous voilà déjà au travail... Et quel travail... Enfin!... *(Froidement, à Valentin:)* Monsieur...

VALENTIN, *froidement.*

Madame...

CLOTILDE, *à Jounel.*

Cependant, vous n'avez pas que des devoirs politiques, vous avez aussi des devoirs mondains; vous êtes encore un homme du monde, jusqu'à nouvel ordre. Ce bal, est-ce le 14 ou le 15 que nous le donnons? Il est juste temps d'envoyer les invitations.

JOUNEL.

Le 14 ou le 15?... Je sais qu'un de ces deux jours-là, je traite au cabaret des électeurs séna-

toriaux qui viennent à Paris... Seulement, quel jour?... (*A Valentin :* Vous rappelez-vous si c'est le 14 ou le 15?

VALENTIN.

Non... mais vous avez la lettre dans votre portefeuille.

JOUNEL, *cherchant.*

Voyons...

CLOTILDE.

Il traîne dans le grand salon, votre portefeuille... Depuis quelque temps, la maison est encombrée de paperasses, c'est odieux...

VALENTIN.

Je vais le chercher...

JOUNEL.

Ayez la complaisance de me le rapporter, vous serez bien aimable... Vous m'excusez, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Comment donc!

(*Il sort.*)

SCÈNE III

JOUNEL, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Je vous avertis, dans votre intérêt, que vous êtes en train de devenir tout à fait ridicule.

JOUNEL.

Moi?

CLOTILDE.

C'est votre secrétaire qui vous dicte mainte-

nant!... D'abord il n'y a plus que lui ici! Vous ne voyez que par lui!... Ah! il a bien mis la main sur vous, ce monsieur! Quant à moi, il me salue à peine, c'est charmant!

JOUNEL.

Tu es glaciale avec lui, quand tu n'es pas agressive... Il ne tient pas à se faire rudoyer, ce garçon-là.

CLOTILDE.

Rudoyer! Voilà des expressions!... Je rudoie les gens à présent!

JOUNEL.

Enfin! toi qui l'avais reçu d'abord si aimablement! Mais oui!... la première fois qu'il a dîné avec nous à Savigny, tu as été très gracieuse... Puis, tout d'un coup, tu as complètement changé de ton à son égard... Ce soir, à table, tu ne lui as pas adressé la parole... Je l'ai parfaitement remarqué... Lui aussi l'a remarqué.

CLOTILDE.

Il vous en a fait l'observation?

JOUNEL.

Discrètement. Alors, il s'est tenu à sa place.

CLOTILDE, *après une hésitation.*

Mon ami?...

JOUNEL.

Quoi?

CLOTILDE.

Vous ne savez pas ce que vous allez faire si vous voulez être bien gentil... et je ne dis pas seulement gentil... je dis... intelligent, retenez bien ceci... intelligent.

JOUNEL.

Voyons.

CLOTILDE.

Vous allez trouver une bonne place à monsieur Valentin Bridou... Car enfin, vous lui avez fait quitter la sienne, vous lui devez une compensation... Vous ne pouvez pas le laisser dans Paris sans ressources, ce serait injuste... Et quand vous lui aurez trouvé cette bonne place, vous vous passerez de ses services. Voilà le conseil que je vous donne, et c'est un bon conseil, parole d'honneur!

JOUNEL.

Allons donc! Je ne ferai jamais ça... Je n'ai pas de raison... et j'ai toutes les raisons, au contraire, pour garder Valentin!... Non, je ne peux arriver à comprendre pourquoi ce garçon t'est antipathique à ce point-là...

CLOTILDE.

Mon Dieu! mon Dieu! Ce qu'il faut entendre!

JOUNEL.

Il est très bien élevé... il a un caractère charmant... il respire la bonne humeur, la gaieté, la santé...

CLOTILDE.

Non, c'est un peu raide, ça, par exemple!

JOUNEL.

Pour ma part, je le trouve infiniment plus agréable que tous les petits jeunes gens qui viennent chez nous...

CLOTILDE.

Mais comment donc, il n'y a pas de comparaison.

JOUNEL.

Tiens! Bernay qui te faisait bêtement la cour devant moi... et à qui tu avais promis... J'en ris

aujourd'hui quand j'y pense... que le jour où je serais nommé...

CLOTILDE.

Vous manquez un peu de tact de me rappeler ça.

JOUNEL.

Je constate, d'ailleurs avec plaisir, que depuis quelque temps tu le tiens à distance Bernay. Tu fais bien. Il était ennuyeux... Voilà ce que je reproche à la plupart de nos amis, ils sont ennuyeux, ils sont prétentieux ! Ils ne parlent que de jeu et de courses !... Moi, femme, je préférerais cent fois un garçon, jovial et tout rond, comme Bridou !...

CLOTILDE.

Je rage, vous entendez, je rage !

JOUNEL.

Si tu y mettais un peu de bonne volonté, nous mènerions tous les trois une existence charmante.

CLOTILDE.

Oh ! oh ! oh !

JOUNEL.

Mais enfin, tu es libre. Quant à moi, je ne veux pas me priver d'un homme qui m'est très utile, qui fait mon éloge dans les journaux, qui a des relations dans le pays où je me présente et qui me fera sénateur.

CLOTILDE.

Oui !... Et peut-être même mieux que ça !...

Entre Valentin.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, *une lettre à la main.*

C'est le 15 que nous dînons... Voici la lettre...

JOUNEL, *à Clotilde*

Alors, nous, c'est le 14?

CLOTILDE.

Parfaitement. Je vous remercie. *(A Valentin très froidement, comme tout à l'heure :)* Monsieur!...

VALENTIN.

Madame!

(Sort Clotilde.)

SCÈNE V

VALENTIN, JOUNEL, *puis* LA FEMME DE CHAMBRE, *puis* ANSELME.

JOUNEL.

Je viens de causer avec ma femme à votre sujet.

VALENTIN.

Madame Jounel ne peut pas me souffrir, je le sais.

JOUNEL.

Nous finirons par arranger ça, vous verrez...

Ma femme est un peu nerveuse, en ce moment, n'y faites pas attention.

(Entre la femme de chambre.)

LA FEMME DE CHAMBRE.

Un monsieur désire parler à monsieur Bridou... Voici sa carte.

VALENTIN.

Tiens ! Anselme !...

JOUNEL.

Votre ami de Savigny?...

VALENTIN.

Lui-même.

JOUNEL.

Recevez-le... que je ne vous dérange pas...

VALENTIN.

Vous permettez? *(A la femme de chambre :)* Faites entrer.

(Sort la femme de chambre.)

JOUNEL.

Mais vous êtes chez vous .. dans mon cabinet... Je tiens à ce que vous soyez chez vous. *(Entre Anselme.)* Cher monsieur, je vous laisse avec votre ami... Rien de neuf à Savigny?

ANSELME.

Rien que je sache.

JOUNEL.

Nous terminerons demain ma lettre, ce n'est pas pressé !

VALENTIN.

J'en ferai le brouillon avant de partir.

(Sort Jounel après avoir serré la main d'Anselme.)

SCÈNE VI

VALENTIN, ANSELME.

ANSELME.

Bonjour, mon vieux, bonjour !

VALENTIN.

Toi, à Paris, qu'est-ce que tu viens faire ?

ANSELME.

Tu vois... prendre de tes nouvelles, de la part de diverses personnes. On s'intéresse toujours beaucoup à toi, à Savigny.

VALENTIN, — *un temps.*

Elle va bien ?

ANSELME.

Très bien, je te remercie.

VALENTIN.

Tu la vois souvent ? Elle vient toujours à la bibliothèque ?

ANSELME.

Toujours...

VALENTIN.

Elle te parle de moi ?

ANSELME.

Jamais. Mais c'est la même chose que si nous en parlions tout le temps...

VALENTIN.

Ah !

ANSELME.

En revenant de Nice, sa sœur a passé encore par Savigny.

VALENTIN.

Ah! oui... elle est drôle cette petite femme!...

ANSELME.

C'est une merveille. Marthe m'a présenté à elle, cette fois-ci. Nous avons dîné tous les trois à l'école.

VALENTIN.

Eh bien?

ANSELME.

Regarde-moi, Valentin. Tu vois un homme cuit.

VALENTIN.

Cuit?

ANSELME.

Un homme fichu, roulé! Je n'existe plus.

VALENTIN, *riant.*

L'amour!

ANSELME.

Non, non, pas l'amour!... Il ne faut pas appeler ça l'amour. C'est le désir, l'affreux désir. Je n'avais jamais éprouvé ça, c'est effrayant.

VALENTIN.

Jamais tu n'avais désiré une femme?

ANSELME.

Si! j'avais eu l'envie... l'envie bête, comme tout le monde... Maintenant, c'est autre chose. Je ne pourrais pas t'expliquer.

VALENTIN.

Dis-moi à peu près.

ANSELME.

Je voudrais... écoute bien... je voudrais me mettre à plat ventre devant elle... et qu'elle me marchât dessus tout le temps, tout le temps, tout le temps.

VALENTIN.

Sans s'arrêter?

ANSELME.

Sans s'arrêter, jusqu'à ce que je sois en bouillie. Tu vois que ça n'est pas tout à fait l'amour ordinaire.

VALENTIN.

L'as-tu vue depuis ton arrivée?

ANSELME.

Je me suis présenté chez elle. J'ai fait passer ma carte. Elle m'a fait attendre trois quarts d'heure dans l'antichambre. Puis elle est sortie de son salon avec trois messieurs, elle m'a vu et elle m'a dit : « Embrassez bien ma sœur pour moi. » Elle m'a serré la main, et elle est sortie. Ce n'est pas des bêtises qu'elle me fera faire cette femme-là, c'est des énormités.

VALENTIN.

Tu exagères. Mais à tout hasard, tu vas rentrer à Savigny?

ANSELME.

Non, je ne rentrerai pas à Savigny. Je vais faire comme toi, je vais envoyer ma démission de sous-bibliothécaire. Ça t'a réussi, ça me réussira peut-être.

VALENTIN.

Mais je te le défends bien!... A Paris, toi! C'est pour le coup que tu serais cuit. Il faut une autre carcasse que la tienne pour se débrouiller à Paris, mon pauvre vieux!

ANSELME.

Dame! évidemment... je n'arriverai pas aussi loin que toi. Mais pourvu que je gagne ma vie et que je la voie de temps en temps.

VALENTIN.

Je t'expédie à Savigny ce soir même.

ANSELME.

Non, je suis décidé. Je suis déjà aller voir mon parrain.

VALENTIN.

Qui ça?

ANSELME.

Un nommé Bluche, qui est un homme prodigieux. Il tient une agence de placement, rue de Rivoli... l'agence Bluche... Je lui ai demandé une place.

VALENTIN.

J'espère qu'il t'a flanqué à la porte.

ANSELME.

Absolument. Mais j'y retournerai. Au revoir, Valentin. Ah! c'est toi qui en as une place!...

VALENTIN.

Pas mauvaise.

ANSELME.

C'est magnifique, ici!... Au revoir, je m'en vais.

VALENTIN.

Trouve-toi à sept heures au café de la Paix. Nous dînerons ensemble.

ANSELME.

A sept heures. Bon!...

VALENTIN.

Je te griserai, et quand tu seras gris, je te remettrai dans le train...

(Il le congédie.)

SCÈNE VII

VALENTIN *seul, puis* CLOTILDE.

VALENTIN, *allant à la table.*

Terminons cette petite circulaire.

(*Il prend la plume. — Entre Clotilde.*)

CLOTILDE, *entrant, à part.*

Il faut en finir.

VALENTIN, *à part.*

Ah! c'est elle... (*Haut.*) Vous cherchez monsieur Jounel, madame?

CLOTILDE.

Non, il vient de sortir... il avait un peu de migraine et est allé prendre l'air... C'est à vous que je désire parler.

VALENTIN.

A moi?

CLOTILDE.

A vous, particulièrement.

VALENTIN.

Madame, j'ai l'honneur de vous écouter.

CLOTILDE.

Monsieur, je vais être franche. Vous avez dû remarquer que je n'étais pas très aimable avec vous. Je sais même que vous vous en êtes plaint à mon mari.

VALENTIN.

Du tout, madame, c'est une erreur. Je l'ai remarqué, en effet, parce que ce n'est pas très dif-

ficile à voir, mais je ne m'en suis pas plaint. Je fais mon service auprès de monsieur Jounel. Je crois ne pas lui être absolument inutile. Le reste ne me regarde pas. Ce qui pourrait m'étonner un peu, c'est que vous m'avez d'abord fort bien accueilli, aussi bien que votre mari. Croyez que sans cela, je n'aurais pas accepté d'entrer chez lui. Vous m'invitiez à dîner tous les deux jours : il y a eu aujourd'hui deux mois que vous ne m'avez pas fait cet honneur. Quand je vous salue respectueusement, vous me répondez à peine par un petit signe de tête dédaigneux. Je ne pousserai pas l'audace jusqu'à vous demander pourquoi, mais enfin, si vous me le disiez, vous me rendriez, madame, un véritable service.

CLOTILDE.

Je vais vous le dire... Je vais même vous le dire sans ménagements. Eh bien! voici... Votre présence à la maison m'est devenue peu à peu insupportable... oui, c'est le mot... insupportable.

VALENTIN.

Ce n'était pas la peine de répéter, madame, j'avais compris.

CLOTILDE.

Vous accaparez mon mari; il ne jure que par vous, il ne vous quitte plus... Vous le menez Dieu sait où... Or, je l'aime, mon mari, vous entendez... malgré ses petits ridicules. Cela va vous paraître probablement extraordinaire.

VALENTIN.

Mais non, madame, je trouve ça tout naturel.

CLOTILDE.

Vous trouverez donc tout naturel aussi que je

ne veuille plus vous avoir constamment entre nous deux... J'en ai assez; c'est bien simple, j'en ai assez... J'ai prié tout à l'heure mon mari, je l'ai supplié de se séparer de vous; il s'y est refusé catégoriquement... J'espère qu'après ce que je viens de vous dire...

VALENTIN.

Soyez tranquille... je m'en vais tout de suite...

CLOTILDE.

Et quel prétexte donnerez-vous à mon mari ?

VALENTIN.

Ne vous mettez pas en peine...

CLOTILDE.

Vous avez laissé votre fiancée à Savigny, vous allez la retrouver...

VALENTIN.

Je suis brouillé avec elle, mais ça ne fait rien... c'est un prétexte suffisant.

CLOTILDE.

Ah! vous êtes brouillés ?... N'importe, monsieur, en vous en allant, je reconnais que vous vous conduisez en galant homme.

VALENTIN.

Trop aimable.

CLOTILDE.

Voulez-vous me serrer la main ?

VALENTIN.

A quoi bon ?

CLOTILDE.

Vous me détestez, n'est-ce pas. Je le comprends, d'ailleurs, jusqu'à un certain point.

VALENTIN.

Je ne vous déteste pas du tout, mais je suis enchanté de m'en aller.

CLOTILDE.

Vraiment?...

VALENTIN.

Au moins, je vais pouvoir vous dire ce que je ne vous aurais certainement jamais dit si j'étais resté chez vous, parce que je suis un honnête homme. Je vous aime, madame; oui, madame, je vous aime.

CLOTILDE.

Monsieur!

VALENTIN.

Qu'est-ce que ça vous fait de m'écouter une minute, puisque je m'en vais?... Je vous aime depuis Savigny... depuis le soir où j'ai dîné chez vous... Je suis entré dans votre salon... vous aviez une toilette légèrement décolletée... Je vous ai aimée instantanément. Puis, je suis venu à Paris et j'ai continué à vous aimer... Savez-vous ce que j'aurais fait à ce moment-là, si je n'avais pas eu la bêtise d'être un honnête homme?... Je vous aurais fait la cour... et vous m'auriez probablement aimé aussi... Ne faites donc pas : « Oh! » car vous savez parfaitement que vous m'auriez aimé... vous me faisiez assez de coquetteries.

CLOTILDE.

Moi!

VALENTIN.

Oui, madame, vous! Et n'importe qui, à ma place, en aurait profité. Un soir, au théâtre, dans une baignoire... ne vous impatientez donc pas, puisque je vais m'en aller... nous étions tous les trois, votre mari, vous et moi. J'étais derrière vous, et, machinalement, j'ai appuyé ma main

sur le dossier de votre chaise. Alors, vous vous êtes renversée, et, jusqu'à la fin de l'acte, le bout de mes doigts est resté entre vos deux épaules, et vous le saviez parfaitement. Il y avait de quoi vous faire une déclaration... dès le lendemain... Vous l'attendiez peut-être...

CLOTILDE.

Insultez-moi pendant que vous y êtes, insultez-moi !...

VALENTIN.

Puisque je m'en vais !... Une autre fois, nous nous trouvions tous les deux seuls dans un fiacre ; votre mari m'avait prié de vous reconduire. En essayant de fermer le carreau du fiacre, vous vous êtes mise presque entièrement contre moi... Si je n'avais pas été un imbécile...

CLOTILDE.

Allez ! allez ! ne vous gênez pas...

VALENTIN.

Et je ne parle pas d'un tas de petites circonstances. Je dois ajouter, pour être juste, que tout cela a cessé brusquement le jour où monsieur Raoul de Bernay, qui était en voyage, est rentré à Paris et est revenu chez vous.

CLOTILDE.

Vous osez dire ?...

VALENTIN.

Oui, madame, j'ose !

CLOTILDE.

Insinuez donc tout de suite que je trompe mon mari avec monsieur de Bernay !...

VALENTIN.

Mais j'en suis sûr!

CLOTILDE.

Vous en êtes sûr?

VALENTIN.

Oui, madame!...

CLOTILDE.

Mais il faut que vous soyez stupide! stupide! stupide! pour croire une chose pareille!

VALENTIN.

Je sais bien que je suis stupide.

CLOTILDE.

Vous le croyez?... Alors?...

VALENTIN.

Je le crois...

CLOTILDE.

Vous êtes convaincu que j'ai déjà eu des amants, moi...

VALENTIN.

Je ne dis pas des amants... Je ne me permettrais pas... je dis un amant!

CLOTILDE.

Eh bien! Je vais vous le prouver, moi, que je n'ai pas eu d'amant!

VALENTIN.

Il n'y a pas de preuves de ces choses-là.

CLOTILDE.

Je n'ai jamais trompé mon mari, ni avec monsieur de Bernay, ni avec personne — et la preuve c'est que je vous aime, moi aussi... je vous aime... et c'est pour ne pas tromper mon mari avec vous que je vous prie de sortir immédiatement.

VALENTIN.

Oh! oh!

CLOTILDE.

Voilà ce que vous m'avez forcée à vous dire, avec vos insultes... Nous sommes frais, tous les deux... Que faire?

VALENTIN.

Il n'y a qu'à s'en aller... Je m'en vais.

CLOTILDE.

Ah! ce n'est plus aussi pressé, maintenant. Nous avons le temps. Asseyez-vous... Asseyez-vous...

VALENTIN, *s'avançant vers elle.*

Clotilde! Clotilde! Je vous adore...

CLOTILDE.

Oh! Évidemment... Si vous me donniez votre parole de ne jamais rien me demander... Alors, alors... Vous pourriez rester peut-être...

VALENTIN.

Oui! oui!

CLOTILDE.

Nous connaîtrions notre amour, cela nous suffirait... Ça pourrait être délicieux. Nous ne serions jamais coupables, nous serions tout le temps sur le point de l'être, ce serait un rêve!...

VALENTIN.

Oui! oui!

CLOTILDE.

Moi, je serais votre amie... votre amie dévouée... Je m'intéresserais à votre travail, à votre ambition. Vous auriez en moi une alliée et une alliée utile, je vous le promets.

VALENTIN.

Oh! Clotilde.

(Il est près d'elle et l'embrasse dans les cheveux.)

CLOTILDE.

Oui, dans les cheveux, mais pas plus loin.

VALENTIN, *s'approchant.*

Pas là?...

CLOTILDE.

Non, pas là... Eloignez-vous... je crois que c'est mon mari...

VALENTIN.

C'est lui... oui... il rentre... Je l'entends.

(La porte s'ouvre. Paraît Jounel.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JOUNEL.

JOUNEL.

Ah! tu es là, ma chérie?

CLOTILDE.

Monsieur Bridou me montrait ta profession de foi.

JOUNEL.

Comment la trouves-tu?

CLOTILDE.

Bien.

JOUNEL.

A propos de politique, dites donc? Valentin, je viens de rencontrer Cordois, de Savigny, le père Cordois... très influent, n'est-ce pas?

VALENTIN.

Oh! très influent...

JOUNEL.

Je l'ai amené... Il désirerait vous voir... Il est au salon... Venez-vous lui dire un mot?

VALENTIN.

Je crois bien... Madame...

CLOTILDE.

Monsieur...

JOUNEL.

Continue de lire ma profession de foi, je reviens tout de suite, j'ai à te parler.

CLOTILDE.

Va mon ami, je t'attends.

(Sortent Jounel et Valentin.)

SCÈNE IX

CLOTILDE *seule; puis* JOUNEL.

(Clotilde s'installe dans un fauteuil, tournant le dos à la porte par laquelle Jounel et Valentin viennent de sortir. — Elle prend la profession de foi de Jounel et la parcourt. — Entre Jounel, doucement.

JOUNEL, *à part.*

Elle est gentille...

(Il s'approche de Clotilde sur la pointe des pieds et l'embrasse dans les cheveux, juste à l'endroit où Valentin venait de l'embrasser tout à l'heure.)

CLOTILDE, *se dégageant un peu.*

Ah!... Vous êtes fou, Valentin, mon mari peut entrer.

JOUNEL, *stupéfait.*

Hein!

CLOTILDE, *se retournant.*

Oh!

ACTE III

L'agence Bluche.
Meubles vulgaires. Dossiers. Bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

ANSELME, ÉMILE, *puis* BLUCHE.

ÉMILE.

Je regrette beaucoup, monsieur Anselme, je regrette beaucoup, mais le patron m'a interdit de vous laisser entrer.

ANSELME.

Je n'ai qu'un mot à lui dire.

ÉMILE.

Défense absolue, monsieur Anselme.

ANSELME.

Depuis deux mois que je suis à Paris, je ne l'ai vu qu'une fois...

ÉMILE.

Il n'y a rien à faire, c'est l'ordre.

ANSELME.

Mais je suis son filleul, nom d'un chien ! On ne traite pas son filleul de cette façon, c'est inhumain !

ÉMILE.

Allez-vous-en, monsieur Anselme.

ANSELME.

Non! non! et non!

ÉMILE.

Je vous en prie...

ANSELME, *criant.*

Non!

BLUCHE, *entrant.*

Qu'est-ce que c'est que ce chahut-là?

ANSELME.

Mon parrain! mon bon parrain!

BLUCHE.

Ah! c'est encore toi! *(Il tire froidement son porte-feuille.)* Voici un billet de cinquante francs... A ma mort je t'en laisserai autant, mais d'ici là, tu n'auras pas un centime de moi.

ANSELME.

Mon bon parrain.

BLUCHE.

Quitter sa place pour courir après une femme... quelle honte!

ANSELME.

Et si on aime? Si on aime?

BLUCHE.

On ne doit pas aimer avant d'avoir fait des économies... *(Il le pousse à la porte et regardant son chapeau tout bosselé.)* Et voici encore trois francs pour t'acheter un chapeau. File! *(Sort Anselme.)* Et maintenant, passons aux choses sérieuses... *(Regardant sa montre.)* J'attends mademoiselle Paulette... Vous la connaissez, mademoiselle Paulette?

ÉMILE.

Oh! oui... C'est nous qui l'avons installée... dans son bel appartement de la rue Murillo... Voilà une femme sérieuse.

BLUCHE.

Sérieuse et légère à la fois... Elle me demande un rendez-vous cet après-midi pour affaire urgente. Vous direz à Jean de ne pas la faire attendre et de l'introduire immédiatement.

ÉMILE.

Oui, patron.

BLUCHE.

Je vous ai déjà prié de ne pas m'appeler patron, ni de dire : « le patron », quand vous parlez de moi! Dites « monsieur Bluche », n'est-ce pas? Vous croyez-vous encore dans une de ces agences véreuses comme celle où je vous ai ramassé? Vous êtes à l'agence Bluche, qui a vingt-cinq ans d'existence, des correspondants dans toutes les capitales de l'Europe et qui n'a jamais été mêlée à aucun scandale. Monsieur le Préfet de police est venu ici quelquefois, mais la police jamais!

ÉMILE.

On sait qui vous êtes, monsieur Bluche.

BLUCHE.

Rappelez-vous ceci : plus une profession est déconsidérée comme la nôtre, plus elle doit être exercée honnêtement.

ÉMILE.

Je ne l'oublierai pas, monsieur Bluche.

BLUCHE.

Vous ne verrez ici ni affaires louches, ni chantages. Mes clients sont presque mes amis.

ÉMILE.

Et vous en avez des clients !

BLUCHE.

J'ai tout le monde ; tout, à Paris, aboutit à mon agence. Petits employés et hauts fonctionnaires sans place ; hommes et femmes du monde sans argent, les cocottes et les familles ; et personne n'a aucune indiscrétion, ni un manque de tact à me reprocher. C'est compris, n'est-ce pas ? Bon ! Maintenant, allez voir s'il y a du monde dans les salons. Le courrier d'abord.

ÉMILE.

Voici.

(Il lui remet trois ou quatre lettres et sort à droite.)

SCÈNE II

BLUCHE, *seul; puis* ÉMILE.

BLUCHE, *seul, décachetant.*

Classons tout ça... offres, demandes d'emploi...

(Entre Émile.)

ÉMILE.

Une dame dans le petit salon, affaire pressée, délicate, prie monsieur Bluche de la recevoir immédiatement.

BLUCHE.

Comment est la dame ?

ÉMILE.

Très bien, autant qu'il m'a semblé sous la voilette.

BLUCHE.

Introduisez.

ÉMILE, *allant à la porte.*

Si madame veut bien se donner la peine d'entrer.

(Entre Clotilde.)

BLUCHE.

Laissez-nous, Emile.

(Émile sort par le fond.)

SCÈNE III

BLUCHE, CLOTILDE.

BLUCHE, *se levant.*

Madame, je suis à vos ordres.

(Il lui indique un fauteuil.)

CLOTILDE.

Monsieur, la démarche que je viens faire... auprès de vous... vous montre la confiance que j'ai, comme tout le monde, d'ailleurs, en votre discrétion, en votre tact.

BLUCHE.

Vous pouvez être assurée, madame, de l'un et de l'autre.

CLOTILDE.

Je vous demande la permission, d'abord, de ne pas vous dire mon nom.

BLUCHE.

Ne me dites que le strict nécessaire... je devinerai le reste... j'ai l'habitude...

CLOTILDE.

Il s'agit... Mais pourrez-vous le faire, je n'en sais rien?...

BLUCHE.

Je le pourrai certainement. Il s'agit, dites-vous?...

CLOTILDE.

Il s'agit de retrouver un monsieur... Un jeune homme... auquel ma famille s'intéresse vivement.

BLUCHE.

Bon! bon!

CLOTILDE.

Nous l'avons perdu de vue, il y a deux mois environ... Où demeure-t-il aujourd'hui? Je l'ignore, et je commence... ma famille commence à être très inquiète. Pouvez-vous vous charger?...

BLUCHE.

Avec plaisir, madame. Si ce jeune homme est encore à Paris, vous l'aurez tout de suite; s'il est en province, il faudra un peu plus de temps. Je vous demanderai son nom... Il n'est pas nécessaire que vous me donniez le vôtre, mais le sien...

CLOTILDE.

En effet... en effet... Il s'appelle Valentin Bridou.

BLUCHE, *écrivant.*

« Valentin Bridou!... » Quel âge?

CLOTILDE.

Vingt-huit ans.

BLUCHE.

Auriez-vous, par hasard, une photographie de lui? Ce n'est pas indispensable, mais cela faciliterait singulièrement les recherches.

CLOTILDE.

Une photographie? Oui, oui... J'en ai une... Comment n'ai-je pas songé à vous l'apporter? J'en ai une dans un tiroir... chez moi...

BLUCHE.

Seriez-vous assez aimable pour me l'envoyer?

CLOTILDE.

Je vais vous l'apporter moi-même... Le temps de rentrer chez moi...

BLUCHE.

Ce sera parfait.

CLOTILDE.

Je reviens, alors, je reviens.

BLUCHE.

Madame, votre serviteur.

(Il reconduit Clotilde.)

SCÈNE IV

BLUCHE, ÉMILE.

BLUCHE.

Charmante femme!... *(A Émile :)* Envoyez-moi Brochet, j'ai une affaire à lui confier.

ÉMILE.

Brochet est en courses, monsieur Bluche.

BLUCHE.

Vous me l'amènerez dès qu'il sera rentré.

ÉMILE, *désignant la porte du grand salon.*

Il y a plusieurs personnes dans le grand salon.

BLUCHE.

J'ai un quart d'heure. Le premier arrivé?...

ÉMILE, *à la porte.*

La première personne arrivée... c'est vous... Veuillez entrer, monsieur.

Entre Valentin.)

SCÈNE V

BLUCHE, VALENTIN, *très bien vêtu, gants, chapeau haut de forme ; à la fin* ÉMILE.

BLUCHE.

Vous désirez, monsieur ?

VALENTIN.

Monsieur Bluche, n'est-ce pas ?

BLUCHE

Lui-même... Vous venez pour...

VALENTIN.

Une place ?...

BLUCHE.

Ah ! une place ?... Pour qui cette place ?

VALENTIN.

Pour moi.

BLUCHE, *le toisant.*

Et quelle sorte de place désirez-vous ?

VALENTIN.

Je n'ai pas d'idée arrêtée... Ça dépendra de ce que vous aurez.

BLUCHE.

Bien. Je vois que vous n'êtes pas pressé. Laissez votre nom et votre adresse à Emile, le garçon qui vous a introduit. On vous écrira... Monsieur, je vous salue.

VALENTIN.

Monsieur, je désirerais causer avec vous, vous expliquer...

BLUCHE.

Je n'ai pas le temps, il y a trente personnes qui m'attendent.

VALENTIN.

Vous insérez dans les journaux que vous avez un grand choix d'emplois de toute espèce. C'est une blague, je m'en doutais... D'ailleurs, je ne suis pas embarrassé. J'irai autre part. Au revoir, monsieur.

BLUCHE.

Ah çà ! monsieur, vous le prenez sur ce ton !... L'agence Bluche ne met pas de blagues dans les journaux, vous entendez... Oui, nous avons un très grand nombre de places... un choix immense... J'ai une place de quarante mille francs par an.

VALENTIN.

Ce serait tout à fait mon affaire.

BLUCHE.

Seulement, il faudrait une mise de fonds de trois cent mille francs. Avez-vous trois cent mille francs ?

VALENTIN.

Non.

BLUCHE.

Autre chose... Savez-vous conduire une automobile ?

VALENTIN.

Non plus.

BLUCHE.

Savez-vous l'anglais ?

VALENTIN.

Non.

BLUCHE.

L'allemand ?

VALENTIN.

Non.

BLUCHE.

Ah çà! vous ne savez rien?... Qu'est-ce que vous savez faire?

VALENTIN.

Je suis bachelier ès lettres.

BLUCHE.

Mon garçon de bureau est bachelier ès lettres et ès sciences. (*Feuilletant des fiches.*) Tenez, voulez-vous être comptable chez un nommé Grenot?

VALENTIN.

Qu'est-ce que c'est que ce Grenot?

BLUCHE.

C'est un emballeur.

VALENTIN.

Comptable chez un emballeur!

BLUCHE.

Cent vingt francs par mois. La boutique ouvre à cinq heures du matin.

VALENTIN, *riant.*

Elle est bonne!

BLUCHE.

Il faudrait que le comptable pût faire aussi la grosse besogne, être un peu garçon de magasin.

VALENTIN, *indigné.*

Garçon de magasin!

BLUCHE, *continuant à lire.*

Et dans les cas pressés, effectuer des livraisons...

VALENTIN.

Avec une petite charrette à bras?

BLUCHE.

Parfaitement. Ça vous va-t-il ?

VALENTIN.

Merci, merci ! Je n'ai pas été élevé pour ça.

BLUCHE.

Vous avez été élevé pour avoir cinquante mille francs de rentes. Ceux qui vous ont élevé ainsi auraient dû vous les laisser... Vous n'acceptez pas ma place ?...

VALENTIN.

Non ! Fichtre non ! C'est tout ce que vous avez pour moi ?

BLUCHE.

C'est tout. Ah ! si j'étais un fumiste comme vous le croyez, si l'agence Bluche était une de ces agences louches comme il en pullule à Paris, je vous ferais déposer vingt francs d'abord et je vous ferais revenir pour rien tous les quinze jours. Seulement, je suis un homme sérieux. Voilà pourquoi je vous dis la réalité, la froide réalité : Vous n'êtes bon à rien !

VALENTIN.

Pourtant, sacrebleu !

BLUCHE.

Je connais votre affaire sur le bout du doigt. Vous êtes un fils de famille qui avez fait des bêtises... *(Le regardant mieux.)* ou bien un petit provincial qui êtes venu chercher fortune à Paris... En ce moment-ci, vous faites encore le malin, parce que vous êtes bien vêtu et que vous avez quatre sous dans votre poche. *(Lui tapant sur le gousset.)* Combien y a-t-il, dans ce gousset-là ?

VALENTIN.

Soixante-cinq francs.

BLUCHE.

Vous avez mis votre montre au clou ce matin?

VALENTIN, *riant.*

Non, hier.

BLUCHE.

Vous riez?

VALENTIN.

J'ai un excellent caractère.

BLUCHE, *le dévisageant.*

Oui, vous avez une assez bonne figure... C'est quelque chose dans la vie. On tâchera de vous trouver un bout d'occupation. (*Réfléchissant.*) Attendez, attendez donc!... Avez-vous de bonnes jambes!

VALENTIN, *tendant la jambe.*

Touchez!

BLUCHE.

Bigre! Connaissez-vous bien Paris?

VALENTIN.

Parfaitement.

BLUCHE.

Eh bien! seriez-vous capable d'y retrouver quelqu'un, à Paris?

VALENTIN.

Il me semble.

BLUCHE.

Brochet vous aidera pour commencer.

VALENTIN.

De quoi s'agit-il?

BLUCHE, *lisant une fiche.*

Il s'agit d'un nommé Valentin Bridou...

VALENTIN.

Hein!...

BLUCHE, *lui remettant une fiche.*

Voici sa fiche et tous les renseignements.

VALENTIN, *lisant stupéfait.*

« Valentin Bridou... » Et, sans indiscrétion, pourquoi avez-vous besoin de le retrouver?...

BLUCHE.

C'est une dame qui le fait chercher. Une femme du monde...

VALENTIN.

Une femme du monde!

BLUCHE.

Oui... qui va revenir nous apporter sa photographie.

VALENTIN, *à part, avec ivresse.*

C'est Clotilde!... (*A Bluche :*) Elle va revenir?

BLUCHE.

Oui.

VALENTIN.

Monsieur Bluche... voulez-vous me charger de cette affaire-là?

BLUCHE.

Si vous retrouvez ce monsieur d'ici à demain, vous aurez une prime, vous et Brochet.

VALENTIN.

Je n'ai pas besoin de Brochet, je le retrouverai bien tout seul.

BLUCHE.

D'ici à demain?

VALENTIN.

D'ici à ce soir. Je ne vous demande que d'ici à ce soir.

ÉMILE, *rentrant.*

Le caissier vous réclame, monsieur Bluche; très pressé.

BLUCHE.

J'y vais. *(A Valentin :)* Nous vous verrons à l'œuvre, mon garçon.

VALENTIN.

Je m'en charge. Soyez tranquille.

SCÈNE VI

VALENTIN *seul, puis* CLOTILDE.

VALENTIN, *seul.*

Clotilde ! C'est Clotilde ! Elle m'aime toujours... elle m'aime toujours !... Et moi qui la cherche partout... qui ai posé des heures entières devant sa modiste, devant... *(La porte s'ouvre, paraît Clotilde.)* La voici... Oui, c'est elle !

CLOTILDE, *le voyant.*

Vous, Valentin ! Vous !...

VALENTIN.

Oui... Croyez-vous, hein ! Quel homme, ce Bluche !... Ah ! Clotilde ! que de fois je vous ai guettée depuis deux mois !... Vous n'allez donc plus chez votre modiste ? Vous n'allez donc plus nulle part ?

CLOTILDE.

Ah ! mon ami... Vous ne pouvez pas vous imaginer l'existence que je mène !... Après votre départ, ça été dur, vous pensez. Je m'en suis tirée, bien entendu, parce qu'une femme s'en tire toujours. Mais il faut être juste, je ne peux pas demander à mon mari la même confiance qu'avant...

VALENTIN.

Vous m'aimez encore, n'est-ce pas, Clotilde? Dites-le-moi que vous m'aimez encore.

CLOTILDE.

Oh! j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous oublier...

VALENTIN.

Comment! vous avez fait?...

CLOTILDE.

Oui... oui... tout... Car je sentais que ce serait grave, cette fois-ci!... Mais j'ai eu beau me raisonner, lutter, me défendre contre moi-même malgré votre absence, je n'ai pas cessé de vous aimer! Il m'a fallu deux mois pour en être bien sûre... Hier encore, oui, hier, j'en ai douté un instant...

VALENTIN.

Oh!

CLOTILDE.

Oui... Je regardais mon mari, sa bonne figure... car il a une bonne figure, tout de même... Je me rappelais des détails...

VALENTIN.

Je vous en prie...

CLOTILDE.

Eh bien! à cette minute-là, si mon mari avait été intelligent, aujourd'hui, peut-être, j'aurais oublié jusqu'à votre nom...

VALENTIN.

Il n'a pas été intelligent, j'espère?

CLOTILDE.

Non.

VALENTIN.

C'est heureux!

CLOTILDE.

Alors, ça a été fini, mes hésitations, et je me suis promis de vous retrouver, coûte que coûte! J'ai songé à Bluche...

VALENTIN.

Et vous m'aimez maintenant, je ne risque plus rien?... Vous m'aimez décidément?

CLOTILDE.

Oui! oui!

VALENTIN.

Quand vous verrai-je?

CLOTILDE.

Je vous écrirai dès que je serai libre. Où demeurez-vous?

VALENTIN.

40, rue Monsieur-le-Prince, au quartier Latin.

CLOTILDE.

Entendu. A bientôt.

VALENTIN.

Vous le jurez?

CLOTILDE.

Je le jure!... Je m'en vais... A propos, à Bluche, qu'est-ce que je vais lui envoyer? Cinq cents francs, ça suffit-il?

VALENTIN.

Cinq cents!... Ne vous occupez pas de ça, je les lui donnerai moi-même... Au revoir, ma chérie, au revoir.

CLOTILDE, *lui envoyant un baiser.*

Au revoir.

Elle sort.

SCÈNE VII

VALENTIN *seul, puis* ÉMILE, *puis* BLUCHE.

VALENTIN, *seul.*

Je ne peux pas devenir l'amant d'une femme du monde avec soixante-cinq francs... Et puis, rue Monsieur-le-Prince, l'hôtel du Périgord!... Enfin, ça va encore... je prendrai une plus grande chambre... Il faut absolument que Bluche me trouve une place! *(A Émile qui entre:)* Monsieur Emile?

ÉMILE.

Monsieur?

VALENTIN.

Vous direz à monsieur Bluche que l'affaire dont il m'a chargé est en très bonne voie, et que je le verrai tout à l'heure.

(Il sort.)

ÉMILE.

Je n'y manquerai pas... Introduisons ces dames... *(Il va ouvrir la porte de droite. A Bluche qui entre par la gauche:)* Ah! monsieur Bluche, le jeune homme de tout à l'heure m'a prié de vous dire que l'affaire dont vous l'aviez chargé était en très bonne voie, et qu'il va revenir.

BLUCHE.

Parfait!

ÉMILE.

Ah! j'oubliais! Mademoiselle Paulette vient d'arriver avec une autre dame...

BLUCHE.

Faites entrer mademoiselle Paulette d'abord.

ÉMILE.

Elles sont ensemble.

BLUCHE.

Faites-les entrer toutes les deux.

ÉMILE, *à la porte.*

Mesdames...

(Entrent Paulette et Marthe. — Sort Émile.)

SCÈNE VIII

BLUCHE, MARTHE, PAULETTE, *puis* ÉMILE.

PAULETTE.

Bonjour, mon petit Bluche, comment ça va?... Vous avez reçu mon mot?

BLUCHE.

Et je suis à vos ordres, ma petite.

PAULETTE, *à sa sœur.*

Marthe, je te présente Bluche, mon ami Bluche... Si! si! vous êtes mon ami!... Je n'oublie pas les services que vous m'avez rendus... souvent.

BLUCHE.

Je n'ai fait que mon devoir.

PAULETTE.

J'ai parlé de vous à ma sœur... Je lui ai dit : « Tu vas voir Bluche, c'est un vrai type; il te trouvera tout ce que tu voudras! »

BLUCHE.

Ah! mademoiselle est?...

PAULETTE.

Ma sœur, Marthe Aubry, institutrice.

BLUCHE, *à Marthe.*

Et qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

MARTHE.

Monsieur, je suis institutrice de province. Je désire quitter l'enseignement ou plutôt je suis très décidée à le quitter, et je viens vous prier de me trouver une place à Paris.

BLUCHE, *la regardant.*

Ah! ah!

MARTHE.

Oh! je ne me forge pas d'illusions, croyez-le bien. Je me rends parfaitement compte que je fais un coup de tête, mais j'ai mes raisons pour ça. Ce que je vous demande, ce n'est pas une position brillante, mais simplement quelque chose de convenable; il me semble qu'une femme à Paris doit pouvoir gagner sa vie honnêtement.

PAULETTE.

Vous entendez, Bluche, honnêtement.

BLUCHE.

J'entends bien. Dans le cas contraire, ce ne serait pas si difficile.

PAULETTE.

Ça non... car depuis huit jours qu'elle est chez moi à Paris, Bluche, je ne vous dis que ça. Le petit Cerfeuil, vous connaissez Cerfeuil, n'est-ce pas? Celui qui a fait le tour du monde en automobile... Eh bien! il lui a offert ce qu'elle voudrait... Et je ne parle pas des autres.

BLUCHE.

Mademoiselle a refusé. Je ne peux que la féliciter. D'ailleurs, il sera toujours temps.

PAULETTE.

Comme vous dites.

BLUCHE.

Voyons un peu ce que j'ai de libre dans mes dossiers.

PAULETTE.

Voyons.

MARTHE.

Voulez-vous avoir la bonté de noter, monsieur Bluche, que j'ai tous mes brevets.

BLUCHE.

Je m'en doute.

MARTHE.

Je sais la musique.

BLUCHE.

Bon.

MARTHE.

Le dessin.

BLUCHE.

Parfait.

PAULETTE.

Hein ! Bluche, croyez-vous ?

MARTHE.

Le calcul, naturellement.

BLUCHE.

L'algèbre ?

MARTHE.

L'algèbre.

BLUCHE.

L'astronomie ?

MARTHE.

Oui.

BLUCHE.

L'histoire ?

MARTHE.

Parfaitement.

BLUCHE.

Et la botanique ?

MARTHE.

La botanique aussi.

BLUCHE.

Vous savez tout ! Eh bien ! voici ! *(Feuilletant.)* Un monsieur âgé demande une jeune personne de figure agréable, qui lui tiendrait compagnie, qui dînerait avec lui... qui...

PAULETTE.

Ah ! non, par exemple !... Autant Cerfeuil, alors ?

MARTHE.

Evidemment !

BLUCHE.

Voici deux places de mannequin chez Puck, le grand couturier, et chez...

PAULETTE.

Ah bien ! Je m'habille chez Puck, moi ! Me voyez-vous rencontrant Marthe... J'en serais malade.

BLUCHE.

Passons. *(Continuant à lire.)* Nourrices sèches ?... Je n'insiste pas... Ah ! consentiriez-vous à épouser un vieux général brésilien ?

MARTHE.

Non, merci.

BLUCHE.

J'ai encore une place de caissière dans une gargote.

PAULETTE.

Par exemple ! ce ne serait pas la peine de savoir l'histoire, le piano, le dessin...

BLUCHE.

La botanique et l'algèbre, pour être caissière dans une gargote. Malheureusement, mademoiselle, ce que j'ai le plus, ce sont des places où l'algèbre, la musique, le dessin et l'histoire ne servent absolument à rien. En voilà des tas que je n'ose même pas vous offrir. Ah ! il ne faut pas vous dissimuler qu'avec l'instruction que vous avez, vous allez être très difficile à caser. Voilà le diable ! voilà le diable ! Les hommes n'en savent pas assez, mais les femmes en savent trop.

MARTHE.

Pourtant...

BLUCHE.

Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous donner un conseil ? Car je m'intéresse à vous, je ne sais pas pourquoi...

MARTHE.

Donnez, monsieur Bluche...

BLUCHE.

Eh bien ! retournez en province, et restez institutrice. Vous êtes trop jeune et trop jolie pour ne pas aimer un jour un brave garçon... *(Mouvement de Marthe.)* qui vous aimera aussi...

PAULETTE.

Mais c'est pour ça qu'elle a tout lâché ; elle en avait trouvé un... Oui, mon vieux Bluche... Seulement, il ne voulait pas l'épouser avant d'être Président de la République !

MARTHE.

Oh! je t'en prie, ne parlons plus de lui, n'est-ce pas? Je n'y pense plus, je n'y pense plus, c'est fini... Il ne m'a pas écrit depuis deux mois... ainsi...

BLUCHE.

Vous en trouverez un autre... et vous l'épouserez. Sachez bien ceci, mademoiselle : pour une femme comme vous, il n'y a que deux situations, le mariage ou la noce.

MARTHE.

Et comme je ne veux pas me marier, et que pour l'instant je ne veux pas faire la noce, je vais choisir dans toutes les places celle qui me déplaît le moins. Nous verrons bien après.

BLUCHE.

Et quelle est la place qui vous déplaît le moins, mademoiselle?

MARTHE.

Celle de caissière dans ce petit restaurant... Vous dites gargote, j'aime mieux dire : petit restaurant.

PAULETTE.

Nom d'un chien! Tout de même!...

MARTHE.

Laisse donc : c'est bien gentil, caissière. *(A Bluche :)* Et à quel endroit, s'il vous plaît?

BLUCHE.

« Au Bœuf en daube », rue des Halles!

MARTHE.

Aux Halles!

PAULETTE.

Tiens! Je l'ai vu en passant, ce restaurant-là...

Ça n'a pas l'air trop mal. Et puis, les Halles, c'est un quartier très chic. Il y a de bons garçons, rigolos...

MARTHE.

Est-ce que je pourrai y entrer bientôt, monsieur Bluche ?...

BLUCHE.

Tout de suite. Je connais parfaitement la personne, madame Philippe. Je vais lui écrire, vous n'aurez qu'à vous présenter de ma part.

PAULETTE.

Ce que j'irai dîner souvent, moi, « Au Bœuf en daube ».

BLUCHE.

Vous ferez sa fortune, ma petite. *(A Émile qui entre :)* Qu'y a-t-il ?

ÉMILE, *une carte à la main.*

Ce monsieur...

BLUCHE.

C'est bon... Mesdemoiselles, je suis votre serviteur...

MARTHE.

Au revoir, monsieur, et merci.

(Elle sort.)

PAULETTE.

Au revoir, mon petit Bluche. *(Bas à Bluche pendant que Marthe sort :)* Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

BLUCHE.

Mademoiselle votre sœur ne fera pas ce métier-là quinze jours.

PAULETTE.

C'est mon avis. Et comment ça finira-t-il ?

BLUCHE.

Ça finira par Cerfeuil !

PAULETTE.

Eh bien! Je ne veux pas, moi, que ça finisse par Cerfeuil!

BLUCHE.

C'est inévitable. Croyez-en ma vieille expérience.

PAULETTE.

Il y aurait un moyen, pourtant... Marthe a beau dire... elle aime encore cette petite canaille... Et si elle le revoyait... Mais où est-il?... où est-il?... Au fait, Bluche, est-ce que vous ne pourriez pas le retrouver, vous?

BLUCHE.

C'est très facile. Comment s'appelle-t-il?

PAULETTE.

Valentin Bridou.

BLUCHE.

Hein! Valentin Bridou?...

PAULETTE.

Oui... Vous le connaissez?

BLUCHE.

Je connais tout le monde.

PAULETTE.

Alors, vous savez où il est?

BLUCHE.

Je le saurai demain.

PAULETTE.

Et vous me donnerez son adresse? je lui dirai deux mots à ce monsieur!

BLUCHE.

Moi non plus, d'ailleurs, je ne serais pas fâché de le voir, ce gaillard-là!

PAULETTE.

Au revoir, mon petit Bluche, je compte sur vous.

BLUCHE.

Au revoir, mon enfant. A demain.

(Il la reconduit.)

SCÈNE IX

BLUCHE, ÉMILE, JOUNEL.

BLUCHE, *allant écrire, à Émile.*

Introduisez ce monsieur...

(Il cachette la lettre. — Entre Jounel.)

JOUNEL.

Monsieur Bluche ?...

BLUCHE.

Parfaitement.

JOUNEL.

Je suis monsieur Jounel.

BLUCHE.

Oui... oui...

JOUNEL.

Vous me connaissez !

BLUCHE.

Je connais tout le monde, à plus forte raison monsieur Jounel, avenue des Champs-Elysées. Je vous écoute.

JOUNEL.

Voici mon affaire en deux mots. Je me présente dans quelques semaines aux élections sénatoriales de Loire-et-Saône.

BLUCHE.

Je sais cela.

JOUNEL.

Ah!

BLUCHE.

Oui... oui... Dans mon métier on est obligé de savoir un peu tout.

JOUNEL.

Bon. Je continue. Pour écrire mes lettres, sous ma dictée, bien entendu, pour recevoir mes électeurs, j'avais pris un jeune secrétaire, un nommé Bridou, mais le nom n'a pas d'importance.

BLUCHE, *stupéfait.*

Pardon!... pardon!... Vous dites un nommé?...

JOUNEL.

Bridou.

BLUCHE.

Valentin Bridou... peut-être?

JOUNEL.

C'est cela, Valentin Bridou... Vous le connaissez aussi, c'est merveilleux. Or, à la suite de certains incidents qui ne vous intéresseraient pas...

BLUCHE.

Ils m'intéresseraient certainement, mais je ne vous les demande pas.

JOUNEL.

A la suite, dis-je, de ces incidents, j'ai flanqué à la porte ce jeune polisson.

BLUCHE.

Et vous avez fort bien fait... Je comprends... je comprends... Ah! ah! parfaitement!...

JOUNEL.

Seulement, aujourd'hui, je me trouve sans

secrétaire, et cela me manque beaucoup. Pourriez-vous m'en procurer un?...

BLUCHE.

Un secrétaire?... Voyons... *(Se frappant le front.)* Mais j'ai tout à fait ce qu'il vous faut!

JOUNEL.

Vraiment?

BLUCHE.

Oui... oui... Un jeune homme très bien élevé! une figure très agréable, et qui, dans une petite affaire que je viens de lui confier, m'a paru fort intelligent... *(A Émile:)* Introduisez la personne qui m'attend... le jeune homme de tout à l'heure... *(A Jounel:)* Je vais vous le présenter, si vous le permettez.

JOUNEL.

Avec plaisir.

(Entre Valentin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, VALENTIN.

BLUCHE.

Entrez, mon jeune ami, je crois que je vous ai trouvé une bonne place.

JOUNEL.

Lui!

VALENTIN.

Ah! par exemple!

JOUNEL.

Valentin Bridou, mon ancien secrétaire!

BLUCHE.

Comment !

JOUNEL, *à Bluche.*

Monsieur, voilà une plaisanterie de mauvais goût. Je vous salue.

BLUCHE.

Mais, monsieur...

JOUNEL, *sortant furieux.*

Je vous salue, monsieur, je vous salue...

SCÈNE XI

VALENTIN, BLUCHE.

BLUCHE.

Ah! c'est vous, Valentin Bridou!... Eh bien! vous avez un joli toupet!

VALENTIN.

Voyons, cher monsieur Bluche, ne vous fâchez pas... Vous vouliez retrouver Valentin Bridou, vous l'avez retrouvé... C'est l'essentiel... Je n'exige pas la prime.

BLUCHE.

Vous vous êtes joué de moi...

VALENTIN.

J'ai beaucoup de sympathie pour vous, au contraire.

BLUCHE.

Je commençais aussi à en avoir pour vous.

VALENTIN.

Vous n'ètes pas méchant, j'en suis sûr... Tenez,

j'ai réfléchi, depuis tout à l'heure. Vous aviez raison, mille fois raison. Un garçon de mon âge, bien portant, d'aplomb, ne doit pas bouder devant le travail. Il doit gagner sa vie par n'importe quel moyen. Cette place chez un emballeur, lever à cinq heures du matin, travail acharné, est-elle toujours libre?

BLUCHE.

Toujours.

VALENTIN.

Je la prends. Ça m'est égal. Tous les hommes arrivés ont eu des commencements pénibles. J'arriverai, moi aussi!... Et quand je serai arrivé, sur ma parole, Bluche... (*Il lui tape sur l'épaule.*) Vous me demanderez ce que vous voudrez!

BLUCHE.

Où demeurez-vous?

VALENTIN.

40, rue Monsieur-le-Prince.

BLUCHE.

Vous aurez de mes nouvelles, mon garçon.

VALENTIN, *prenant l'argent de son gousset.*

Vous voyez ces soixante-cinq francs, Bluche?... Eh bien, ces soixante-cinq francs, c'est le commencement d'une fortune énorme!

ACTE IV

Une chambre d'hôtel meublé.

SCÈNE PREMIÈRE

JOUNEL, BLUCHE, Le Garçon,
puis ANSELME.

(Au lever du rideau. Jounel et Bluche, en scène, attendent Valentin.)

JOUNEL.

Enfin, vous êtes bien sûr, Bluche, que vous ne me faites pas faire une démarche inconsidérée et un peu ridicule en m'amenant ici, chez monsieur Valentin Bridou?

BLUCHE.

Quand je vous dis quelque chose!

JOUNEL.

Vous me faites courir aux Halles, chez des emballeurs, pour chercher un homme qui...

BLUCHE, *avec autorité.*

Pour chercher un homme qui est la cause de votre élection! Vous me l'avez dit vous-même!...

JOUNEL.

Il y a beaucoup contribué, je ne le nie pas.

C'est lui, en effet, qui, le premier, a posé ma candidature... qui a rendu impossible celle de mon concurrent... Mais depuis...

BLUCHE.

Depuis, vous vous êtes trompé sur ses intentions, et les conséquences de votre erreur ont été très graves pour ce garçon! Il était votre secrétaire! Qu'en avez-vous fait? Un emballeur!

JOUNEL.

Vous m'avouerez cependant que les apparences...

BLUCHE.

Vous êtes un homme politique aujourd'hui, vous ne devez plus juger sur les apparences. J'ai soumis madame Jounel à une série d'épreuves qui ne laissent aucun doute. Votre femme ne vous trompe pas, ne vous a jamais trompé, ne vous trompera jamais.

JOUNEL.

Vous me l'affirmez.

BLUCHE.

Je vous l'affirme encore une fois de la façon la plus formelle.

(Le garçon entre et va poser un paquet de gâteaux sur une petite table au fond.)

JOUNEL, *tire sa montre.*

Oh! sapristi... *(Au garçon:)* Dites-moi, mon ami... monsieur Valentin Bridou tarde trop à rentrer... je ne peux l'attendre davantage... Je reviendrai dans la journée... *(A Bluche:)* Nous reviendrons, voilà tout.

BLUCHE.

Comme vous voudrez.

LE GARÇON.

Si ces messieurs veulent me laisser leurs cartes ou me dire leurs noms?

JOUNEL.

Non, c'est inutile!...

BLUCHE.

Puisque nous reviendrons... Il sera là, au moins, monsieur Bridou?

LE GARÇON.

Sûrement! Il attend quelqu'un... C'est même pour ça qu'il est allé acheter des fleurs...

BLUCHE, *goguenard.*

Ah! ah!... *(A Jounel:)* une femme!... Vous voyez, il a même une maîtresse!

JOUNEL, *tout en faisant leur sortie.*

Oui! oui!

BLUCHE.

Eh bien! êtes-vous convaincu, maintenant?

JOUNEL.

Je le suis tout à fait!

(Ils sortent, premier plan, à droite.)

ANSELME, *entrant.*

Valentin n'est pas là?

LE GARÇON.

Non, il est allé faire des courses, il va revenir. Est-ce que vous l'attendez?

ANSELME.

Je crois bien que je l'attends. Vous comprenez qu'il faut prendre une résolution. Il faut en prendre une, j'en ai assez de Paris!

LE GARÇON.

Les affaires ne vont pas?

ANSELME.

Les affaires?... Ah! ah! tenez ce chapeau.

LE GARÇON.

C'est à vous, ce chapeau-là?

ANSELME.

Non, il n'est pas à moi, je le loue un franc par semaine pour crier : « Ce soir aux Folies-Bergère... » Voilà mon métier depuis hier.

LE GARÇON.

Je n'ai pas de conseil à vous donner, monsieur Anselme, mais moi à votre place, je retournerais dans mon pays.

ANSELME.

Mais c'est ce que je vais faire. Oh! oui, je vais y rentrer à Savigny! Oh! ma bibliothèque si calme, où nous n'avions même pas l'ennui d'avoir des livres. Oh! les bals de la sous-préfecture! Oh! mon habit noir!... Où est-il mon habit noir?... *(Au garçon :)* Tout ça me revient, mon vieux! Tout ça me revient!...

LE GARÇON.

Et monsieur Bridou, il était avec vous, là-bas?

ANSELME.

Lui? Il écrivait dans les journaux! Vous ne vous doutiez pas que vous aviez ici un homme qui écrivait des articles superbes dans les journaux?

(Entre Valentin chargé de fleurs.)

VALENTIN.

Bonjour! mon vieux! bonjour. *(Au garçon :)* Il va venir une dame, tout à l'heure, vous la ferez

monter très discrètement, et vous éviterez de lui adresser la parole.

LE GARÇON.

Compris, monsieur...

(Sort le garçon.)

SCÈNE II

VALENTIN, ANSELME.

ANSELME.

Oui, j'étais en train de parler de Savigny, de tes articles ! Te rappelles-tu ton article sur Jounel ? Tu sais qu'il a été nommé sénateur dimanche dernier !

VALENTIN.

C'est pourtant moi qui ai fait cette élection-là !

ANSELME.

Oui, il te doit une fière chandelle ! Ah ! c'était le bon temps !...

VALENTIN.

Mais non, imbécile ! Le bon temps, c'est maintenant ! Le bon temps, c'est cet après-midi ! Le bon temps, ce sera tout à l'heure, à cinq heures !

ANSELME.

Ah ! ah ! Elle va venir ?...

VALENTIN.

Oui, et c'est la première fois, mon vieux, la première fois !

ANSELME, *avec admiration.*

Elle vient ici ? Chez toi ?

VALENTIN.

Chez moi !

ANSELME.

Dans un simple hôtel meublé? Une femme du monde! Jamais je ne serai aimé ainsi!... Ah!

(Il soupire fortement.

VALENTIN.

Mais, n'aie donc pas l'air abruti comme ça!...

ANSELME.

Je ne suis pas abruti. Mais je ne peux pas m'empêcher en nous voyant là, tous les deux, à Paris, dans cette chambre d'hôtel meublé, d'être un peu mélancolique. Tu ne l'es donc pas, toi, de temps en temps?

VALENTIN.

Non, parce que je sais que tout cela ne durera pas. C'est provisoire. C'est un mauvais moment à passer, voilà tout! Sois un homme, sacrebleu! et non une loque! Est-ce que tu t'imagines que je vais rester toute ma vie chez un emballeur. Non, n'est-ce pas? Je ferai autre chose, et je te prendrai avec moi... Je te promets de te prendre avec moi... là!... Mais en attendant, ne fais pas cette tête!

ANSELME.

N'importe! Quand je t'ai aperçu l'autre jour au magasin, en bras de chemise, avec une caisse sur le dos et de la sciure de bois plein ton pantalon, tu étais ridicule, c'est vrai, mais je n'ai pas eu envie de rire.

VALENTIN.

C'était drôle, au contraire... Ils étaient deux qui pouvaient à peine la soulever de terre, cette caisse; je me suis approché et je l'ai mise tranquillement sur mes épaules... ils étaient épatés!... Et le patron lui-même a dit: « Bigre! » Et il m'a regardé avec admiration. Et pendant ce temps-là,

je pensais en riant : « Dire que je suis bachelier ès lettres ! » Voilà comment il faut être aujourd'hui, à Paris ; sans ça, on est flambé !

SCÈNE III

Les Mêmes, PAULETTE.

LE GARÇON, *entrant.*

Monsieur, la dame...

VALENTIN.

Comment, déjà ! Elle est en avance !

ANSELME.

Elle est en avance ? Jamais je ne serai aimé comme ça !

VALENTIN.

Laisse-nous. *(Anselme sort, premier plan droite. — Valentin seul.)* C'est elle !... *(Entre Paulette.)* Comment ! mademoiselle Paulette !

PAULETTE.

Mais oui, c'est moi !... *(Lui tendant la main.)* Ça va ?

VALENTIN.

Très bien... et vous-même ?...

PAULETTE.

Vous êtes étonné de me voir ici ?... C'est Bluche qui m'a donné votre adresse...

VALENTIN.

Ah !

PAULETTE.

Oui... Il m'a tout raconté, Bluche... Je suis très liée avec lui... Bigre ! Vous avez fait votre chemin à Paris... Il paraît que vous avez une

bien jolie position : emballeur ! comptable chez un emballeur !... Mes compliments... Tout le monde ne peut pas arriver à ça... Et puis vous habitez dans un hôtel... « Hôtel du Périgord ! »

VALENTIN, *d'un ton de reproche.*

Paulette ! Donnez-moi des nouvelles de Marthe...

PAULETTE.

Mais je suis venue pour ça. Elle habite Paris, maintenant.

VALENTIN.

Elle est institutrice à Paris ?

PAULETTE.

Institutrice ! Non, non, mon cher, elle est caissière... dans une gargote... « Au Bœuf en daube », rue des Halles.

VALENTIN, *se levant.*

Marthe ! caissière à Paris ! Mais c'est impossible !

PAULETTE.

Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ? Elle a changé de position .. comme vous... Dame ! mon cher, ce n'est pas un ange... Marthe... C'est une femme d'aujourd'hui, elle a des nerfs... Elle restait à Savigny parce qu'elle vous aimait, parce que vous lui aviez juré qu'elle serait votre femme... Mais oui, vous le lui aviez juré ! C'est comique ! Et alors, tout d'un coup, vous êtes parti... Eh bien, elle a fait comme vous !... Et maintenant la voici à Paris !... ouvrière !... Seulement, elle n'y sera pas longtemps ouvrière, c'est moi qui vous le dis ! Et savez-vous ce qu'elle deviendra, Marthe ? Elle deviendra une cocotte ! Et ce sera de votre faute !

VALENTIN.

Ecoutez-moi, Paulette. Ecoutez-moi bien. Il faut empêcher Marthe de faire ça. Elle serait malheureuse, je vous jure qu'elle serait très malheureuse .. Je vous en supplie, qu'elle attende, qu'elle attende un peu... En ce moment, je suis dans une situation... Vous ne pouvez pas comprendre dans quelle situation je suis...

PAULETTE.

C'est ça qui lui est égal, votre situation... Elle serait bien suffisante pour vous deux, si vous vouliez.

VALENTIN.

Je ne veux pas parler de ma situation matérielle qui sera excellente dans très peu de temps... Je vous parle de ma situation morale.

PAULETTE.

Morale?

VALENTIN.

Non... Vous ne pouvez pas comprendre; et moi, je ne peux pas vous expliquer. D'ailleurs, plus je vous expliquerais, moins vous comprendriez...

PAULETTE.

Moi, je comprends parfaitement au contraire... Vous aimez une autre femme... et je sais même qui... Une femme qui vous a entraîné à Paris... une simple coquette... qui vous en fera voir de toutes les couleurs, c'est moi qui vous le garantis...

LE GARÇON, *entrant, bas à Valentin.*

Monsieur, c'est encore une dame...

VALENTIN.

Sapristi! Clotilde! (*A Paulette:*) Allez, ma petite Paulette! Allez, et dites à Marthe que je n'ai

d'amour, de véritable amour que pour elle! Voilà la vérité!

PAULETTE.

Je lui dirai ce qu'il faudra, mon cher... mais ce n'est pas pour vous que je le fais... c'est pour elle...

Elle sort.

VALENTIN, *seul.*

J'aurais peut-être préféré qu'elle ne vînt pas, mais elle est venue, c'est la vie!... *(Entre Clotilde. — Valentin au garçon :* Laissez-nous, Ledru.

(Sort le garçon.

SCÈNE IV

VALENTIN, CLOTILDE.

CLOTILDE, *lui prenant les mains.*

Ah! mon ami!

VALENTIN, *mollement.*

Clotilde!... ma chère Clotilde!...

CLOTILDE.

Quelle imprudence je fais en venant ici!

VALENTIN.

Vous croyez?...

CLOTILDE.

Dans un hôtel!... Un hôtel meublé!... Quel drôle de mobilier!

VALENTIN.

C'est un mobilier Louis-Philippe.

CLOTILDE, *allant à la fenêtre.*

Où donne cette fenêtre?

VALENTIN.

Sur la rue... la rue Monsieur-le-Prince.

CLOTILDE.

Vous êtes sûr qu'on ne voit pas tout ce qui se passe?

VALENTIN.

Non! non! non! non!

CLOTILDE.

Vous devriez déménager.

VALENTIN.

Je déménagerai, je vous le promets.

CLOTILDE.

Vous devriez prendre un petit rez-de-chaussée...

VALENTIN.

Du côté du parc Monceau...

CLOTILDE.

C'est ça.

VALENTIN.

Je vous le promets.

CLOTILDE, *s'asseyant.*

Allons donc, allons donc. Venez vous mettre là, Valentin, à mes genoux!

VALENTIN, *s'agenouillant.*

Oui. . oui .. Prenez un gâteau.

CLOTILDE.

Merci, je n'ai pas faim... *Lui touchant la tête.* Il faudra m'aimer toujours, n'est-ce pas, Valentin?... Toujours!... pour me faire oublier ce que je fais en ce moment! C'est une chose très grave, voyez-vous, une de ces choses qu'une femme qui se respecte peut faire deux ou trois fois à peine dans toute sa vie. Vous ne vous en rendez pas bien compte.

VALENTIN.

Oui, certes, je m'en rends compte.

CLOTILDE.

Vous n'en avez pas l'air, je vous assure. C'est même... — il y a longtemps que je voulais vous le dire — c'est même ce qu'il y a d'un peu agaçant en vous... Vous avez l'air de trouver ce qu'on fait pour vous tout naturel. Il ne faut pas oublier que je ne suis plus dans la même situation qu'autrefois, et qu'une légèreté, une indiscrétion de votre part, auraient des conséquences épouvantables... Je suis aujourd'hui la femme d'un homme en vue.

VALENTIN.

D'un homme en vue?

CLOTILDE.

Vous ne savez donc pas que mon mari a été nommé sénateur?... C'est quelque chose tout de même, c'est quelque chose...

VALENTIN, *d'un air de doute.*

Oh!

CLOTILDE.

Oui... oui... Nous avons beaucoup plaisanté là-dessus, et moi toute la première... Quand mon mari se présentait, je trouvais ça ridicule, puéril... j'étais persuadée, d'ailleurs, qu'il ne serait jamais élu... Mais, dimanche dernier, lorsqu'est arrivée la nouvelle de l'élection, à une très grande majorité, je n'ai pu me défendre d'un certain étonnement, je dirai même, d'un certain respect... Soyons justes : le premier venu ne peut pas être sénateur!

VALENTIN.

Vous disiez le contraire.

CLOTILDE, *assez sèchement.*

C'est possible. J'ai changé d'opinion.

VALENTIN.

Jounel aussi.

CLOTILDE.

S'il l'a fait, c'est que probablement il avait des raisons. Je vous prie de croire que ce n'est pas un étourneau.

VALENTIN.

Permettez. . je ne prétends pas...

CLOTILDE.

Vous êtes assez enclin, je le sais, à le prendre pour un simple pantin, ce qui, d'ailleurs, est fort désobligeant pour moi, vous devriez le sentir.

VALENTIN.

Voyons, Clotilde !

CLOTILDE.

Apprenez qu'Adolphe a prononcé l'autre jour, devant les délégués sénatoriaux, un discours qui m'a positivement emballée, moi qui pourtant ne me soucie guère de la politique.

VALENTIN, *vexé.*

Il n'en est pas moins vrai que, sans moi, votre mari n'aurait jamais été nommé !

CLOTILDE.

Vous osez dire que mon mari vous doit son élection ?

VALENTIN.

Parfaitement !

CLOTILDE.

C'est trop fort !...

VALENTIN.

Voyons... Clotilde !...

Il la prend par la taille.

CLOTILDE.

Laissez-moi... voyons... laissez-moi... Vous devez comprendre que je suis troublée, inquiète... Vous ne le comprenez pas? Non, ça vous est égal, à vous... Non, mais je suis sûre que, lorsque vous m'avez vue entrer tout à l'heure, vous vous êtes dit : « Voilà une femme qui va.. » Oui, je parie que vous vous l'êtes dit!

VALENTIN.

Oui... je me le suis dit, parfaitement! Et je prétends que n'importe qui, à ma place, se le serait dit comme moi.

CLOTILDE.

Eh bien! Vous avez eu tort... Je ne suis pas de ces femmes-là! (*Allant à lui.*) Tenez, ayons le courage de nous le dire : il y a eu un petit malentendu entre nous...

VALENTIN.

Ma parole d'honneur, Clotilde, je crois que vous avez raison! Vous ne m'en voulez pas?

CLOTILDE.

Non, Valentin... Non... je ne vous en veux pas. Séparons-nous... et ne m'en gardez pas rancune... Quant à moi, je vous aurai une grande reconnaissance; car, si je ne trompe jamais mon mari, c'est certainement à vous que je le devrai.

VALENTIN.

Alors?

CLOTILDE.

Alors, au revoir, mon ami... Dites donc, je voudrais bien m'en aller sans être vue.

VALENTIN.

Je vais descendre en même temps que vous.

CLOTILDE.

Ah ! vous regarderez bien dans l'escalier.

VALENTIN.

Soyez tranquille.

CLOTILDE, *lui tendant la main.*

Je vous dis bonjour ici.

VALENTIN.

C'est ça...

CLOTILDE.

Ma voilette ?... Quand se verra-t-on ?

VALENTIN.

Quand vous voudrez.

CLOTILDE.

Serez-vous vendredi à l'Opéra ?

VALENTIN.

Je ne pense pas.

CLOTILDE.

Ce sera pour un autre jour.

VALENTIN.

Parfaitement ! *(Il va ouvrir la porte. Paraît Marthe, qui entre sans apercevoir d'abord Clotilde.)* Marthe !

(Mouvement de Marthe.)

CLOTILDE, *tranquillement.*

Adieu, cher monsieur... *(A part, à Valentin :)* Eh bien ! mais de quoi vous plaignez-vous ?...

(Elle sort en riant.)

SCÈNE V

VALENTIN, MARTHE.

VALENTIN.

Ecoutez-moi, Marthe ! Ecoutez-moi bien !

MARTHE, *indignée.*

Taisez-vous!... Oh! non, c'est trop beau, ça! c'est trop beau!... Je vois ma sœur tout à l'heure qui me dit que vous m'aimez encore... que vous n'aimiez que moi! que moi!... Et que vous vouliez absolument me voir!... Alors, je ne pense plus qu'à une chose, moi, c'est que je vous aime!... J'oublie tout ce que vous m'avez fait: toutes vos promesses et tous vos mensonges!... Et je sors, je me précipite chez vous, après avoir fait ma plus belle toilette... J'accours pour vous dire: « Valentin! ne vous découragez pas! Ne m'épousez pas tout de suite, peu m'importe, j'ai confiance en vous... malgré tout... En attendant, je serai votre maîtresse et votre amie! » Et je vous trouve avec une femme, dans une chambre garnie de fleurs, et autour d'une table couverte de gâteaux! Eh bien! ce n'est pas de l'indignation que votre conduite m'inspire, c'est l'envie de rire, de rire tant que je pourrai, de rire aux larmes!

Elle tombe sur un fauteuil, pleurant et riant à moitié.

VALENTIN, *s'approchant.*

Ma chérie!... ma chérie!...

MARTHE.

Oh! éloignez-vous, laissez-moi... Laissez-moi!... c'est fini! Cette fois-ci, c'est bien fini!...

VALENTIN.

Eh bien! vous êtes injuste!... Oui, vous êtes injuste, à la fin!... Parfaitement! j'étais avec une femme quand vous êtes entrée!... Je ne le nie pas, ce serait un enfantillage! Cette femme-là, hier encore, avant de vous avoir revue, je l'adorais et je la désirais!... Mais dès que je vous vois, je ne sais pas comment ça se fait, je ne désire plus, je n'aime plus que vous! Mon Dieu oui! Croyez-le

ou ne le croyez pas! ça m'est égal!... Mais je le dis parce que c'est la vérité, et l'on a pas tant d'occasions dans la vie de dire la vérité, pour en négliger une quand elle se présente! J'avais rendez-vous avec cette femme aujourd'hui... J'avais rendez-vous depuis longtemps... et alors elle est venue... Elle aurait pu ne pas venir, mais elle est venue... Et j'irai plus loin, si les choses avaient tourné d'une certaine façon, je serais peut-être devenu son amant! Mais les choses ont tourné autrement, et nous avons fini par ne plus vouloir ni l'un ni l'autre!... J'avais acheté des fleurs et des gâteaux... je ne le nie pas non plus, car vous croiriez peut-être que c'est elle qui les avait apportés... Mais s'ils pouvaient parler, ces gâteaux, ils diraient qu'on n'y a pas touché! qu'on n'a touché à rien!... Et maintenant, je l'ai oubliée cette femme! Je ne pense plus qu'à vous! Et si vous, vous refusez à votre tour, c'est que vous ne m'aimez pas, et que vous ne m'avez jamais aimé!

MARTHE.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est que tout ça, c'est des mensonges!

VALENTIN.

Non!

MARTHE.

Si! c'est des mensonges.

VALENTIN.

Mais...

MARTHE.

Mais je les crois, je les crois!... C'est idiot, mais je vous crois!...

VALENTIN, *la prenant dans ses bras.*

Oh! ma chérie!... *(On frappe à la porte.)* Qu'est-ce que c'est encore? qu'est-ce que c'est? N'entrez pas! *(Sur un geste de Marthe.)* Si, si, entrez!

SCÈNE VI

VALENTIN, MARTHE, PAULETTE, JOUNEL, BLUCHE.

PAULETTE, *sur le seuil, toute heureuse.*

Eh bien !...

VALENTIN, *lui ouvrant les bras.*

Embrassez-moi, la petite sœur !...

PAULETTE, *se précipitant dans ses bras.*

Avec plaisir, mon vieux !

(Jounel et Bluche paraissent.)

VALENTIN.

Monsieur Jounel ?

JOUNEL.

Qu'il ne soit plus question des légers nuages...

BLUCHE.

Sa femme lui a tout expliqué...

VALENTIN.

Ah !

JOUNEL.

C'est grâce à votre remarquable article que j'ai été nommé sénateur, je ne l'oublie pas, et je tiens à m'acquitter envers vous.

BLUCHE.

Oui. Nous savons que vous n'êtes bon à rien, absolument à rien...

VALENTIN.

Mais...

JOUNEL.

Mais vous ferez un excellent sous-préfet ! Voici votre nomination… et permettez-moi de vous serrer la main.

MARTHE, *à Valentin, lui prenant le bras.*

Alors, nous retournons à Savigny tous les deux ?

VALENTIN.

A Savigny, d'où je suis parti en sabots ! oui, madame la sous-préfète.

MARTHE.

Tu es heureux ?

VALENTIN.

Je le serai encore davantage dans trois ans.

JOUNEL.

Pourquoi ?

VALENTIN.

Parce que je serai sénateur !… *(Désignant Jounel.)* à sa place ! ! !



LES PASSAGÈRES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre de la Renaissance,
le 9 octobre 1906.

PERSONNAGES

ROBERT VANDEL	MM.	L. GUITRY.
LA HERCHE		HUGUENET.
BARON DE TINOIS		DIEUDONNÉ.
PHILIPPE AUBIER		P. JUVENET.
AMÉLIE VANDEL	Mmes	J. DARCOURT.
HORTENSE VILMENARD		H. ROGGERS.
ADRIENNE		J. CHEIREL.
CLOTILDE LA HERCHE		M. RYTER.
CÉLESTE BROQUET		M. CARON.
JULIETTE		A. NORY.
YVONNE VANDEL		M. CORLYS.
FANNY		M. PÉRI.
ANNA		COLONNA.

De nos jours.

LES PASSAGÈRES

ACTE PREMIER

Chez Robert.

Petit salon dans un vieil hôtel de la rue de l'Université, donnant sur des jardins. Très élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE AUBIER, La Femme de Chambre, ROBERT, *puis* JULIETTE.

(Au lever du rideau, la femme de chambre introduit Philippe.)

ROBERT, *serrant la main de Philippe et désignant un livre.*

Vous voyez, cher ami, je travaille comme un écolier, un pauvre écolier que je suis.

PHILIPPE, *regardant le livre.*

Chimie organique... Mais c'est très bien. *(Souriant.)* Vous savez que vous faites de grands progrès.

ROBERT.

Je voudrais pouvoir suivre vos expériences. Elles m'intéressent passionnément.

PHILIPPE.

Et si je puis les continuer, c'est grâce à qui?

ROBERT.

Chut!

PHILIPPE.

Soyez tranquille, je ne le dis à personne. Mais ça vous est égal que je vous en sois très reconnaissant?

ROBERT.

Ça me fait plaisir. Seulement, il ne faut pas vous méprendre sur mon caractère. N'allez pas vous imaginer que j'agisse pour le bien de l'humanité. Je suis d'un égoïsme fou, tel que vous me voyez.

PHILIPPE.

Vous?

ROBERT.

Mais oui, moi. Il m'est impossible de faire une chose qui ne m'amuse pas, et j'essaye de me procurer tout ce qui m'amuse. Or, vos expériences m'amusent et m'intéressent, voilà la vérité. Je suis un ignorant et je me plais dans la société d'un très jeune et très grand savant comme vous.

PHILIPPE.

Oh! oh!

ROBERT.

D'un homme, en tout cas, qui sera demain un très grand savant.

PHILIPPE.

Je ne veux pas vous contrarier. Mais ce n'est pas pour entendre des compliments que je suis venu de si bon matin. Devinez qui je me suis permis d'amener? Notre petite amie Juliette...

ROBERT.

Tant mieux! Je la verrai avec plaisir.

PHILIPPE, *souriant.*

Encore une victime de votre égoïsme!

ROBERT.

Eh! je me dis quelquefois qu'un égoïsme intelligent conduirait l'homme aux plus hautes vertus... Et que me veut-elle, notre petite amie? Le savez-vous?

PHILIPPE.

Elle vient vous annoncer une nouvelle, et, comme elle n'osait pas venir toute seule, elle m'a prié de l'accompagner.

ROBERT.

Une nouvelle?

PHILIPPE.

Elle se marie.

ROBERT.

Elle a bien raison. J'espère qu'elle n'a plus rien à craindre de ce gredin qui l'a abandonnée après lui avoir fait un enfant?

PHILIPPE.

Mon garçon de laboratoire?

ROBERT.

Oui.

PHILIPPE.

Mais c'est lui, justement, qu'elle épouse.

ROBERT.

Ah! bah!

PHILIPPE.

Mon Dieu, oui. Elle s'est réconciliée avec le gredin.

ROBERT.

C'est triste! Elle sera très malheureuse. Cet homme-là ne l'épouse que parce qu'elle a maintenant un peu d'argent...

PHILIPPE.

L'homme n'est pas parfait et les femmes ne sont jamais aussi malheureuses qu'on le croit.

ROBERT.

C'est tout ce que vous inspire cette histoire?

PHILIPPE.

Elle est si banale!

ROBERT.

Elle vous semble banale parce qu'au fond, les aventures de la femme ne vous intéressent pas, et, dans la simple histoire d'une fille comme Juliette, vous ne percevez pas ce qu'il y a d'émouvant. Vous avez beau avoir du talent, de la générosité d'esprit, vous appartenez tout de même à la génération cruelle...

PHILIPPE.

Cruelle?... Oh! oh!

ROBERT

Mais si, à la génération qui ne verra bientôt

plus dans les femmes que des rivales et des concurrentes.

PHILIPPE.

Nous les rencontrons dans toutes les luttes de la vie et dans les mêmes carrières que nous, ce n'est pas de notre faute. Mais nous ne sommes pas des monstres.

ROBERT.

Presque.

PHILIPPE.

Nous sommes un peu moins dupes que vous ne l'étiez, voilà tout.

ROBERT.

Je suis épouvanté à l'idée que ma fille en sera réduite un jour ou l'autre à prendre un mari dans votre genre.

PHILIPPE.

Elle s'y attend. Ce sera peut-être même moi.

ROBERT.

C'est triste.

PHILIPPE.

Elle va bien, mademoiselle Yvonne ?

ROBERT.

Elle travaille avec son institutrice.

PHILIPPE.

Vous ne l'envoyez plus au lycée !

ROBERT.

Rassurez-vous, elle aura tous ses brevets. Mais elle avait une tendance à se surmener, alors j'ai pris une institutrice libre, qui est d'ailleurs une

personne tout à fait charmante et intéressante... De quoi riez-vous? De quoi riez-vous encore?

PHILIPPE.

De ce que vous ne pouvez parler d'une femme sans que votre voix s'amollisse subitement.

ROBERT.

Vous ne me corrigerez pas.

PHILIPPE.

Ce serait dommage. En réalité, vous devez vous amuser beaucoup dans la vie... Avez-vous fait la noce autrefois?

ROBERT.

Pendant de longues années, ce qui me permet aujourd'hui, sans ridicule, d'être la sagesse même.

PHILIPPE.

Mais vous savez que, moi aussi, je ferai un très bon mari.

ROBERT.

Nous en reparlerons dans quelques mois, si d'ici là vous ne vous débauchez pas trop.

PHILIPPE.

On vous verra ce matin, au laboratoire?

ROBERT.

Je n'en suis pas sûr. J'attends mon beau-frère et ma belle-sœur qui arrivent de Tours, passer une semaine à Paris... La Herche, je vous en ai parlé.

Il sonne la femme de chambre.

PHILIPPE.

Vous allez recevoir Juliette?

ROBERT.

A l'instant. *(A la femme de chambre qui paraît :)* Faites entrer la personne qui est venue avec monsieur Aubier. *(Sort la femme de chambre.)* Vous n'êtes pas de trop.

(Entre Juliette.)

JULIETTE, *à Robert.*

Bonjour, monsieur Vandel... *(A Philippe :)* Vous avez raconté...?

PHILIPPE.

En partie, mademoiselle Juliette, en partie seulement. *(Serrant la main de Robert.)* Au revoir.

ROBERT.

A tantôt.

PHILIPPE.

Au revoir, mademoiselle Juliette.

JULIETTE.

Au revoir, monsieur Philippe.

(Sort Philippe.)

SCÈNE II

ROBERT, JULIETTE, *puis* AMÉLIE.

ROBERT.

Eh bien, vous voilà contente, petite Juliette?

JULIETTE.

Mon Dieu, oui, assez contente. Mais il ne faudrait pas croire que je saute de joie. Edouard s'est décidé à m'épouser, mais il y a mis le temps.

ROBERT.

Edouard, c'est...?

JULIETTE.

C'est lui qui est la cause de l'enfant, oui, monsieur. Il ne voulait rien savoir, d'abord; puis, quand il a vu qu'un homme comme vous s'occupait de moi, il s'est dit : « Ce n'est peut-être pas la première venue, cette femme-là... » Et il m'a demandé si je voulais m'établir avec lui.

ROBERT.

Il ne trouvera jamais mieux.

JULIETTE.

D'autant plus qu'il a maintenant une place où l'on a besoin d'un homme marié... au Havre... Nous allons partir gérer un hôtel... l'hôtel de l'Océan. Si jamais vous venez au Havre, vous ne descendrez pas ailleurs que chez nous. Vous me le promettez?

ROBERT.

Je vous le promets.

JULIETTE.

On va s'installer dès demain. Nous avons tout ce qu'il nous faut, à peu près. Il ne nous manque plus grand'chose. *(Voyant que Robert met la main à son portefeuille.)* Oh! non, monsieur, non... Ne croyez pas que je... Vous avez été trop bon, déjà...

ROBERT.

Tenez.

(Il lui remet un billet de banque.)

JULIETTE.

Merci, monsieur... Comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance ?

ROBERT.

Ce n'est pas la peine.

JULIETTE, *baissant les yeux.*

Les femmes n'ont qu'un moyen de la prouver, leur reconnaissance. Mais ce moyen-là, je sens bien que vous n'en voudriez pas, si je vous le proposais... Oh ! je le sens.

ROBERT, *riant.*

Mais non, petite effrontée, je n'en voudrais pas.

JULIETTE.

C'est dommage.

ROBERT.

Comment ! Vous n'auriez pas honte de tromper Edouard ?

JULIETTE.

Ça dépendrait avec qui... Pas avec vous... Comme on se fait des illusions sur les hommes, pourtant ! En vous voyant si gentil avec moi, si doux... je m'étais figuré que...

ROBERT.

Que ?

JULIETTE.

Dame ! que vous aviez une petite arrière-pensée, que je ne vous déplaisais peut-être pas.

ROBERT.

Mais vous ne me déplaisez pas du tout. Je vous trouve charmante... Seulement, je suis marié.

JULIETTE.

Oh! monsieur.

ROBERT.

Je sais bien que ce détail n'a pas une grosse importance pour vous.

JULIETTE.

Enfin, je tombe sur un homme vertueux, ce n'est pas de chance! Dire que j'ai failli devenir amoureuse de vous!

ROBERT.

Ça n'aurait pas duré longtemps.

JULIETTE.

Ça aurait duré ce que ça aurait duré. Et tenez, encore maintenant, je suis émue de vous quitter, c'est vrai.

ROBERT.

Est-ce que le mariage n'est pas préférable, voyons? Réfléchissez.

JULIETTE.

Le mariage pour une femme, aujourd'hui, c'est bien délicat. Tandis qu'une liaison, une bonne liaison avec un homme marié, ça c'est la sécurité.

ROBERT.

Allons, au revoir, mon enfant.

JULIETTE.

Au revoir, monsieur. Je ne vous reverrai peut-être plus?

ROBERT.

Mais si, mais si.

JULIETTE.

Vous garderez tout de même un bon souvenir de moi, n'est-ce pas ?

ROBERT.

Un excellent, petite Juliette. Et je vous écrirai toutes les années au jour de l'an.

JULIETTE.

Moi aussi. Ça me console un peu, cette idée... Et puis, quand vous viendrez au Havre...

ROBERT.

Entendu.

JULIETTE, *s'approchant de lui.*

C'est-y permis de vous embrasser ?...

ROBERT, *riant.*

C'est permis... pour une fois...

Elle l'embrasse. Entre Amélie.

AMÉLIE, *les apercevant.*

Tiens !

ROBERT, *à Juliette, qui se recule.*

N'ayez pas peur, c'est ma femme.

SCÈNE III

ROBERT, JULIETTE, AMÉLIE.

ROBERT, *à Amélie.*

Ah ! que je te présente ma petite protégée. Je t'en ai parlé souvent, tu ne la connaissais pas.

AMÉLIE.

Mademoiselle...

JULIETTE.

Madame.

ROBERT.

Elle se marie et elle va habiter le Havre.

AMÉLIE.

Mes compliments, mademoiselle.

JULIETTE.

Votre servante, madame. Et merci, encore une fois, de vos bontés, monsieur Vandel.

(Vandel lui tend la main et la reconduit.

SCÈNE IV

ROBERT, AMÉLIE.

AMÉLIE, *de très bonne humeur.*

Ecoute, mon ami. Je vais te faire une réflexion absurde, qui n'a pas le sens commun. Je suis enchantée que cette demoiselle s'en aille un peu loin.

ROBERT.

Bah !

AMÉLIE.

Ma foi, oui. On n'entend parler que d'elle ici, depuis quelque temps.

ROBERT.

Je t'ai expliqué sa situation. Elle avait perdu sa place, elle était en pleine détresse.

AMÉLIE.

Alors, tu as été bon pour elle. Je ne t'en fais

pas un reproche, certes, non... Tu es très bon et tu te laisses embrasser avec une grande bonté.

ROBERT.

C'est sérieux, ce que tu me dis là?

AMÉLIE.

Non, ce n'est pas sérieux, quoiqu'il y ait des hommes que la bonté entraîne trop loin, comme certaines femmes la coquetterie... Allons, allons, c'est oublié. Je te demande pardon. Tu sais que j'ai quelques minutes de mélancolie par semaine.

ROBERT.

C'est ton jour, aujourd'hui?

AMÉLIE.

Juste.

ROBERT.

Et pourquoi cette mélancolie?

AMÉLIE.

Toujours pour la même raison. Je te regarde et je constate que j'ai beau vieillir un peu chaque année, comme tout le monde, tu ne te décides pas à en faire autant.

ROBERT.

Moi? Mais qu'est-ce que tu crois que je fais du matin au soir? Je vieillis, je vieillis. J'ai une fille de dix-sept ans.

AMÉLIE.

Et moi, donc!

ROBERT.

J'ai des tas d'années de plus que toi.

AMÉLIE.

Trois, à peine. Et quelles années? Des années d'homme.

ROBERT.

Remarque que la conception que nous avons de l'âge est purement arbitraire.

AMÉLIE.

Vraiment?

ROBERT.

Oui, car au fond, l'âge, l'âge véritable, celui qui compte, ce n'est pas le nombre des années que nous avons vécu, c'est le nombre des années qui nous restent à vivre.

AMÉLIE.

Comme nous ne le savons pas...

ROBERT.

Ce n'est donc pas la peine d'en parler. C'est un sujet de conversation qui ne mène à rien.

AMÉLIE.

Oh! je ne te fais pas une scène de jalousie, Dieu, non! Je ne veux pas devenir acariâtre après avoir été si longtemps heureuse et rassurée. La jalousie n'est belle que sur un visage jeune et ardent. Après les premières rides, la confiance doit revenir.

ROBERT.

Et d'ailleurs, je suppose qu'elle n'a jamais disparu.

AMÉLIE.

Laissons flotter là-dessus un peu de vague.

ROBERT.

Ma pauvre Amélie, ma pauvre Amélie, si tu savais comme tu as tort de t'inquiéter! Il y a des jours où je suis stupéfait moi-même de la quan-

tité de choses qui me sont indifférentes, la plupart de celles que je fais, entre autres.

AMÉLIE.

Tu te calomnies, Robert. Tu es l'être le plus généreux et le plus sensible qu'il y ait au monde.

ROBERT.

Les apparences sont contre moi, mais, je le disais à l'instant à Philippe, mon égoïsme est sans bornes.

AMÉLIE.

Ton égoïsme ne t'empêche pas de rendre de grands services à tous ceux qui s'adressent à toi.

ROBERT.

Mais il m'empêche d'y attacher la moindre importance.

AMÉLIE.

Tu ne peux pas voir une créature malheureuse sans être immédiatement attendri.

ROBERT.

Ce n'est pas de l'attendrissement, c'est de la méfiance. Ah! la femme qui voudra déranger ma vie, gare à elle!

AMÉLIE.

Oh! ce que je redoute, ce n'est pas une coquette, mais une femme qui passera près de toi, qui aura besoin de toi et qui pleurera.

ROBERT.

J'essuierai ses larmes en pensant à autre chose. Arrêtons-nous, parce que nous allons nous attrister sur des aventures imaginaires.

AMÉLIE.

Oui, c'est fini. Je n'ai plus qu'à te poser ma petite question obligatoire, ainsi que je le fais deux ou trois fois par an, pas plus, tu me rendras cette justice.

ROBERT.

Va, va !

AMÉLIE.

Tu n'as pas de maîtresse ?

ROBERT.

Quelle horreur !

AMÉLIE.

Jure-le ?

ROBERT.

Je le jure !

AMÉLIE.

Donne-moi ta parole d'honneur ?

ROBERT.

Je te la donne.

AMÉLIE.

Dis-moi « non », tout simplement.

ROBERT.

Non. Et j'ajoute que si jamais j'en avais une, écoute bien ce que je te dis, ce ne serait pas de ma faute...

(Entre Yvonne vivement.)

SCÈNE V

LES MÊMES, YVONNE.

YVONNE.

Bonjour, papa !

(Elle l'embrasse.)

ROBERT, *à Amélie, bas et riant.*

Et puis, me vois-tu trompant... Yvonne?

YVONNE.

Qu'est-ce que tu dis de moi?

ROBERT.

Je dis que tu auras dix-sept ans dans huit jours.

YVONNE.

Comme c'est vrai, ça!

ROBERT.

D'où viens-tu?

YVONNE.

De prendre ma leçon d'histoire avec Adrienne.

AMÉLIE.

Tu pourrais dire : mademoiselle Adrienne.

YVONNE.

Non, nous sommes devenues très camarades, toutes les deux. Elle est très gentille, mon institutrice ; elle me plaît beaucoup. (*A son père :*) Pourquoi n'es-tu pas venu, aujourd'hui?

ROBERT.

Quoi faire?

YVONNE.

Mais assister à la leçon! Tu aurais tort de ne pas continuer. Tu n'es pas très fort en histoire.

ROBERT.

Je ne suis fort en rien, mon enfant.

YVONNE.

L'autre jour, tu as dit sur Charlemagne des enfantillages, positivement.

ROBERT.

Tu m'aurais interrogé sur Pépin le Bref, ç'aurait été exactement la même chose.

AMÉLIE.

Ne te surmène pas, au moins, tu as le temps. Je ne tiens pas du tout à ce que tu passes ton brevet cette année-ci.

YVONNE.

J'en réponds. Il n'y a aucun surmenage dans mon cas.

(Entre Adrienne.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ADRIENNE.

YVONNE.

Adrienne, dites donc à maman que j'apprends très vite et sans l'ombre d'une fatigue.

ADRIENNE.

C'est exact, madame.

YVONNE.

Voilà comment nous sommes dans notre génération.

ROBERT, *à Adrienne.*

Je vous recommande tout de même une sage lenteur dans l'éducation de cette enfant.

ADRIENNE.

N'ayez pas peur, monsieur.

ROBERT.

D'abord, vous n'êtes pas pressée de nous quitter? Vous vous trouvez bien ici?

ADRIENNE.

Oh! monsieur. Le jour où mon amie de pension, votre cousine, madame Vilmenard, m'a donné une lettre de recommandation pour vous, ce jour-là j'ai compris ce que c'était que la chance.

ROBERT.

A propos de notre cousine, avez-vous de ses nouvelles?

ADRIENNE.

Pas depuis quelque temps.

AMÉLIE.

Elle ne vous a pas écrit la date de son mariage?

ADRIENNE, *étonnée.*

Mais j'ignorais même... Hortense se marie?

AMÉLIE.

Bientôt.

ADRIENNE.

Ah! par exemple! Comment se fait-il qu'elle ne m'ait pas informée?... Vous êtes sûre, madame?

AMÉLIE.

Mon frère me l'a affirmé dans sa lettre d'hier. Hortense épouse le baron de Tinois, une des grosses fortunes de la Touraine.

ROBERT.

Ma femme oublie de vous dire que le baron de Tinois est non seulement un des hommes les plus

riches, mais un des hommes les plus âgés de la Touraine.

ADRIENNE.

Il est vieux ?

ROBERT.

Oh !

YVONNE.

Quand on me fera épouser un vieux monsieur, moi !

AMÉLIE.

Tais-toi !

ADRIENNE.

Je suis très étonnée. Ce genre de mariage était si peu dans les idées d'Hortense, autrefois.

ROBERT.

Ça me la gâte même légèrement, notre belle cousine.

AMÉLIE.

Nous aurons des détails par mon frère, tout à l'heure.

ROBERT, *regardant sa montre et à Amélie.*

Il est temps. Prends la voiture.

AMÉLIE.

Tu ne viens pas avec moi ?

ROBERT.

J'ai envie de passer au laboratoire inviter Philippe Aubier à déjeuner avec nous. Qu'est-ce que tu en dis ?

AMÉLIE.

Mais c'est parfait. Je te laisserai en route.

ROBERT.

Et si j'ai le temps, je te rejoindrai à la gare. *(A Yvonne :)* Toi, tu devrais te promener dans le jardin jusqu'à midi.

YVONNE.

Pas maintenant. Nous allons faire de la photographie avec Adrienne.

ROBERT, *en sortant avec Amélie dont il prend le bras.*

Tu veux donc tout savoir?

YVONNE, *riant.*

Tout, papa, tout!

SCÈNE VII

YVONNE, ADRIENNE.

YVONNE.

Mon père se moque de moi, mais entre nous, il ne serait plus capable de passer son baccalauréat, voilà la vérité. On était très ignorant dans cette génération-là.

ADRIENNE.

Vous êtes incroyable, Yvonne!... Cette génération-là... Vous parlez toujours de votre père comme d'un vieux monsieur. Ah çà! quel âge croyez-vous qu'il a, votre père?

YVONNE.

Papa?

ADRIENNE.

Oui, papa.

YVONNE.

Tiens! je ne me suis jamais demandé ça. Mais je vous parie tout ce que vous voudrez qu'il a plus de quarante ans!

ADRIENNE.

Il a quarante-quatre ans. Votre mère me l'a dit encore hier soir à table.

YVONNE.

Vous voyez.

ADRIENNE.

Mais, ma pauvre Yvonne, c'est tout ce qu'il y a de plus jeune, un homme de quarante-quatre ans, surtout avec l'entrain, la bonté, le caractère admirable de votre père.

YVONNE, *naïvement.*

Il vous plaît beaucoup, papa, avouez-le?

ADRIENNE, *interloquée.*

Comment, il me plaît! Mais il ne faut pas employer des expressions pareilles, Yvonne!

YVONNE.

Quel mal y a-t-il? C'est tout naturel.

ADRIENNE.

Il n'y a pas de mal, en effet, mais l'expression est impropre. J'ai pour monsieur et madame Vandel une égale gratitude parce qu'ils sont charmants avec moi et qu'ils m'ont donné la plus gentille petite élève que j'aie jamais eue.

YVONNE.

Merci, mademoiselle.

ADRIENNE.

Et moi, est-ce que je vous plais?

YVONNE.

Tout à fait, et je le répète à qui veut l'entendre. Et ce qui me va le plus en vous, c'est que l'on sent que vous n'êtes pas une institutrice ordinaire, une simple savante.

ADRIENNE.

Qu'est-ce que je suis ?

YVONNE, *avec une importance comique.*

Vous êtes une personne qui connaissez la vie.

ADRIENNE, *riant.*

Que vous êtes drôle, Yvonne ! Et à quoi devinez-vous que je connais la vie, vous qui avez dix-sept ans ?

YVONNE.

Qu'est-ce que ça prouve ? Il y a l'intuition... Quand nous serons encore plus amies, plus intimes, vous me raconterez tout ce qui vous est arrivé, n'est-ce pas ? Ça doit être très intéressant.

ADRIENNE.

Il ne m'est arrivé rien d'intéressant.

YVONNE.

Tenez, une qualité que vous avez aussi et qui est rare, c'est le jugement.

ADRIENNE.

Je ne peux pas m'empêcher de rire.

YVONNE.

Si, si ! vous jugez les gens très bien. Nous sommes presque toujours du même avis. Et puis, vous êtes franche, vous ne cachez pas votre façon de penser. L'autre soir, ce monsieur, monsieur de Belfonds, qui parlait des femmes et qui disait tant de bêtises...

ADRIENNE.

Eh bien ?

YVONNE.

Eh bien, quand il a eu fini, vous n'avez pas pu vous empêcher de murmurer... J'étais près de

vous, j'ai bien entendu... Heureusement même que je suis seule à avoir entendu...

ADRIENNE.

Pardon, je n'ai pas prononcé un mot.

YVONNE.

Si ! vous avez murmuré : « Il en a une couche, celui-là ! »

ADRIENNE.

Moi, j'ai dit : « Il en a une... »

YVONNE.

Parfaitement, « une couche », vous l'avez dit.

ADRIENNE.

Je vous prie de ne jamais employer ce terme qui m'est échappé par hasard, et dont vous ne comprenez pas la portée.

YVONNE.

Rassurez-vous... Ah ! allons faire de la photographie. Nous avons le temps avant l'arrivée de mon oncle. Vous le connaissez, mon oncle La Herche ?

ADRIENNE.

Je n'ai pas cet honneur.

YVONNE.

Vous ne perdez rien.

ADRIENNE.

Yvonne !

YVONNE.

Ma tante, elle, est très agréable. Mais mon oncle est arriéré, grognon, plein de préjugés. Quand il a dit : « La province n'est plus ce qu'elle était il y a un siècle », il croit avoir tout dit. Naturellement, elle n'est plus la même, la province... Ça devait être gai, Tours, il y a un siècle !

ADRIENNE.

Ce que vous dites là est mal, Yvonne. Monsieur La Herche est le frère de votre maman, il faut l'aimer.

YVONNE.

Oh! je l'aime bien... je l'aime bien parce que j'y suis forcée. Mais je n'ai aucune sympathie pour lui.

(Entre Hortense.)

SCÈNE VIII

Les Mêmes, HORTENSE.

HORTENSE, *entrant gaiement.*

Les voici!

YVONNE, *se retournant.*

Ma cousine Hortense! Quel bonheur?

(Elle va l'embrasser.)

ADRIENNE.

Toi!

(Elle lui prend les deux mains.)

HORTENSE.

Oui, je suis arrivée hier soir, de Tours... *(A Yvonne :)* Que vous êtes grande, Yvonne! et jolie!

YVONNE.

Et vous donc! Vous avez vu mon père?

HORTENSE.

Il est sorti... *(A Adrienne :)* Ah! j'en ai à te raconter!

ADRIENNE.

Oui, je sais.

HORTENSE.

Tu sais?

ADRIENNE.

Je me doute.

HORTENSE.

Tu ne sais rien, rien!

YVONNE.

Je vais vous laisser.

HORTENSE.

Non, non... Pourquoi?

YVONNE.

Parce que si je restais, vous ne vous diriez pas la moitié de ce que vous avez à vous dire.

ADRIENNE.

Vous m'excusez, Yvonne?

YVONNE.

Quand vous aurez fini, vous m'appellerez, voilà tout. A tout de suite, ma cousine.

HORTENSE.

Oui, ma petite Yvonne, oui, à tout de suite!

(Sort Yvonne.)

SCÈNE IX

ADRIENNE, HORTENSE.

HORTENSE.

Je voulais t'écrire pour te donner un rendez-vous, mais je ne suis pas encore installée à Paris.

ADRIENNE.

Tu vas t'installer à Paris?

HORTENSE.

Attends... attends que je te raconte... Nous avons un instant?

ADRIENNE.

Oui, je suis toute seule, monsieur et madame Vandel sont sortis. Et, justement, ils viennent de me parler de toi. C'est comme ça que j'ai appris ton mariage.

HORTENSE.

C'est mon cousin La Herche qui doit leur avoir écrit.

ADRIENNE.

Alors, tu deviens baronne de Tinois?

HORTENSE.

Moi? Mais pas du tout. Voilà précisément où est l'histoire et pourquoi je tenais tant à te voir.

ADRIENNE.

Tu ne te maries pas? C'est rompu, ton mariage?

HORTENSE.

Oui.

ADRIENNE.

Mais personne ici n'en sait rien. Qu'est-ce qui s'est donc passé?

HORTENSE.

Ecoute un peu, ne sois pas si pressée. Il y a huit jours, j'étais décidée. Tu serais venue à Tours, je t'aurais dit: « Voilà, j'épouse le baron de Tinois ». Dame! tu connais ma situation. Elle n'est pas gaie. Je suis veuve depuis trois ans. Mon mari a laissé des affaires très embrouillées. On a fini par les liquider et mon notaire m'a remis le compte de ce qui me reste. C'est de quoi vivre à peine un an ou deux avec le train de maison que j'ai là-bas. Or, sur ces entrefaites, le baron de Tinois me demande ma main. Tu m'avoueras que c'était tentant.

ADRIENNE.

Et que lui as-tu répondu, au baron de Tinois?

HORTENSE.

Je ne lui ai répondu ni oui, ni non. Il était aux nues. Il en conclut que je lui donne de l'espoir et il va le raconter à tout le monde, et d'abord à mon cousin La Herche, qui me conseille d'accepter, en ajoutant que je n'ai pas autre chose à faire dans la position où je suis. Le bruit de mon mariage se répand dans la ville. Les gens qui commençaient à me regarder de travers reviennent à moi, m'accablent de compliments, de gracieusetés, d'invitations...

ADRIENNE.

Je ne comprends pas. Tu dis : « Les gens qui commençaient à me regarder de travers... » Pourquoi ?

HORTENSE.

Ah ! ma chère, tu ne sais pas ce que c'est que la haute bourgeoisie de province ! Les La Herche avaient été scandalisés déjà que leur cousin Vilmenard épousât la fille d'un petit boutiquier de Chinon, sans dot, comme moi. Depuis la mort de mon mari, ils me tenaient très à l'écart. Je te passe la médisance et les potins. Bref, la position peu à peu devenait intenable, et j'allais me décider à devenir baronne. Car enfin, du moment qu'on n'épouse pas un homme jeune, quelle importance ça a-t-il qu'on en épouse un vieux ou un très vieux ?

ADRIENNE.

A ce point de vue...

HORTENSE.

Par malheur, j'avais beau me tenir ce raisonnement, j'avais beau me dire que ces mariages-là sont très bien vus aujourd'hui dans la meilleure société, j'avais beau me représenter en baronne de Tinois, je ne pouvais pas m'empêcher de

songer, à part moi, que j'étais sur le point de faire quelque chose d'assez vilain... Tu l'as vu, Tinois, à Tours?

ADRIENNE.

Vaguement.

HORTENSE.

Il est effrayant, ma chère. Il a la goutte, il se teint... il croule. Il n'y a pas moyen, je te jure qu'il n'y avait pas moyen. Je m'en serais repentie toute sa vie. A nos âges, vois-tu, il faut avoir tout de même plus d'énergie, plus de courage... J'ai pensé à toi, à la façon si propre dont tu te tirais d'affaire dans l'existence. En somme, les femmes ont maintenant plus de ressources qu'autrefois. Nous n'avons pas été trop mal élevées... Allons-y gaiement! Et, ma foi, j'ai envoyé le baron de Tinois se faire teindre ailleurs!

ADRIENNE.

Comme tu as bien fait! Comme tu as bien fait! Et que je suis contente... Alors, en définitive, quelle résolution as-tu prise?

HORTENSE.

Je crois que j'ai trouvé la vraie combinaison. Te rappelles-tu Céleste, notre amie de lycée?

ADRIENNE.

Parfaitement. Je la rencontre quelquefois. Est-ce quelle n'est pas modiste?

HORTENSE.

Elle a une très grande maison de modes, rue de la Chaussée-d'Antin. J'étais toujours restée en relations avec elle; nous nous écrivions souvent. Eh bien, figure-toi que la semaine dernière, elle est arrivée à Tours. Elle m'a raconté qu'elle faisait d'excellentes affaires, mais qu'elle en

ferait de meilleures encore et qu'elle lancerait tout à fait sa maison si elle pouvait y mettre une certaine somme. Ce serait un très bon placement. Et elle m'a demandé si je pouvais la lui prêter, cette somme. C'est à peu près celle que j'avais à ma disposition. Je la lui ai offerte. Céleste m'a proposé de devenir sa commanditaire. J'ai accepté. Nous avons signé. Et tu vois devant toi, ma chère, l'associée de la maison Céleste et compagnie. Ça donnera ce que ça donnera.

ADRIENNE, *lui tendant les mains.*

Je deviens ta cliente.

HORTENSE.

Si rien de tout cela ne réussit, il sera toujours temps de faire mille folies... Ce qui a été drôle, par exemple, c'est quand j'ai annoncé à mon cousin La Herche que je n'épousais plus le baron de Tinois et que je devenais modiste à Paris!

ADRIENNE.

Il t'a battue?

HORTENSE.

Il m'a dit simplement : « Madame, vous serez la première modiste qu'il y aura eu dans notre famille... » Il s'est incliné et il est parti. Tu comprends, je ne suis plus seulement la parente pauvre, je suis la parente compromettante, déchue, la déclassée.

ADRIENNE.

Ça t'est égal, j'imagine?

HORTENSE.

J'en ris encore. Mais j'aime autant ne pas le rencontrer. Et comme je suppose que mon cousin Vandel ne serait pas plus flatté de ma présence que son beau-frère, maintenant que je t'ai vue et

que tu sais où me trouver, je m'en vais. Tâche de passer demain au magasin.

ADRIENNE.

J'irai certainement. Mais tu te trompes pour monsieur Vandel. C'est un homme qui a des idées très larges, qui est très généreux de caractère, et qui continuera à t'accueillir fort bien.

HORTENSE.

Je préfère ne pas m'y exposer. Vandel et La Herche sont des gens fort riches, qui ont les plus hautes relations. En réalité, c'est mon mari qui était leur cousin. Moi, je suis une alliée lointaine... et dont on ne se vante pas.

ADRIENNE, *avec reproche.*

Quelle erreur ! Comment se fait-il que tu ne connaisses pas mieux monsieur Vandel ? Il n'y a pas d'homme plus juste, plus simple ! Je sais des traits de lui d'une délicatesse !

HORTENSE.

Oh ! je ne le compare pas à son beau-frère, remarque.

ADRIENNE.

Tu aurais tort.

HORTENSE.

Quel enthousiasme ! Alors, tu es heureuse toi, ici ?

ADRIENNE.

Oui.

HORTENSE.

Tu ne préférerais pas une autre situation ?

ADRIENNE.

Une autre ? Mais non... Pourquoi quitterais-je celle-ci.

HORTENSE.

J'avais songé à te prendre avec moi, plus tard,

à nous établir toutes les deux. Quel avenir as-tu? L'éducation d'Yvonne sera vite terminée. Et alors, qu'est-ce que tu feras? Il faudra bien que tu t'en ailles. C'est l'affaire d'un an, deux au plus.

ADRIENNE.

C'est toujours ça...

HORTENSE, *avec intention, la regardant.*

Tu regretterais donc beaucoup de quitter cette maison?... Tu ne réponds pas?... Ecoute, c'est fou ce que je vais te demander, évidemment, c'est fou...

ADRIENNE.

Demande tout de même.

HORTENSE.

Est-ce que par hasard?...

ADRIENNE.

Quoi?... Oh! dis...

HORTENSE.

Est-ce que par hasard?... Non... c'est impossible...

ADRIENNE.

Achève... tu peux achever...

HORTENSE.

Ça ne te froissera pas?

ADRIENNE.

Ça ne me froissera pas du tout.

HORTENSE.

Est-ce que par hasard Robert t'aurait fait la cour, et...?

ADRIENNE.

Lui, faire la cour à une femme... Ah! tu ne le connais pas, décidément non!

HORTENSE.

Je respire... Je te jure que j'ai eu peur.

ADRIENNE.

Ah! ma chère, il n'y a rien à craindre avec lui, de ce côté! Il est charmant, il vous sourit, il vous dit les choses les plus gracieuses... Demande-lui un service, il te le rendra tout de suite. Mais la malheureuse qui s'emballera sur lui, ah! je la plains, celle-là!

HORTENSE.

Tu la plains?

ADRIENNE.

Je serais curieuse de savoir s'il a jamais été amoureux, ton cousin, ça, oui, je serais curieuse de le savoir.

HORTENSE.

J'ignore s'il a jamais été amoureux; ce que je sais seulement, c'est qu'il y a une femme qui est très amoureuse de lui, en ce moment.

ADRIENNE.

Ça, c'est impossible! Je m'en serais aperçue... Qui est cette femme?

HORTENSE.

Toi!

ADRIENNE.

Moi?

HORTENSE.

Oui.

ADRIENNE.

Tu as trouvé ça toute seule... comme c'est malin! Il y a une demi-heure que je cherche un moyen de te le dire. Je n'en peux plus. Si je ne l'avais pas dit à quelqu'un, j'aurais fini par le lui dire, à lui. Je l'aime comme une folle, ma chère, voilà la vérité... comme une folle, depuis le premier jour que je suis entrée chez lui...

HORTENSE.

Depuis près d'un an?

ADRIENNE.

Depuis onze mois... Tu te rappelles. Je venais de quitter l'enseignement où je n'avançais pas, où je périssais peu à peu d'ennui et de dégoût... Quel métier! Je songeais à m'en aller à l'étranger, dans des Amériques du Sud ou dans des Australies, faire n'importe quoi. J'allais partir à l'aventure, avec je ne sais quelle famille allemande ou anglaise. C'est toi qui m'as retenue. Et un matin, avec une lettre de toi, je suis tombée ici. Je m'attendais à trouver une famille de bourgeois quelconques, étroits et durs, et j'ai rencontré des êtres tendres, gais et humains. Deux jours après, ton cousin aurait pu me demander de me jeter à l'eau : je lui aurais obéi comme un caniche.

HORTENSE.

Et il n'a jamais deviné? Il n'a jamais compris?

ADRIENNE.

C'est un miracle. D'autant plus que j'ai dû en faire, des maladresses! C'est la première fois qu'une histoire pareille m'arrive.

HORTENSE.

C'est vrai, j'oubliais.

ADRIENNE.

Tu n'oublies que ça? Tu en as de bonnes.

HORTENSE.

Mais c'est affreux, au fond.

ADRIENNE.

C'est un supplice. Quand il est près de moi,

quand il me regarde, j'ai les yeux qui me tournent et les bras qui me tremblent comme ça, tiens !

(Elle laisse pendre ses deux bras le long de son corps.

HORTENSE.

Oh !

ADRIENNE.

Mais je me suis juré qu'il ne s'apercevrait de rien, parce que ce serait ignoble de ma part. Madame Vandel m'a trop bien reçue, elle est trop gentille avec moi. Non, ce serait ignoble.

HORTENSE.

Tu ferais mieux d'accepter ce que je te propose, au lieu de rester ici à t'exalter l'imagination et à souffrir.

ADRIENNE.

Mais je ne souffre pas.. Je te le disais tout à l'heure, je me trompais. Je suis heureuse, au contraire, délicieusement heureuse.

HORTENSE.

C'est stupide, ce qui t'arrive.

ADRIENNE.

D'une rare stupidité.

HORTENSE.

Car enfin, mettons les choses au mieux et supposons que Robert finisse par t'aimer.

ADRIENNE.

Tais-toi, ne dis pas ça. Ce serait effrayant. D'ailleurs, je ne voudrais pas, je ne voudrais pas... Le sentiment que j'éprouve est assez curieux. Ça m'est égal qu'il aime sa femme ; ça me fait même plaisir. Mais s'il en aimait une autre, je deviendrais enragée !

HORTENSE.

Qu'est-ce que tu voudrais, en somme?

ADRIENNE.

Je n'en sais rien... Ah! je ne sais pas du tout où je vais. Je suis dans un fichu état?

HORTENSE.

Au fond, notre situation n'est pas très gaie. Si tu ne sais pas où tu vas, moi non plus.

ADRIENNE, *lui tendant la main.*

Allons-y ensemble! *(Apercevant Robert qui entre.)* Ah!

SCÈNE X

LES MÊMES, ROBERT.

ROBERT.

Qu'est-ce qu'on m'apprend? Quelle surprise! *(Il serre la main d'Hortense.)*

HORTENSE.

Trop aimable, Robert... Amélie se porte bien?

ROBERT.

Vous allez la voir. Elle est allée chercher son frère à la gare.

HORTENSE.

Vous lui ferez toutes mes amitiés.

ROBERT.

Comment? Mais vous allez déjeuner avec nous!

HORTENSE.

Vous êtes trop aimable, je suis attendue. Et puis, je vais vous dire : je suis un peu en froid avec mon cousin La Herche.

ROBERT.

Allons donc! Il m'a écrit ces jours-ci à votre sujet... et dans des termes!...

HORTENSE.

Il vous annonçait mon mariage, n'est-ce pas?

ROBERT.

Oui.

HORTENSE.

Eh bien, c'est précisément pour cela que nous sommes en froid. Ce mariage est rompu... La Herche s'en est froissé; nous avons eu une petite pique. Il vous racontera ça lui-même.

ROBERT.

Je le reconnais bien là! Qu'est-ce que ça peut lui faire que votre mariage soit rompu?

HORTENSE.

Il semblait y tenir beaucoup.

ROBERT.

Et vous, y teniez-vous beaucoup? C'est l'important.

HORTENSE, *riant.*

Vous voyez que non.

ROBERT.

Tant mieux! Voulez-vous mon opinion sincère?

HORTENSE.

Certes.

ROBERT.

Ce mariage était la chose du monde la plus inutile. Quant à La Herche, je vais vous réconcilier avec lui.

HORTENSE, *après un temps.*

Robert, j'aime autant vous dire la vérité. Si vous l'appreniez par votre beau-frère, il y mêle-

rait toutes sortes de réflexions désobligeantes pour moi, et j'aime mieux pas. *(A Adrienne qui s'éloigne :)* Reste donc.

ROBERT, *à Adrienne.*

Je vous en prie... *(A Hortense :)* Qu'y a-t-il?

HORTENSE.

Je vais être obligée, mon cousin, de changer tout à fait de situation.

ROBERT.

Comment cela?

HORTENSE.

Ce que vous ignoriez probablement, c'est que mon mari m'avait laissé un état de fortune des plus précaires.

ROBERT, *vivement.*

Vous?... Mais certes, oui, je l'ignorais. Je croyais que Vilmenard, au contraire, avait de grandes propriétés en Touraine?

HORTENSE.

Il les avait très mal exploitées et, peu à peu, s'en était défait à des conditions désavantageuses. Je ne m'occupais jamais de ses affaires; vous savez dans quelles circonstances il m'avait épousée...

ROBERT, *avec intérêt.*

Oui, oui... continuez...

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, il me faut aujourd'hui gagner ma vie.

ROBERT.

Gagner votre vie, vous! Mais c'est très grave, très difficile! Il fallait me raconter ça plus tôt. C'est inouï comme dans les familles on est peu renseigné les uns sur les autres!... Ma pauvre petite Hortense! Et qu'allez-vous faire?

HORTENSE, *souriant.*

Ne me plaignez pas. Je crois que cela ne va pas m'être trop dur. J'ai heureusement retrouvé une de nos amies de pension, qui est modiste rue de la Chaussée-d'Antin. J'ai réuni tout ce qui me restait d'argent et je m'associe avec elle. Je comprends très bien, remarquez, que mon cousin La Herche ait vu cela d'un mauvais œil.

ROBERT.

Quel imbécile !

HORTENSE.

Mais à vous, Robert, je n'ai aucune honte à confesser cette... mettons déchéance.

ROBERT.

Mais il n'y a aucune déchéance là dedans ! La Herche est un niais !... Nous allons causer de cela. Je suis tout à votre disposition.

ADRIENNE, *à Hortense.*

Tu vois ce que je te disais, tu vois !

ROBERT, *se retournant en souriant, à Adrienne.*

Et qu'est-ce que vous disiez, mademoiselle ?

ADRIENNE, *subitement troublée.*

Que vous n'étiez pas comme... enfin que... vous ne seriez pas choqué... de...

ROBERT.

D'avoir une modiste dans ma famille ? Mais il devrait y avoir une modiste dans toutes les familles.

HORTENSE.

Vous êtes gentil, Robert.

ROBERT.

Et maintenant, *(Désignant le manteau et le chapeau d'Hortense.)* allez enlever tout ça...

HORTENSE.

Pourquoi faire?

ROBERT.

Pour déjeuner avec nous et La Herche... Pas d'observations, n'est-ce pas? Je me charge de La Herche, de sa femme.

HORTENSE.

Oh! Clotilde est parfaite avec moi... mais...

ROBERT.

Nous allons faire cette petite farce à mon beau-frère. J'ai d'ailleurs l'intention de lui en faire beaucoup d'autres pendant son séjour à Paris... Allez, allez!

HORTENSE, *riant.*

J'hésite. Il va être indigné.

ROBERT.

Tant mieux!

HORTENSE.

Moi, ma foi, je suis bien contente.

ROBERT.

Et tout est là.

HORTENSE.

Oh! mais... plus contente encore que je ne peux dire... Avec votre accueil presque fraternel, Robert, vous me rendez la confiance. Il me semble que je ne suis plus aussi seule...

ROBERT.

On est amis?

HORTENSE.

Grands amis, Robert.

Elle lui tend la main.)

ROBERT.

Dépêchez-vous, je les entends... Mademoiselle, voulez-vous conduire?...

ADRIENNE.

Oui... Viens... *(Un peu brusquement.)* Mais viens donc!

(Elle l'entraine à droite.)

SCÈNE XI

ROBERT *seul, puis* LA HERCHE, AMÉLIE, CLOTILDE.

ROBERT, *prêtant l'oreille.*

Oui, c'est lui.

(La porte de gauche s'ouvre. La Herche parait.

LA HERCHE, *allant à Robert.*

Te voilà, mon vieux Robert? Ça va bien depuis l'année dernière?

ROBERT.

Pas mal... Vous n'êtes pas trop fatigués?

CLOTILDE, *entrant.*

Trois heures de chemin de fer, qu'est-ce que c'est que ça?

ROBERT, *allant embrasser Clotilde*

Ma chère Clotilde...

CLOTILDE.

Bonjour, Robert... bonjour... Oh! quelle jolie installation!... Votre appartement du boulevard Malesherbes était délicieux, mais il n'y a pas de comparaison...

LA HERCHE.

Mes enfants, mes enfants, mais c'est le luxe, le grand luxe!

ROBERT.

Bah!

CLOTILDE.

Ça donne sur des jardins, ça ?

AMÉLIE, *la conduisant à la fenêtre.*

Regardez.

CLOTILDE.

Et de l'autre côté, rue de l'Université ?

LA HERCHE.

L'hôtel est à vous ?

AMÉLIE.

Mais oui.

LA HERCHE.

Magnifique ! magnifique ! Vous allez bien, mes enfants, vous allez bien. Et à propos de quoi avez-vous quitté un appartement qui n'était déjà que trop spacieux pour trois personnes, et avez-vous acheté un hôtel rue de l'Université ?

CLOTILDE.

Votre question est absurde, mon cher... Amélie et Robert sont des êtres intelligents, des êtres de bonne humeur et qui savent jouir de la vie : voilà ce que ça prouve. Il faut être vous, avec votre caractère, pour se résigner, quand on pourrait faire autrement, à habiter en province, d'un bout de l'année à l'autre, une maison triste, humide et moisie !

LA HERCHE.

Triste ? Sur la place de l'Archevêché !

CLOTILDE.

Elle est mortelle.

LA HERCHE.

J'y suis né.

CLOTILDE.

Ce n'est pas une raison pour que j'y meure !

LA HERCHE.

Oh !

CLOTILDE.

Nous ne voyageons jamais. Il a fallu des supplications pour le décider à venir passer un mois chez vous.

LA HERCHE.

Un mois !

CLOTILDE.

Oui, un mois au moins ! Oh ! n'ayons pas de discussion là-dessus, je t'en prie. Nous arrivons à peine, ne parlons pas de départ.

AMÉLIE.

D'abord, on ne vous laissera partir sous aucun prétexte.

ROBERT, *à Clotilde.*

Dites-moi, Clotilde, est-ce que vous vous êtes déjà disputés dans le train ?

CLOTILDE.

Tout le temps.

ROBERT.

Il a peut-être faim... (*A La Herche :*) As-tu faim ? On va déjeuner dans un quart d'heure.

LA HERCHE.

Tant mieux ! J'ai un appétit d'enfer.

CLOTILDE.

Oh ! mais nous reprendrons cette conversation... Je tiens à la reprendre devant Robert, parce que j'ai raison et que nous ne menons pas la vie que nous devrions mener. Vous ne vous imaginez pas comme il est devenu avare !

LA HERCHE.

Moi ?

ROBERT.

La vieille avarice de nos provinces.

LA HERCHE.

Il n'y a aucune avarice dans mon cas, elle le sait mieux que personne... Il y a de la prudence, simplement... Avec les événements qui se préparent, dont je n'ai pas la moindre idée d'ailleurs, et qui n'en sont que plus redoutables, je prétends que tout homme, aujourd'hui, qui dépense plus du tiers de ses revenus est un insensé... *(A Robert :)* Je regrette de dire cela devant toi.

ROBERT.

Je ne le prends pas pour moi.

CLOTILDE.

Voilà ce qu'il faut s'entendre répéter du matin au soir.

AMÉLIE.

Allons, allons ! La querelle est finie.

CLOTILDE.

Et il serait si gentil, s'il voulait ! Car il est très gentil, au fond, vous savez, et, sans en avoir l'air, nous faisons un très bon ménage. Ce n'est pas du tout un mari aussi insupportable qu'on pourrait le croire. Il y a pire, oh ! je suis juste ! *(Elle lui donne sa main à embrasser.)* Quant à cette manie que tu as de faire des économies, je t'en guérirai, mon chéri. Rapporte-t'en à moi, je me suis juré de te guérir. Et alors, tu seras parfait, comme Robert.

LA HERCHE.

Oui, je connais cette ritournelle... Robert est bon, il est généreux, il a toutes les vertus.

ROBERT.

Glisse ! glisse !

LA HERCHE.

Il est le monsieur dont on dit qu'il fait un noble

usage de sa fortune. C'est un philanthrope. Ce qui ne l'empêche pas de vivre dans une demeure princière et de ne se priver de rien.

CLOTILDE.

Ne se priver de rien, c'est la moitié de la charité.

ROBERT.

Je suis obligé par modestie d'interrompre brusquement cette conversation. Passons à un autre sujet. Une question me brûle les lèvres depuis ton arrivée. Quoi de nouveau, à Tours ?

LA HERCHE.

Ah ! mes amis, une histoire invraisemblable !

CLOTILDE.

Ça m'étonnait aussi qu'il ne vous l'ait pas encore racontée, ça m'étonnait.

LA HERCHE.

Je la réservais pour le déjeuner, mais puisqu'on ne déjeune pas... *(Un temps.)* Notre cousine Vilmenard... écoute bien.

AMÉLIE.

Oui, j'écoute.

LA HERCHE.

Elle est en fuite.

AMÉLIE.

En fuite !

CLOTILDE.

Voilà sa façon d'interpréter les choses... On est en fuite parce qu'on a quitté Tours ! J'ai vu Hortense avant son départ et elle m'a parfaitement expliqué...

LA HERCHE.

Pardon, ma chère, pardon. Je sais ce que je dis.

Après avoir, sans raisons sérieuses, rompu un mariage superbe avec un homme qui n'a pas cinq ans à vivre, Hortense est partie subrepticement... avant-hier. Eh bien! moi, j'appelle ça prendre la fuite. Et savez-vous où elle est allée?

ROBERT.

A Paris?

LA HERCHE.

Tout juste. Et savez-vous ce qu'elle va y faire, à Paris?

ROBERT.

Y exercer l'état de modiste.

LA HERCHE.

Précisément.

ROBERT.

Rue de la Chaussée-d'Antin.

LA HERCHE.

Rue de la Chaussée... Ah çà! comment es-tu au courant?

AMÉLIE, *à Robert.*

Oui?

ROBERT.

Hortense est venue ici, ce matin, pendant que tu étais à la gare.

LA HERCHE.

Hein! je crois qu'elle a un certain aplomb!

CLOTILDE.

Moi, je trouve Hortense extrêmement intéressante.

AMÉLIE.

Moi aussi, moi aussi.

LA HERCHE, *à Robert.*

Et toi aussi, sans aucun doute?

ROBERT.

Il n'y a rien de plus touchant qu'une femme seule, pauvre, obligée de gagner sa vie.

LA HERCHE.

Principalement quand elle est jolie, comme Hortense. Quand donc verrai-je un philanthrope s'intéresser à une femme laide ?

ROBERT, *riant.*

Dès que tu seras philanthrope, tu verras ça... Alors, tu crois que si Hortense avait été laide, je l'aurais accueillie avec la dernière brutalité ?

LA HERCHE.

Bon, bon ! n'en parlons plus. Vous avez raison, je suis un égoïste, un sauvage. J'ai des idées arriérées ; j'en suis encore à cette vieille idée que le mariage, pour une femme, est préférable au vagabondage... A la pensée que la veuve de mon cousin germain va tenir une boutique, au lieu de devenir baronne de Tinois, il m'est impossible d'être chatouillé dans mon amour-propre... *A Robert :* Que veux-tu ? Je n'ai pas un caractère aussi moderne que toi ! Je te donne simplement rendez-vous dans six mois, et nous verrons le chemin que notre belle cousine aura fait dans Paris.

CLOTILDE.

Oh !

LA HERCHE.

En ce qui me concerne, tu ne t'étonneras pas, j'espère, que je cesse toutes relations avec Hortense, du moins provisoirement...

ROBERT.

Alors, ça ne te ferait pas plaisir de déjeuner avec elle, ce matin ?

LA HERCHE.

Ne plaisantons pas là-dessus, n'est-ce pas?

ROBERT.

C'est que je l'ai invitée à déjeuner avec nous...

(Haut-le-corps de La Herche.)

CLOTILDE.

Bravo!

ROBERT, *à Amélie.*

Tu ne me blâmes pas?... Elle est ici.

AMÉLIE.

Mais, mon ami, en aucune façon... Tu as fort bien fait.

LA HERCHE.

Ah! c'est comme ça! Eh bien, mais, moi aussi, je vais être très aimable avec elle! Qu'est-ce que ça me fait, au fond! Nous verrons bien comment tout ça finira, n'est-ce pas? Nous le verrons bien, et d'ailleurs je m'en doute!

(Entre Hortense.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, HORTENSE.

AMÉLIE, *allant à sa rencontre et l'embrassant.*

Soyez la bienvenue, Hortense...

(Hortense et Clotilde se serrent la main.)

LA HERCHE.

Ma chère cousine...

(Il lui tend la main le plus gracieusement qu'il peut.)

HORTENSE.

Cher cousin...

LA HERCHE, *avec une fausse amabilité.*

Enchanté de vous retrouver à Paris, enchanté.

HORTENSE.

Et moi de même, cher cousin...

LA HERCHE.

Je ne m'y attendais pas.

HORTENSE.

Moi non plus.

LA HERCHE.

C'est une surprise très agréable.

HORTENSE.

Surtout pour moi, cousin... *Allant à Robert.* Mais vous me l'avez changé?

CLOTILDE, *à Hortense.*

On va se voir souvent.

LA HERCHE, *grommelant, à part.*

On pourrait même ne plus se quitter.

Entrent Yvonne et Adrienne.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, YVONNE, ADRIENNE,
puis PHILIPPE AUBIER.

YVONNE.

Mon oncle, excusez-moi, il a fallu que je m'arrange un peu.

LA HERCHE, *l'embrassant.*

Tu es tout excusée, mon enfant... (*Regardant sa montre.*) Il n'est d'ailleurs que midi trente-cinq.

YVONNE, *allant embrasser Clotilde.*

A quelle heure déjeunez-vous, à Tours?

LA HERCHE.

A onze heures. Chaque pays a ses usages.

Entre Philippe Aubier.)

PHILIPPE, *à Robert qui va à sa rencontre.*

J'ai été retenu au laboratoire.

ROBERT.

Vous n'êtes pas en retard... *(Le conduisant à Clotilde.)* Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter monsieur Philippe Aubier, un de nos plus jeunes et de nos plus distingués savants. *(Clotilde lui tend la main.)* Mon beau-frère, La Herche.

LA HERCHE.

Monsieur, charmé.

AMÉLIE, *à Philippe.*

Cher monsieur...

PHILIPPE.

Madame, j'ai accepté cette invitation sans la moindre cérémonie.

AMÉLIE.

Et je vous en remercie.

CLOTILDE, *à Philippe.*

Mon beau-frère me dit que vous êtes en train de faire une grande découverte...

PHILIPPE, *riant.*

Mais non, mais non.

ROBERT.

Je vous assure, Clotilde !

CLOTILDE.

Je n'ai jamais vu de laboratoire. Ce doit être curieux.

ROBERT.

C'est infiniment curieux.

CLOTILDE.

Vous m'y conduirez, Robert?...

(*Clotilde cause avec Philippe. Robert va rejoindre Hortense. Yvonne et Adrienne lui montrent des clichés photographiques.*)

YVONNE, *son appareil à la main.*

On a encore cinq minutes. Je vais vous prendre tous dans le jardin.

ROBERT.

C'est ça... (*A Hortense :* Allons, cousine, prenez mon bras et allons nous faire photographier.

HORTENSE, *lui prenant le bras gaiement.*

Voilà, cousin!

ROBERT, *regardant sa main.*

Vous avez une jolie bague...

HORTENSE.

N'est-ce pas?

ROBERT, *sans galanterie, très fraternellement, et à haute voix.*

Et la main n'est pas vilaine non plus...

ADRIENNE, *à part.*

Eh bien, et moi?... Elle ne fait déjà plus attention à moi. Je n'existe plus, moi, je n'existe plus!

LA HERCHE, *à lui-même.*

C'est charmant! C'est charmant!

AMÉLIE, *à La Herche, au premier plan, pendant que tout le monde est au fond.*

Qu'est-ce que tu dis?

LA HERCHE.

Je dis que ma femme va se faire photographier avec un monsieur qu'elle ne connaissait pas il y a un quart d'heure...

AMÉLIE.

Ça arrive tous les jours.

LA HERCHE.

Je dis aussi que tu es bien imprudente de laisser s'introduire chez toi une femme de la figure et de la situation d'Hortense...

AMÉLIE, *riant.*

Ce n'est pas la première jolie femme qui vient ici, et, tu vois, nous ne sommes pas encore divorcés.

LA HERCHE.

Je dis enfin que je regrette joliment d'être venu à Paris et que j'ai bien envie de reprendre le train de quatre heures!

ACTE II

Entresol de modiste.

Pièce blanche, élégante : à droite, une porte qui donne sur un escalier descendant au magasin. A gauche, l'atelier. A droite, au premier plan, une porte donnant sur les appartements particuliers.

SCÈNE PREMIÈRE

HORTENSE, ANNA, *puis* CÉLESTE.

HORTENSE, *à Anna qui sort de l'atelier de gauche avec deux cartons.*

Ce sont les chapeaux de mademoiselle Grinaldi?

ANNA.

Oui, madame.

HORTENSE, *lui tendant un papier.*

N'oubliez pas la facture...

(Anna la prend. Entre Céleste par la droite, chapeau, gants, prête à sortir.)

CÉLESTE.

Je sors un instant, faire une petite course... *(A Anna :)* Dépêchez-vous, Anna. *(Sort Anna. A Hortense :)* Dis donc? Il me semble qu'il est venu pas mal de monde aujourd'hui?

HORTENSE.

Oui, il me semble.

CÉLESTE.

Je te le dis, nous avons une maison admirable et qui ne demande qu'à marcher ! Il s'en manque de ça que nous soyons tout à fait lancées... de ça... d'un rien. Je sens venir la clientèle, je la sens venir, elle est là... Seulement, il ne faut pas reculer devant certains sacrifices, et j'en reviens toujours à mon idée : il faut déménager.

HORTENSE.

Mais pourquoi ? Nous sommes très bien ici.

CÉLESTE.

Non, c'est trop étroit. Dès qu'on a cinq ou six clientes à la fois, on ne sait plus où les fourrer.

HORTENSE.

On a rarement cinq ou six clientes à la fois, d'ailleurs.

CÉLESTE.

On peut les avoir, on les aura bientôt... ! Tu ne trouves pas curieux que le propriétaire de ce superbe entresol que j'ai visité, boulevard Malesherbes, tout près de la Madeleine, et qui ferait si bien notre affaire, soit précisément ton cousin, monsieur Vandel ?

HORTENSE.

Mais c'est tout naturel. Il est très riche.

CÉLESTE.

C'est ce fameux cousin dont tu me parles tout le temps et dont la femme est notre cliente ?

HORTENSE.

D'abord, permets, je ne t'en parle pas tout le temps.

CÉLESTE.

Enfin, s'il nous accorde la diminution que je lui ai demandée...

HORTENSE, *riant.*

Comment! tu as eu le toupet de lui écrire?

CÉLESTE.

Pourquoi pas? Il doit être charmant, cet homme-là!

HORTENSE.

Tu ne le connais pas.

CÉLESTE.

Je connais sa maison... Enfin, nous recauserons de cela. Tu as une famille très chic : laisse-moi te dire que tu ne t'en sers pas assez. Je sais bien qu'il ne faut pas trop compter sur sa famille; mais, du moment qu'on en a une, autant qu'elle soit riche... La voilà, la vraie clientèle, la voilà! Et c'est toi qui devrais nous l'amener. Tu vis trop renfermée, tu ne sors pas assez... Et puis, je me figure que tu n'es pas aussi gaie qu'autrefois? Dans le commerce, il faut être gaie.

HORTENSE.

Je suis la gaieté même.

CÉLESTE.

Est-ce que tu regrettes de n'avoir pas épousé ton vieux bonhomme?

HORTENSE.

Si je le regrettais, je l'épouserais. Il est encore temps... tout juste, mais il est encore temps.

CÉLESTE.

Alors, tu as toujours confiance?

HORTENSE.

Mais toujours... et de plus en plus.

CÉLESTE.

Tu es persuadée que nous serons dans six mois la première maison de modes de Paris? malgré les petits accrocs qui nous arrivent?

HORTENSE, *riant.*

Je n'en doute pas une minute.

CÉLESTE.

Voilà comment je te veux.

HORTENSE.

Au fait, où vas-tu?

CÉLESTE.

Chez la mère Blondais... C'est demain le trente...

HORTENSE.

Ah! oui.

CÉLESTE.

J'aurais bien envoyé Léon, mais on ne le voit jamais, ce coco-là. Il n'est bon qu'à fumer de gros cigares et à traîner au café... Quelle drôle d'idée j'ai eue de l'épouser!... Quand une femme a une profession, elle n'a pas besoin de mari : un amant suffit! Rappelle-toi ça à l'occasion.

HORTENSE.

Tu me donnes de jolis conseils, toi, une honnête femme!

CÉLESTE.

Il y a de mauvais conseils que seule une honnête femme peut donner... A tout de suite... *(Entre Fanny par le magasin.)* Qu'y a-t-il?

FANNY.

Monsieur et madame La Herche font demander

à madame Vilmenard s'ils peuvent lui serrer la main!

HORTENSE.

Certes! oui... *(Sort Fanny. A Céleste:)* Mes cousins La Herche, de Tours!

CÉLESTE.

Tu en as des cousins! Soigne-les bien... Songe à la clientèle de province. Elle est excellente aussi, la clientèle de province... Je te laisse...

(Elle sort après avoir salué La Herche et Clotilde.)

SCÈNE II

HORTENSE, LA HERCHE, CLOTILDE
puis quelques instants FANNY.

HORTENSE.

Que c'est gentil à vous, Clotilde!

CLOTILDE, *l'embrassant.*

Bonjour, chère amie!

LA HERCHE.

Votre santé est bonne, Hortense?...

(Il lui tend la main.)

HORTENSE.

Très bonne, je vous remercie.

LA HERCHE.

Le fait est que vous avez une mine radieuse.

CLOTILDE.

Oh! mais je ne viens pas seulement vous em-

brasser, Hortense, et prendre de vos nouvelles. Je viens vous acheter une foule de chapeaux.

LA HERCHE.

Toute la boutique!

HORTENSE.

Tant mieux! J'y compte bien.

CLOTILDE.

J'en ai vu en bas, au magasin, plusieurs délicieux.

HORTENSE.

Il y en a d'autres à l'atelier, qui ne sont pas encore sortis, des modèles nouveaux... *(A Fanny qui passe :)* Montrez donc, Fanny, les modèles nouveaux.

FANNY.

Bien, madame.

(Elle passe à l'atelier.)

LA HERCHE.

C'est gai, ici, c'est pimpant!

HORTENSE.

Ce n'est pas immense, mais c'est tout ce qu'il faut pour essayer des chapeaux.

LA HERCHE.

On nous a dit que vous faisiez très bien vos affaires.

HORTENSE.

Nous sommes assez contentes... Quand êtes-vous arrivés de Tours?

LA HERCHE.

Avant-hier.

HORTENSE.

Vous restez quelque temps?

LA HERCHE.

Comment! si nous restons quelque temps! Au fait, j'aurais dû commencer par vous dire ça. Nous avons quitté Tours définitivement... Nous venons habiter Paris.

HORTENSE, *étonnée.*

Vous, mon cousin! Vous!

LA HERCHE.

J'aime votre étonnement : il me fait plaisir.

CLOTILDE.

Oui, ma chère, Adolphe a enfin consenti à ce que je lui demandais depuis notre mariage.

LA HERCHE.

Pardon! pardon! Je tiens à rétablir la vérité devant Hortense. Je n'ai pas consenti et je ne consens pas. Je cède devant une force supérieure à ma volonté, c'est tout différent.

HORTENSE.

Quelle force?

LA HERCHE.

La santé de ma femme, parbleu!... Oui, chère amie, il a bien fallu, Clotilde dépérissait à vue d'œil... *(Clotilde hausse les épaules.)* Elle passait ses journées étendue sur une chaise longue, à pousser des soupirs. Elle refusait de voir son médecin. Il est vrai que c'était un médecin de province... Nous partions donc pour Paris le soir même. Savez-vous combien de voyages nous avons faits à Paris, depuis votre départ, depuis moins de deux mois? Onze... C'est-à-dire ce que je comptais en effectuer dans ma vie entière. Je dois ajouter qu'une fois à Paris la santé de Clotilde redevenait

vite florissante. Nous allions au théâtre, puis souper, et nous nous couchions à quatre heures du matin, si l'on peut appeler ça se coucher. Quelques semaines de ce régime m'ont mis dans l'état où vous me voyez.

HORTENSE.

Vous êtes superbe.

LA HERCHE.

Je suis flapi.

CLOTILDE.

Il ne s'est jamais mieux porté.

LA HERCHE.

Vous comprenez qu'entre ma santé et celle de ma femme je n'ai pas hésité, et voilà pourquoi, comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai cédé à une force supérieure à...

CLOTILDE.

Ne te répète pas.

HORTENSE.

Vous êtes un bon mari, voilà ce que ça prouve.

CLOTILDE.

Et il sera un mari meilleur encore quand il fera de bonne grâce tout ce qu'il fait aujourd'hui avec une mauvaise humeur non dissimulée et une ironie un peu vulgaire...

LA HERCHE.

Je sens que je deviendrai un jour très parisien ! Oh ! j'ai encore bien des tares. Par exemple, j'accompagne ma femme dans les magasins, au lieu de l'y laisser aller toute seule... ou avec des

jeunes gens... Mais tout cela disparaîtra, tout cela disparaîtra peu à peu...

(Entre Fanny, de l'atelier, deux chapeaux dans une main, un dans l'autre.)

CLOTILDE.

Ah ! occupons-nous de choses sérieuses... Voyons ces chapeaux.

FANNY, *en posant un.*

Pas celui-ci, n'est-ce pas, madame ?

HORTENSE.

Evidemment.

CLOTILDE, *souriant.*

En effet...

LA HERCHE, *qui regarde le chapeau que Fanny vient de déposer sur un meuble.*

Pourquoi ce mépris pour ce chapeau ? Il est charmant, je le trouve charmant.

FANNY, *avec indulgence.*

Voyons, monsieur.

LA HERCHE.

Je vous donne mon goût. Et je le préfère à ceux-là...

(Il désigne les autres. Pendant les répliques qui suivent, Clotilde, aidée par Hortense et Fanny, en essaye un.

FANNY.

Oh ! monsieur, il n'y a aucune comparaison.

LA HERCHE.

Ah !

FANNY.

La preuve, monsieur, c'est que celui que vous préférez coûte cinquante francs.

LA HERCHE.

Et l'autre ?

FANNY.

Celui que madame essaye ?

LA HERCHE.

Oui.

FANNY.

Cent cinquante francs.

CLOTILDE.

Vous voyez.

LA HERCHE.

Mais ils sont pareils !

FANNY.

Monsieur ne voit pas la différence ?

LA HERCHE.

Je vois une différence de cent francs. Enfin, je le préfère. Je ne peux pas vous dire autre chose.

CLOTILDE, *après avoir essayé.*

Ils me vont bien, il me semble, tous les deux... avec cette petite modification...

(Elle fait un geste.)

FANNY.

Ce sera miraculeux, madame...

(Elle sort en emportant les deux chapeaux.)

LA HERCHE.

On doit s'enrichir très vite dans ce métier-là. Je comprends que vous l'ayez choisi.

HORTENSE.

Je vous affirme, mon cousin, qu'il existe pour

les femmes des métiers où l'on s'enrichit encore plus vite.

CLOTILDE.

Je pense! Et vous avez eu un vrai mérite, ma chère. Je le disais en venant. Vous avez montré un vrai courage et il est de notre devoir de vous aider de toutes nos forces.

HORTENSE.

Merci, Clotilde.

CLOTILDE.

Car enfin, vous pouviez ne pas réussir... Et alors, où alliez-vous ?

LA HERCHE.

D'ailleurs, si vous aviez des regrets, il serait trop tard, puisque Tinois... Vous avez appris ce qui arrive à Tinois, je suppose?

HORTENSE.

Mais non, je ne savais pas... Il est mort? Oh! ce pauvre baron, ça me fait beaucoup de peine.

LA HERCHE.

Non, non, il n'est pas mort. Il se marie.

HORTENSE, *stupéfaite.*

Vous dites?

CLOTILDE.

Oui, ma chère, il se marie. C'est d'un comique!

LA HERCHE.

Ça n'a rien de comique.

CLOTILDE.

C'est triste, alors.

HORTENSE.

Racontez-moi donc ?... Qui épouse-t-il ?

LA HERCHE.

Sa gouvernante.

HORTENSE.

Cette grande femme noire, sèche, affreuse ?

LA HERCHE.

Elle-même. C'est un homme qui ne peut pas vivre seul.

HORTENSE.

Pas possible ! Mais il y a au moins trente ans qu'il l'a épousée !

LA HERCHE.

On le dit.

CLOTILDE.

C'est un mariage scandaleux. Et je suis doublement heureuse de ne plus habiter une ville où il se passe des choses pareilles.

HORTENSE, *gaiement.*

Eh bien ! je l'ai échappé belle !

LA HERCHE.

Vous ?

HORTENSE.

Oui, moi. Car savez-vous ce qui me serait arrivé, à moi, si j'avais épousé le baron de Tinois ? Il m'aurait trompée avec sa gouvernante.

CLOTILDE, *qui a remis son chapeau.*

Probablement. Et Adolphe vous doit des excuses pour vous avoir autrefois conseillé ce mariage.

LA HERCHE.

Je vous les fais, ma cousine.

HORTENSE.

Et je les accepte.

CLOTILDE.

Au revoir, Hortense. Dès que nous serons installés, nous vous ferons signe... Vous m'envoyez ces deux chapeaux chez mon beau-frère, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Vous les aurez demain matin.

CLOTILDE.

A bientôt, ne vous dérangez pas.

LA HERCHE, *sortant.*

Au revoir, Hortense. Hein! croyez-vous que nous sommes loin de la place de l'Archevêché?

(La Herche et Clotilde sortent par la porte de droite donnant sur l'escalier.)

SCÈNE III

HORTENSE, *seule, puis* CÉLESTE *et* ADRIENNE.

HORTENSE, *seule, gaiement.*

Il n'y a plus qu'à faire fortune, maintenant... c'est bien simple! *(Apercevant Céleste.)* Ah! tu es de retour...

(Elle va serrer la main d'Adrienne.)

CÉLESTE.

J'ai rencontré Adrienne qui venait chez nous.

Je quitte la mère Blondais... Elle n'a pas d'argent en ce moment.

HORTENSE.

Oh!... Et notre échéance de demain?

CÉLESTE.

Ne t'inquiète pas. Nous avons trouvé la combinaison, Adrienne et moi... ou plutôt c'est Adrienne qui en a eu l'idée la première.

HORTENSE.

Et cette combinaison, c'est?...

CÉLESTE.

Ton cousin, pardi!

HORTENSE.

La Herche!

ADRIENNE.

Mais non... monsieur Vandel.

HORTENSE.

Robert!... Ah çà! tu plaisantes?...

ADRIENNE.

Il sera enchanté de vous les prêter, les six mille francs.

CÉLESTE.

Pardi!

HORTENSE.

C'est possible; mais, moi, je ne les lui demanderai jamais...

CÉLESTE.

Réfléchis à...

HORTENSE.

Jamais de la vie! Ce n'est pas la peine d'insister.

CÉLESTE.

Mais pourquoi ? pourquoi ?

HORTENSE.

C'est beaucoup trop délicat.

CÉLESTE.

Quand on va emprunter de l'argent, ce qui est délicat, c'est qu'on ne vous le prête pas.

HORTENSE.

Ne parlons plus de cela, je vous en prie, c'est inutile. Vous ne me déciderez pas... Mais je préférerais m'adresser à Tinois, s'il n'y avait pas d'autre ressource.

CÉLESTE.

Tiens! c'est une idée... Ça me dit assez, Tinois...

HORTENSE.

C'est un très galant homme. Et puisqu'il se marie, je n'ai plus de scrupules à avoir...

ADRIENNE.

Ah bah! il se marie ?...

HORTENSE.

Oui, avec sa gouvernante... Quelle heure est-il?

CÉLESTE.

Cinq heures et demie.

HORTENSE.

J'ai largement le temps de prendre le train de sept heures et d'être de retour demain à midi.

CÉLESTE.

Ça va.

HORTENSE.

Et puis, c'est drôle, parce qu'elle va être affolée, la gouvernante, en me voyant arriver. Ça me décide.

CÉLESTE, *à Adrienne.*

Toi, tu reviens dîner avec moi, puisque tu es libre ce soir?

ADRIENNE.

C'est entendu.

CÉLESTE.

A sept heures, le train?

HORTENSE.

Je crois. Regarde dans l'Indicateur.

Céleste entre à l'atelier.)

SCÈNE IV

HORTENSE, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Tu sais que je te trouve absurde de demander un pareil service à un étranger, surtout à celui-là, quand, en une heure, en faisant une démarche toute simple, toute logique...

HORTENSE.

J'ai mes raisons. Comment peux-tu parler ainsi, toi qui connais les circonstances dans lesquelles je me suis trouvée vis-à-vis de ma famille...

quoique Robert, lui, ait été parfait?... Mais les autres?... Si l'on m'y reçoit encore assez bien, — il est vrai que je n'abuse pas de la permission...

ADRIENNE.

Assez bien? On t'y reçoit parfaitement bien.

HORTENSE.

Je m'entends... C'est que l'on me croit dans une situation brillante. Et alors, me vois-tu allant avouer la vérité, la pénible vérité, obligée de dire que nos affaires ne vont pas... Non, non, vois-tu La Herche?

ADRIENNE.

Comment le saurait-il?

HORTENSE.

Par Amélie, la femme de Robert, qui le saurait par son mari... Est-ce qu'on cache ces choses-là à sa femme? Et alors, moi, je serais bien arrangée... Non, non, ne faisons pas intervenir la famille!

ADRIENNE.

Ne te fâche pas, ne te fâche pas! Comme tu es nerveuse!... Tu ne veux pas, n'en parlons plus... Les raisons que tu me donnes ne m'ont pas convaincue, mais tu me pries de ne pas insister, je n'insiste pas.

HORTENSE.

Les raisons que je te donne ne t'ont pas convaincue?

ADRIENNE.

Non.

HORTENSE.

Alors, tu me crois une arrière-pensée?

ADRIENNE.

Peut-être...

HORTENSE.

Explique-toi mieux... En voilà des insinuations!... Ah çà! vas-tu me faire une scène de jalousie, par hasard?

ADRIENNE.

Oh! non, rassure-toi... J'ai été horriblement jalouse de toi au début, je ne m'en cache pas... mais c'est fini...

HORTENSE.

Tu as été jalouse de moi?

ADRIENNE.

Dès le premier jour... Il ne parlait qu'à toi, il te regardait avec des yeux souriants et tendres. J'étais persuadée qu'il te faisait la cour.

HORTENSE.

Lui, faire la cour à une femme!... Je cite tes propres paroles...

ADRIENNE.

Je disais ça, je disais ça... parce qu'il ne me la faisait pas, à moi!... Mais toi, ce n'est pas la même chose, je m'en rends compte. Tu es jolie, tu es séduisante. Il te revoyait dans des conditions spéciales, avec un petit air de persécution qui te rendait touchante, surtout pour un caractère comme le sien.

HORTENSE.

Enfin, tu n'étais pas rassurée?

ADRIENNE.

Je l'avoue.

HORTENSE.

Et maintenant?

ADRIENNE.

Maintenant, il me semble que le danger est passé. Je me trompe peut-être, mais j'ai réfléchi. Au fond, vois-tu, c'est un homme sans cœur.

HORTENSE, *en riant.*

Lui ! sans cœur !

ADRIENNE.

Oui, en ce sens que l'idée ne lui vient même pas qu'on pourrait l'aimer... Va, ma chère, on en est avec lui pour ses frais d'imagination. Il nous traite avec douceur, comme des petites bêtes gentilles, mais en réalité il nous dédaigne. Et je finis par croire que c'est pour ce dédain que nous l'aimons, et non pour sa bonté.

HORTENSE.

Que nous l'aimons !... Parle pour toi... Moi, je ne tiens pas du tout à être traitée comme une petite bête gentille.

ADRIENNE.

Jure-moi que tu ne t'es pas emballée sur lui ?

HORTENSE.

Ah ! tu m'agaces, à la fin ! Je te prie de t'arrêter. Tu t'imagines que toutes les femmes sont amoureuses de Robert ! C'est une manie, je t'assure. Il faut soigner ça...

(Fanny regarde par la porte ouvrant sur l'escalier.)

FANNY.

Oui, monsieur, ces dames sont là.

(Entre Robert.)

SCÈNE V

HORTENSE, ADRIENNE, ROBERT.

HORTENSE, *se levant vivement.*

Oh ! mon cousin, quelle surprise !

ROBERT.

Bonjour, cousine !... Bonjour, mademoiselle Adrienne !...

ADRIENNE, *très troublée.*

Monsieur Vandel... (*A part.*) Lui, ici !...

ROBERT.

Voici, cousine, ce qui m'amène...

ADRIENNE, *avec difficulté, à Hortense.*

Je... je te quitte...

ROBERT.

A demain, alors, mademoiselle ?

ADRIENNE.

A... demain... Au revoir, toi... (*A part, en sortant.*) Qu'est-ce qu'il vient faire ?... Qu'est-ce qu'il vient faire ?

SCÈNE VI

ROBERT, HORTENSE.

HORTENSE.

Asseyez-vous, Robert...

ROBERT.

Je ne vous dérange pas ?

HORTENSE.

Mais non, mais non...

ROBERT.

Voici l'objet de ma visite. J'ai trouvé chez moi, tout à l'heure, une lettre de madame Broquet, Céleste Broquet, modiste... C'est bien votre associée?

HORTENSE.

En effet...

ROBERT.

Cette dame est allée visiter un entresol boulevard Malesherbes...

HORTENSE.

Ah! oui, elle m'a raconté...

ROBERT.

Vous comprenez que je serai enchanté de vous avoir comme locataires, toutes les deux. D'ailleurs, cet entresol n'était jamais loué, c'est un véritable service que vous me rendez.

HORTENSE, *souriant.*

Oh! mon cousin...

ROBERT.

Si, si, je vous assure... Et puis, vous vous agrandissez, ça me fait plaisir. Les affaires vont donc bien?

HORTENSE.

Assez bien, Robert, je vous remercie.

ROBERT.

Vous êtes contente?

HORTENSE.

Fort contente.

ROBERT.

Voilà qui est parfait. Vous allez me faire faire la connaissance de ma nouvelle locataire...

HORTENSE.

Elle est à l'atelier.

ROBERT, *désignant la droite.*

C'est là, l'atelier?

HORTENSE.

Non, c'est de ce côté. Là, c'est notre appartement, à Céleste et à moi.

ROBERT.

Vous demeurez ensemble?

HORTENSE.

C'est-à-dire que nous avons deux logements contigus, car Céleste est mariée, comme vous savez, ou comme vous ne savez pas.

ROBERT.

J'avoue que je l'ignorais. Qui est ce mari ?

HORTENSE.

Un monsieur qui cherche une place et qui n'arrive pas à en trouver une depuis que sa femme gagne sa vie. Céleste est très méritante, je vous assure.

ROBERT.

J'aime infiniment ces créatures-là, courageuses, vivantes. Vous aussi, cousine, vous en êtes une. C'est ce qui me donne une si vive sympathie pour vous.

HORTENSE.

Merci, Robert.

ROBERT.

Sympathie qui m'a d'ailleurs l'air de vous être prodigieusement indifférente !...

HORTENSE.

A moi?... Oh !

ROBERT.

Oui, à vous. Si vous la partagiez, vous ne resteriez pas des semaines sans venir à la maison... car enfin, pourquoi ne vous voit-on plus jamais?

HORTENSE.

C'est un hasard.

ROBERT.

Non, non, ce n'est pas un hasard. Vous avez refusé trois ou quatre invitations à dîner sous des prétextes que je ne qualifierai pas... et il y a plus d'un mois que vous n'avez fait à ma femme la moindre visite... Elle s'en plaignait hier.

HORTENSE.

Elle s'en plaignait?

ROBERT.

Mais oui.

HORTENSE.

Vraiment?

ROBERT.

Vous en doutez?... Comment, vous en doutez?... Mais c'est pourtant la vérité pure.

HORTENSE.

Je veux bien croire qu'elle l'ait remarqué; je ne suis pas aussi sûre qu'elle s'en soit plainte.

ROBERT.

Par exemple ! Mais je ne veux pas que vous disiez

cela! Amélie a une grosse affection pour vous. Je ne parle pas de ma fille, qui vous adore.

HORTENSE.

Mon cher cousin, il y a dans l'affection que les femmes ont les unes pour les autres une foule de nuances qui échappent aux hommes, mais qui sont notre spécialité, à nous.

ROBERT.

Ce qui signifie ?... Voyons, dites ?

HORTENSE.

Ce qui signifie que votre femme est très affectueuse avec moi, certes... et je lui en suis fort reconnaissante. Mais que vous vous en aperceviez ou non, qu'elle-même le fasse plus ou moins inconsciemment, eh bien! que voulez-vous? elle ne me considère plus tout à fait comme son égale... Remarquez que c'est tout naturel, je n'y mets aucune amertume.

ROBERT

Quelle erreur est la vôtre! Et comment une femme aussi fine que vous peut-elle se tromper à ce point-là ?

HORTENSE.

Quelle erreur est la vôtre, cousin! Et comment un homme aussi fin que vous n'en a-t-il pas été frappé? Non, non, je ne suis plus pour Amélie, ni pour Clotilde, une femme de leur monde... Elles m'achètent des chapeaux, c'est bien gentil de leur part; vous venez me voir aujourd'hui, c'est bien gentil de la vôtre. Mais, si j'étais allée chez vous chaque fois que vous m'y avez invitée, si j'avais accablé votre femme de visites, je ne vous dis pas que je vous aurais perdu, vous,

comme ami, mais j'aurais certainement perdu madame Vandel comme cliente. Je suis modiste, mon cher cousin.

ROBERT.

Vous êtes ma cousine, chère modiste, et la cousine de ma femme. Et ma femme a un cœur excellent. Elle est très intelligente... Ce malentendu est absurde, il ne repose sur rien, sur rien. Et nous allons le dissiper tout de suite. Amélie va vous inviter à dîner pour demain. Ne songez pas à refuser, vous me feriez beaucoup de peine.

HORTENSE.

J'accepte, mon cousin, puisque vous insistez si gracieusement.

ROBERT.

Nous aurons La Herche... ce sera très gai.

HORTENSE.

Je l'ai vu tout à l'heure.

ROBERT, *riant.*

Vous savez son histoire?

HORTENSE, *même jeu.*

Oui, oui...

ROBERT.

Il est dans une forme splendide en ce moment-ci... A demain, cousine... *(Il lui prend la main qu'il conserve un instant dans la sienne et qu'il regarde.)* Tiens! vous ne portez plus votre bague?

HORTENSE.

Mais si, voyez.

ROBERT.

Non, pas celle-là... l'autre.

HORTENSE.

Ah ! oui, le rubis ?

ROBERT.

Le rubis entouré de brillants.

HORTENSE.

Vous vous le rappelez ?

ROBERT.

Il est si beau !

HORTENSE.

Il vous plaisait ?

ROBERT.

Beaucoup... Vous ne l'avez donc plus ?

HORTENSE.

Il détonnait un peu dans ma position... je m'en suis défaite.

ROBERT.

Oh ! que c'est dommage !

HORTENSE.

Je vous promets de m'en racheter un tout pareil sur mes premiers bénéfices.

ROBERT.

Ce n'est pas un ennui, au moins, qui vous a forcée de vous en défaire ?

HORTENSE.

Non... non...

ROBERT.

Sûr ?

HORTENSE.

Sûr...

(Entre Céleste.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, CÉLESTE.

CÉLESTE, *vivement, portant un manteau de voyage et un chapeau.*

Dis donc, ma chère, tu vas manquer ton train !... Je t'apporte... *(Apercevant Robert.)* Oh ! pardon...

HORTENSE.

Vous désiriez connaître mon associée, Robert... permettez-moi de vous la présenter.

CÉLESTE.

Oh ! monsieur, c'est vous qui seriez le... le cousin... de... ?

ROBERT.

Mais oui, madame, c'est moi. Enchanté de faire votre connaissance.

CÉLESTE.

Ah ! par exemple !... Ce n'est peut-être pas très poli ce que je vais vous dire... mais je ne vous voyais pas du tout comme ça... Oh ! mais pas du tout...

HORTENSE.

Voyons, Céleste...

ROBERT.

Et comment me voyiez-vous ?

CÉLESTE.

Autrement...

ROBERT.

Pourtant, je suis comme ça.

HORTENSE.

Excusez-la, Robert...

CÉLESTE.

Ton cousin voit bien que je suis une bonne fille, il ne se fâchera pas.

ROBERT.

D'autant plus qu'il va falloir causer un peu de cet entresol... J'ai reçu votre lettre.

CÉLESTE.

Ah! oui...

ROBERT.

Elle est très juste, cette diminution que vous réclamez. Je me demandais pourquoi on ne le louait jamais, cet entresol. Vous avez trouvé tout de suite : il était trop cher.

CÉLESTE.

Je suis confuse...

ROBERT, *à Hortense qui prend son chapeau et son manteau.*

Vous allez en voyage, cousine? Mais vous avez donc oublié que vous dînez demain à la maison?

CÉLESTE, *avec intention.*

Elle ne va qu'à Tours...

ROBERT.

Tiens!... A Tours?...

CÉLESTE, *regardant sa montre, à Hortense.*

Dépêche-toi, dépêche-toi!... La banque n'attend pas.

HORTENSE, *bas, à Céleste.*

Tais-toi, hein!

ROBERT.

Quelle banque, mon Dieu?... Vous allez à la banque... de Tours!

CÉLESTE, *riant.*

Non, c'est la Banque de France... Ah! vous n'êtes pas dans le commerce, vous! Vous avez de la chance!

HORTENSE, *furieuse; à Céleste, bas.*

Je te défends!

CÉLESTE.

Qu'est-ce que tu me défends?... Mais il n'y a pas de honte à avoir des billets à payer. Ton cousin n'en a pas, mais il sait ce que c'est...

ROBERT.

Certainement, je le sais... *(A Hortense :)* Et c'est pour ça que vous allez à Tours?

HORTENSE.

Non, Robert, non... je vous en prie... Cette Céleste est d'une indiscrétion!

ROBERT, *à Céleste.*

Dites-moi un peu, vous?...

CÉLESTE.

Eh bien, oui, je vais vous le dire, parce que c'est trop bête, à la fin!

HORTENSE.

Oh! oh!

CÉLESTE, *à Robert.*

Elle a envie de m'avaler, mais ça m'est égal... Je trouve absurde d'aller à Tours faire une démarche très délicate, au lieu d'exposer carrément la situation à ton cousin... n'essaye pas de

m'arrêter, tu n'y parviendras pas... Ne dirait-on pas que c'est une chose inavouable?... Nous avons une maison admirable, monsieur Vandel, et qui ne demande qu'à marcher... seulement, il nous arrive un petit accroc... Nous sommes un peu gênées en ce moment... Pardi! ce ne serait rien si nous avions quelques jours devant nous. Par malheur, c'est comme un fait exprès... c'est justement demain la fin du mois... Si vous pouviez nous avancer cet argent-là, monsieur Vandel... six mille francs... pas un sou de plus... je m'engagerais à vous les rendre le mois prochain...

ROBERT.

Mais évidemment, je vais vous les prêter... Je vous les apporterai ce soir, je ne les ai pas sur moi.

CÉLESTE.

Oh! monsieur Vandel, vraiment, vous pouvez... Oh! merci, monsieur Vandel... merci.

ROBERT.

Mais c'est à vous que je les prête, à vous personnellement, ce n'est pas à Hortense... Elle ne le mérite pas... *(A Hortense:)* Savez-vous à quoi on s'expose, dans le commerce, en ne payant pas ses billets?

HORTENSE.

Vaguement.

ROBERT.

On s'expose à faire faillite.

HORTENSE.

Oh!

CÉLESTE.

Parfaitement.

ROBERT.

Et réfléchissez, entre autres choses, à ce que dirait La Herche, si jamais vous faisiez faillite!

CÉLESTE, *à Hortense.*

Mais, remercie donc ton cousin!... Allons, embrasse-le! embrasse-le tout de suite... (*A Robert:*) Je vais annoncer à mon mari, vous permettez?...

ROBERT.

Faites, faites...

CÉLESTE, *à part, en sortant vers l'appartement.*

Eh bien, si j'avais eu un cousin comme ça, moi! Pauvre Léon!

SCÈNE VIII

ROBERT, HORTENSE.

HORTENSE, *lui tendant les mains en souriant.*

Il faut que je vous remercie, en effet, Robert. Vous nous rendez un grand service.

(*Elle s'avance pour l'embrasser.*

ROBERT.

Vous m'embrasserez tout à l'heure... Mais, pour l'instant, je suis furieux. Comment! vous vous trouvez dans une situation pareille, vous avez besoin d'argent, et l'idée ne vous vient pas immédiatement de vous adresser à moi?... Mais pourquoi cette défiance? pourquoi? .. Je vous ai donc mal reçue?

HORTENSE.

Oh! Robert... Vous m'avez reçue, au contraire,

avec une cordialité, une bonté... Je ne l'oublie pas.

ROBERT.

Il n'est pas question de ça. Il s'agit de confiance, de sympathie. Je suis votre plus proche parent, ce qui n'est pas grand'chose, mais je suis aussi votre camarade et votre ami, ce qui est mieux. Et, si je n'ai pas connu moi-même les difficultés de la vie, que voulez-vous? on n'est pas parfait, — je les ai vues souvent auprès de moi, avec leurs complications et leurs angoisses, et leur spectacle m'a toujours ému. Alors, on peut tout m'avouer, à moi. On peut me confier ses ennuis et ses secrets. Je garde très bien les secrets, vous savez, cousine...

HORTENSE.

Oh! je n'ai pas de secrets, je vous assure.

ROBERT.

Et des ennuis?

HORTENSE.

Qui n'en a pas? Mais ils ne sont pas graves.

ROBERT.

Pas graves?... Vous voulez continuer le système des cachotteries avec moi?... Il est trop tard. Si vous croyez que je ne devine pas où vous en êtes... C'est comme votre bague, tenez... Osez me dire que vous ne l'avez pas mise au clou, votre bague?

HORTENSE, *riant.*

D'abord, quel mal y aurait-il?

ROBERT.

C'est vrai, n'est-ce pas?... Allons, avouez-le?...

HORTENSE.

Eh bien, oui, là, c'est vrai!... Mais ne me regardez pas avec ces yeux-là, vous m'intimidez. Vous me regardez comme s'il m'arrivait un grand malheur... Mais non, c'est un petit malheur, tout petit, ce n'est rien.

ROBERT.

Vous riez?... Moi, c'est bien simple, ça me navre ce que vous me racontez là, ça me navre.

HORTENSE.

Il n'y a pourtant pas de quoi, Robert, je vous assure.

ROBERT.

Et quand y êtes-vous allée, au Mont-de-Piété?

HORTENSE.

A la fin du mois dernier, avec Céleste, qui en a d'ailleurs l'habitude. On nous a prêté beaucoup d'argent. Je ne me savais pas si riche, j'étais très contente, pas triste du tout. Le Mont-de-Piété est une étape nécessaire de la vie un peu aventureuse des bijoux, une épreuve qu'il faut qu'ils subissent et d'où ils sortent plus précieux. Cette pensée m'a empêchée d'éprouver la moindre mélancolie en voyant disparaître ma bague dans une vieille boîte en carton.

ROBERT.

Ma pauvre petite Hortense! Et moi qui vous croyais dans la position la plus prospère! Je ne m'inquiétais plus de vous... On me disait que vous étiez en train de faire fortune... J'aurais dû m'en douter, pourtant, en vous voyant vous risquer dans cette aventure... Il est vrai que vous étiez si gaie, si confiante! Vous m'aviez laissé une

telle impression de santé, de bonne humeur, que je m'imaginais que la vie, au contraire, vous réservait ses plus belles surprises.

HORTENSE, *hochant la tête.*

Il a fallu déchanter.

ROBERT, *la prenant paternellement.*

Mais je suis là, heureusement, je suis là...

HORTENSE, *troublée.*

Laissez-moi, Robert... Je vous en prie, laissez-moi.

ROBERT.

Qu'est-ce que vous avez?

HORTENSE.

Oh! rien... Je suis un peu... un peu nerveuse tout à coup... Depuis ce matin, je ne me sentais pas dans un de mes bons jours... Je me trouvais seule, isolée. Il me semblait que, brusquement, une espèce d'obscurité était tombée sur mon existence... et j'avais un peu peur... Mais ça commence à passer, vous voyez...

(Elle sourit.)

ROBERT.

Il faut vous dire surtout que vous n'êtes pas seule, et qu'il y a, pas loin de vous, quelqu'un qui a une profonde amitié pour vous...

HORTENSE, *émue.*

Oui, Robert... oui, merci...

ROBERT.

Et, maintenant, embrassez-moi et n'en parlons plus... *(Hortense s'avance, puis hésite.)* Vous ne voulez pas m'embrasser?

HORTENSE, *le regardant.*

Non.

ROBERT, *souriant.*

Et pourquoi ?

HORTENSE.

Pourquoi ?...

ROBERT.

Oui ?...

HORTENSE.

Je ne sais pas... Et puis, si, je veux... je veux...

(Elle s'approche de lui, l'embrasse sur le front, puis brusquement lui prend la tête à deux mains et l'embrasse à pleines lèvres.)

ROBERT, *stupéfait.*

Oh !

HORTENSE, *sortant de ses bras et balbutiant.*

Oui... oui... voilà... tant pis !

ROBERT, *se rapprochant d'elle.*

Ma petite Hortense !... ma petite Hortense ! Je ne savais pas, moi, je ne savais pas... Comment pouvais-je deviner ?

HORTENSE.

Que je vous aimais ?... Oh ! naturellement, vous ne l'avez pas deviné... Vous ne pensez jamais à ça, vous !

ROBERT.

Vous m'aimez ! Vous m'aimez !... C'est inouï !... inouï et charmant ! Je me rends compte que je dois avoir l'air stupide !... Voyons, asseyez-vous là, près de moi... tâchons de voir un peu clair en nous...

(Il lui prend la main et la fait asseoir.)

HORTENSE.

Oh ! moi, il y a longtemps que je vois clair... C'est pour cela que je n'allais plus chez vous, que je vous fuyais. Je sentais bien que je ne vous inspirais que cette espèce de sympathie, de pitié tendre que vous éprouvez pour tous les êtres qui

ont besoin de vous.... Tandis que moi, je vous avais aimé tout de suite. Je m'étais juré de ne jamais vous le dire. Il a fallu l'émotion de cette journée, votre arrivée subite, mon désarroi, la douceur avec laquelle vous m'avez parlé, ce baiser... enfin...

ROBERT.

Ma chère petite Hortense, vous ne vous imaginez pas combien je suis troublé. Je suis aussi ému que vous... Non, non, l'affection que j'ai pour vous n'est pas banale, ne croyez pas cela. Elle est très profonde, au contraire, très différente de celle que j'ai ressentie pour d'autres femmes qui ont passé près de moi, dont l'existence a touché la mienne...

HORTENSE.

Mais vous ne m'aimez pas et vous ne m'aimerez jamais... Oh ! j'ai compris, allez!... Oubliez ce que j'ai eu la folie de vous dire... Je ne chercherai plus à vous revoir, vous pouvez être tranquille.

ROBERT.

Eh ! il s'agit bien de ma tranquillité ! Est-ce que vous supposez que je vais être tranquille, maintenant, après cet aveu ?... Car votre brusque contact m'a remué, moi aussi !

HORTENSE.

Robert !

ROBERT.

Je ne sais pas si je vous aime, si je vous aimerai jamais !... Mais je serais un pauvre être si, en vous sentant entre mes bras, je ne vous avais pas tout d'un coup ardemment désirée !

HORTENSE.

Robert, Robert ! Si vous ne pensez pas ce que vous dites, ne continuez pas, laissez-moi...

ROBERT.

Et d'être là, si proche de vous, de deviner à vos yeux que vous êtes toute prête à vous laisser emporter... Ah ! comment ne pas vous dire des folies ?... Comment ne pas vous dire que je vous adore ? même si je me trompe ! même si je mens !

HORTENSE.

Ça m'est égal, ça m'est égal ! Dites-le-moi, Robert... Ce qu'il vous plaira que je sois pour vous, je le serai... Décidez vous-même.

ROBERT.

Ah ! ce qui nous arrive était fatal, inévitable... Comment ne l'avais-je pas prévu ? J'étais un fou ! La nature avait tendu sous nos pas son piège le plus sûr. Depuis que je vous avais revue, il flottait autour de nous toutes les tentations. Vous aviez en vous, le jour de votre arrivée, la plus irrésistible force de séduction, je me le rappelle à présent. Vous sembliez seule et sans armes contre les menaces de la vie... Oui, oui, je me souviens de la sympathie soudaine qui m'a entraîné vers vous... Et désormais, c'était fatal ! fatal ! Nous ne pouvions pas échapper à l'étreinte.

HORTENSE.

Oui, c'était fatal ! Voilà ce qu'il faut nous dire.

ROBERT, *l'attirant à lui.*

Venez que je vous regarde encore ! Viens que je te regarde ! Viens que je trouve sur ton visage l'admirable excuse de ma défaite. Car tu ne te doutes pas de ce que tu as fait avec ton petit geste de tout à l'heure. Tu as détruit, d'un simple mouvement de tes lèvres, les plus fortes résolutions qu'un homme croyait avoir prises sur la terre..

Oui, oui... cousine, riez. Vous pouvez rire, il y a de quoi !...

HORTENSE.

Je suis si heureuse ! Je ne vois pas au delà de la minute où vous me parlez... Je ne veux pas réfléchir...

ROBERT.

Oh ! surtout, ne réfléchissons pas... Nous sommes dans la tempête et dans l'imprévu. Mais vous valez tous les risques par votre beauté et votre charme.

HORTENSE.

Vous avez déjà des remords ?

ROBERT.

Si je n'en avais pas, où serait le plaisir ?

HORTENSE.

Allez, Robert, ne craignez rien. Je me contenterai de la place que vous voudrez me faire dans votre vie.

ROBERT.

Ne me faites pas de promesses, ne nous faisons pas de serments... Ma vie, mais vous allez la merveilleusement bouleverser de fond en comble...

HORTENSE.

Oh ! non... jamais...

ROBERT.

Si, si ! mais il le faut, c'est indispensable ! Tu es l'aventure et la fantaisie, il faut que tu apportes avec toi la complication et le désordre... Et ces complications seront délicieuses, ce désordre sera une joie... Je les aperçois au loin, car je viens d'avoir un éclair de lucidité. Tant mieux, tant mieux ! Mais nous allons être très

heureux tout de même... Oh! oui, très heureux... Tu vois, ma lucidité a déjà disparu, ce n'était qu'un éclair. Me voici de nouveau dans l'état où on aime. Je t'aime!

HORTENSE.

Répétez-le!

ROBERT.

Je t'aime!

HORTENSE.

Je ne serai pas pour vous une maîtresse comme vous en avez eu tant?

ROBERT.

Je n'en ai pas eu tant... Si on s'en allait? Avez-vous quelque chose à faire, ici?

HORTENSE.

Rien.

ROBERT.

Alors, partons... Tiens! il est l'heure de dîner... Allons dîner!

HORTENSE, *avec joie.*

Vous m'emmenez?

ROBERT.

A moins que vous ne vous y opposiez formellement...

HORTENSE, *mettant son chapeau et son manteau.*

Vous êtes donc libre, ce soir?

ROBERT.

Toute la soirée. Je devais dîner au cercle. N'allons pas dîner au cercle.

HORTENSE.

C'est ça.

ROBERT.

Et votre amie? La prévenez-vous que vous sortez?

HORTENSE.

Faut-il la prévenir?... Non... Ce n'est pas la peine. Elle s'en apercevra bien.

ROBERT.

Et qu'est-ce que vous lui direz, demain?

HORTENSE.

Je ne lui dirai rien. Elle pensera ce qu'elle voudra.

ROBERT.

Je ne suis pas inquiet.

HORTENSE.

Voilà, je suis prête...

ROBERT.

Venez...

HORTENSE, *tendrement près de lui.*

Toute la soirée avec vous, Robert... C'est un rêve!

ROBERT.

En effet... c'est un rêve... J'ai vingt ans de moins... De là à avoir vingt ans de plus, il n'y a qu'un pas... Par où passe-t-on?

HORTENSE.

Par ici. .

ACTE III

Le cabinet de travail de Robert.

Cabinet de travail d'un homme intelligent et oisif. Beaux meubles. Bibliothèques très soignées. Belles reliures.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, YVONNE, *puis* AMÉLIE *et* HORTENSE.

Au lever du rideau. Yvonne est devant Robert, toute droite, se regardant de côté dans une glace. Robert a un livre à la main.

YVONNE.

Mon petit papa, comment trouves-tu cette robe?

ROBERT.

Voyons... Je la trouve élégante... Tu commences à avoir l'air d'un bout de femme.

YVONNE.

Il me semble, je ne sais pas si c'est une illusion, que je me suis extraordinairement développée cet hiver.

ROBERT.

Tais-toi. Tu n'es qu'une petite fille sans conséquence.

YVONNE.

J'aurai des conséquences quand je voudrai... Ris donc, papa... C'est inouï comme tu deviens difficile pour les plaisanteries !

ROBERT.

Faut-il encore qu'elles aient le sens commun.

YVONNE.

Je t'ai vu rire aux éclats pour de vraies bêtises.

ROBERT.

Dis-moi une vraie bêtise et tu verras.

YVONNE.

Adrienne a raison. Tu as l'air préoccupé depuis quelque temps.

ROBERT.

De quoi se mêle-t-elle, mademoiselle Adrienne? De quoi se mêle-t-elle?

YVONNE.

Quel mal y a-t-il? Elle a remarqué que tu n'étais plus d'aussi bonne humeur. Mais, moi aussi, je l'ai remarqué.

ROBERT.

Tu vois, je ris... Tu me dis une vraie bêtise, alors je ris.

YVONNE.

Enfin, tu n'es pas fâché après moi et la première chose que je te demanderai tu me l'accorderas ?

ROBERT.

Si elle est raisonnable. Quelle est cette « chose » ?

YVONNE.

Pour l'instant — je dis pour l'instant — c'est

de me laisser emporter les journaux qui sont là sur cette table.

ROBERT.

Emporte, emporte.

YVONNE.

Je n'ai encore regardé que *l'Illustration*. *(Un temps.)* As-tu vu, dans *l'Illustration*, le portrait de monsieur Philippe Aubier, à propos de sa découverte ?

ROBERT.

Pas encore.

YVONNE, *négligemment*.

Il est ressemblant... Tu n'es pas fâché que je te dise qu'il est ressemblant ? *(Robert hausse les épaules.)* Bon, bon, j'ai compris...

(Entrent Amélie et Hortense.)

AMELIE.

Yvonne, mademoiselle Adrienne te cherche.

YVONNE.

On y va... *(A Hortense :)* On va se revoir après ma leçon, n'est-ce pas, Hortense ? Vous savez, j'ai placé tous mes billets à des amies. Il ne m'en reste plus un seul. C'est un succès, votre loterie...

(Elle l'embrasse et sort.)

SCÈNE II

ROBERT, AMÉLIE, HORTENSE, *puis* CLOTILDE.

HORTENSE, *très gaie*.

On vous envahit un peu, Robert ? Nous n'avons que quelques adresses à prendre sur le *Tout-Paris*, et nous vous laissons.

ROBERT.

Tenez, voilà...

AMÉLIE, *s'asseyant.*

Tu permets, mon ami ?

(Elle feuillette vivement le Tout-Paris. *Pendant ce temps :)*

HORTENSE, *bas à Robert.*

J'ai une lettre pour vous... Avancez la main...

ROBERT, *même jeu.*

Non, non... non... pas ici... Voici Clotilde...

(Entre Clotilde, Robert quitte Hortense assez brusquement et s'avance vers Clotilde.)

CLOTILDE.

J'ai apporté mes deux lots. Je les ai mis avec les autres.

ROBERT.

Et au bénéfice de qui, cette loterie ?

HORTENSE.

Au bénéfice des malheureux. Nous ne savons pas encore lesquels. Mais ce n'est pas ça qui manque, Dieu merci !

AMÉLIE, *continuant à écrire.*

Reste-t-il beaucoup de billets à placer ?

CLOTILDE.

Très peu, je crois.

HORTENSE.

A ce sujet même, Robert, je vous retiens une petite conversation tout à l'heure, avec le consentement de ma cousine.

AMÉLIE.

Je vous le livre.

CLOTILDE.

Où faisons-nous le tirage, décidément?

HORTENSE.

Oh! chez moi... chez moi... Ce sera une crémaillère.

CLOTILDE.

Vous ne connaissez pas son appartement, Amélie?

AMÉLIE.

Pas encore.

CLOTILDE.

C'est une perfection... un modèle de garçonnière pour femme seule... Elle a du goût, cette Hortense!

AMÉLIE.

Nous verrons ça...

HORTENSE.

Mais, d'ici là, vous n'oubliez pas ce qui est convenu?... Je vous emmène tous souper au restaurant, vous aussi, Robert... Oh! il faut venir... N'est-ce pas, cousine? Il faut qu'il vienne?

AMÉLIE.

Ne serait-ce que pour payer l'addition.

ROBERT.

Vous ne songez plus qu'à faire des orgies, toutes les trois.

CLOTILDE.

Ne bougonnez donc pas, Robert, ça vous va si peu!

AMÉLIE, *à Clotilde.*

Est-ce qu'on apercevra mon frère, cet après-midi?

CLOTILDE, *placée devant Amélie, entre elle et Robert.*

Je crois bien. Il viendra me chercher pour

sortir avec lui. Je refuserai parce que j'ai des courses à faire avec Hortense, avant dîner. Il sera furieux... et alors, ce soir, nous causerons de mon automobile...

(Pendant que Clotilde parlait, Hortense, tenant dans la main, derrière le dos, le billet dont il a été question, essaye de le montrer à Robert.)

ROBERT, *apercevant le manège d'Hortense, à part.*

Allons... bon !... Allons, bon !

CLOTILDE.

C'est un de ces hommes dont on n'obtient rien si on ne les pousse pas à la dernière limite de l'exaspération...

(Hortense, pendant cette réplique, a agité vigoureusement sa main.)

ROBERT, *s'avance et, à part.*

Terrible !... Terrible !...

(Il saisit maladroitement la lettre et la place dans la poche de son veston.)

AMÉLIE, *fermant des lettres.*

Là, j'ai fini...

CLOTILDE.

Donnez-moi vos lettres, Amélie...

AMÉLIE.

Si on tenait notre séance d'aujourd'hui dans le jardin ? Il fait très beau.

HORTENSE.

Oui... oui... Nous allons tout préparer, Clotilde et moi.

CLOTILDE.

Nous vous ferons prévenir dès que ces dames arriveront.

AMÉLIE.

C'est ça...

(Sortent Clotilde et Hortense.)

SCÈNE III

ROBERT, AMÉLIE.

ROBERT, *après avoir froncé les sourcils, en regardant du côté de la porte. Un temps. A Amélie toujours assise.*

Elles ne se quittent plus.

AMÉLIE.

Qui ?

ROBERT.

Hortense et Clotilde.

AMÉLIE.

Elles se sont prises d'amitié l'une pour l'autre. C'est très naturel. Elles ont le même âge, elles se ressemblent beaucoup de caractère... Mais j'avoue que moi-même j'ai grand plaisir à voir Hortense, maintenant. Est-ce que ça t'ennuie?

ROBERT.

Moi?

AMÉLIE.

C'est que tu en as l'air parfois, je t'assure... Comme c'est bizarre! A son arrivée à Paris, c'est moi qui avais une tendance à me méfier d'elle...

ROBERT.

Tiens! pourquoi?

AMÉLIE.

Je ne sais pas trop... A cause de la sympathie

subite qu'elle t'avait inspirée, peut-être... A cause de certaines réflexions de La Herche... Et aujourd'hui, me voilà presque obligée de la défendre non seulement contre mon frère, mais contre toi.

ROBERT.

Contre moi?

AMÉLIE.

Est-ce que tu te crois gracieux avec elle, par hasard? Tu te tromperais joliment. Et elle finira par le remarquer. Comme tu es un être capricieux, au fond! Depuis qu'elle a, si heureusement pour elle, changé de position, depuis qu'elle a hérité de ce parent de Chinon, on dirait qu'elle t'agace. Tu es bien le contraire de La Herche, par exemple! Il ne voulait plus la recevoir parce qu'elle était pauvre. Toi, tu la reçois moins bien depuis qu'elle ne l'est plus. Elle n'a vraiment pas de chance avec sa famille!

ROBERT.

Que veux-tu?... Je trouve qu'elle est devenue plus exubérante qu'autrefois... qu'elle est un peu trop gaie.

AMÉLIE.

Voilà un reproche! Mettons-nous à sa place. La pauvre enfant allait de déboires en déboires. Tout à coup, il lui tombe une fortune... d'un parent assez éloigné pour que sa mort ne l'oblige même pas à faire semblant d'être triste, et tu ne voudrais pas qu'elle fût gaie!...

(Elle se dirige vers la porte de droite par où sont sorties Clotilde et Hortense.)

ROBERT.

Oui, oui... en effet... je ne suis pas juste. C'est une bonne fille, pleine de qualités. Tu as raison...

Remarque d'ailleurs que je n'en dis pas de mal, elle est très gentille. Nous sommes tous d'accord.

Sort Amélie.

SCÈNE IV

ROBERT, *seul, ouvre la lettre et murmure.*

Voyons un peu, maintenant... O les billets en cachette, ô la complication, l'odieuse complication de la vie! *(Regardant la lettre.)* Qu'est-ce qu'elle me veut?... *(Lisant :)* « Robert, pourquoi n'êtes-vous pas venu hier? .. » *(Parlé.)* Au fait, pourquoi ne suis-je pas venu? Ah! je me rappelle... Pour rien, pour être tranquille toute une journée... *(Lisant :)* « Je veux absolument vous voir ce soir et dîner avec vous... » *(Parlé.)* Ah! non! *(Lisant :)* « Répondez-moi tout de suite... » *(Parlé.)* Une pareille aventure à mon âge, à mon âge! Quand il y a tant de jeunes gens qui seraient enchantés de faire ces choses-là. *(Il va à son bureau. Entre Hortense vivement.)* Comment? C'est vous?

SCÈNE V

ROBERT, HORTENSE.

HORTENSE, *devant le mouvement de Robert.*

Ne craignez rien. Votre femme reçoit dans le jardin. J'ai dit que je venais pour le restant de mes billets qui doivent être placés ce soir... Prenez-les-moi tous... Tenez, les voici... Robert, pourquoi n'êtes-vous pas venu hier?

ROBERT.

Pour des tas de raisons que je vous expliquerai... Mais, au nom du ciel, ma chère petite Hortense, faites attention! Je vous affirme qu'avec vos billets glissés dans le creux de la main, avec nos coups d'œil équivoques devant le monde, nos gestes furtifs, je vous affirme que nous allons nous faire prendre comme des enfants... Vous, parbleu! vous accomplissez cette petite gymnastique avec une souplesse, un tact, c'est merveilleux!... Mais comprenez donc qu'il n'y a pas que vous... Il y a moi! moi!... qui ne suis qu'un homme... un homme qui avait fait avant son mariage tout ce qu'il était humainement possible de faire dans cet ordre d'idées-là et qui se croyait bien tranquille pour le reste de ses jours... Alors, naturellement, j'ai perdu l'habitude, je suis à la merci d'une maladresse ou d'une distraction. Il y a des choses dont je ne suis plus capable, voyons! Réfléchissez, sapristi! Est-ce que vous supposez, par exemple, que je peux encore entrer dans des armoires?... Regardez-moi... Ça ne fermerait plus... Etant jeune, j'ai passé une nuit entière à gémir devant la porte de ma bien-aimée, sur un paillasson. Je vous jure que je ne pourrais plus faire ça aujourd'hui, comprenez-le! comprenez-le, ma bonne petite Hortense!... Notre liaison n'est durable et précieuse qu'à la condition d'être secrète... dissimulée... Combien de fois vous l'ai-je dit?

HORTENSE.

Vous me grondez pour un malheureux billet!... C'est entendu, j'ai peut-être eu tort! Mais, pour le reste, voyez comme nous sommes prudents! Quand je pense que vous ne venez même jamais chez moi! Que vous ne connaissez même pas mon

appartement! Chaque fois, nous imaginons, pour nous voir, une combinaison nouvelle, comme si c'était la première fois!... C'est charmant!... Et puis cette histoire d'héritage que nous avons inventée...

ROBERT.

Ce n'est pas moi qui l'ai inventée, c'est vous.

HORTENSE.

Que j'ai inventée, si vous préférez, et qui m'a permis de reprendre mon rang avec votre appui si délicat, Robert, si tendrement délicat...

ROBERT.

Ne parlons pas de ça...

HORTENSE.

Est-ce qu'elle ne nous met pas toujours à l'abri du soupçon, cette histoire d'héritage? La Herche y a cru, comme tout le monde aussi! Et pour que La Herche y ait cru!...

ROBERT.

Il est bien mort, au moins, ce parent dont vous avez hérité?

HORTENSE, *riant.*

N'ayez pas peur. J'ai fait le voyage de Chinon exprès. J'ai tout arrangé, tout combiné...

ROBERT.

Mais nous n'en vivons pas moins dans la fragilité et le mensonge... et j'ai l'impression très nette que si nous continuons à nous voir ici, chez moi, devant ma femme, devant La Herche, devant Clotilde, nous courons à un désastre.

HORTENSE.

Vous n'allez pourtant pas m'empêcher de venir chez vous, je suppose?

ROBERT.

Il est si facile de nous voir ailleurs!

HORTENSE.

Vous n'y pensez pas, Robert, vous n'y pensez pas!... Ne plus venir chez vous, dans ma famille! Mais où voulez-vous que j'aille?

ROBERT.

Voyez comme vous êtes peu logique! Quand nous n'étions pas... enfin, autrefois, il n'y avait pas moyen de vous avoir à la maison; vous refusiez systématiquement toutes les invitations, vous aviez cessé vos visites à ma femme, qui l'avait remarqué, et à présent, au contraire...

HORTENSE.

Mais vous n'allez pas comparer, Robert! Ce n'est plus la même chose. Autrefois, j'étais dans une position inférieure et subalterne, réduite tout d'un coup à gagner ma vie très durement. J'en souffrais, je n'ai pas de honte à l'avouer, j'en éprouvais une vive humiliation... C'est un sentiment que toutes les femmes comprendront... Je me sentais hors de ma famille, hors de mon milieu...

ROBERT.

Et vous y voilà rentrée, parce que...

HORTENSE.

Mais oui...

ROBERT.

Quel drôle de raisonnement!

HORTENSE.

C'est le raisonnement de la vie, en tout cas de la société où nous vivons. Mais si je cessais de

venir chez votre femme, maintenant, c'est elle qui pourrait avoir des soupçons!...

ROBERT.

Là, je reconnais que je ne trouve rien à vous répondre.

HORTENSE.

A la bonne heure!

ROBERT.

Vous avez raison, vous avez raison... Que dirait Amélie si elle ne vous voyait plus?... En effet, elle serait capable de nous soupçonner?... C'est admirable. Continuons! continuons donc!

HORTENSE.

Il n'y a que ça à faire.

(Entre Clotilde.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLOTILDE, *puis* LA HERCHE.

CLOTILDE.

Ne bougez pas. Ce n'est que moi.

ROBERT, *levant la tête.*

Que signifie ce : « Ce n'est que moi?... »

CLOTILDE, *riant.*

Ce que ça signifie?

ROBERT.

Oui.

CLOTILDE.

Rien.

ROBERT.

Pardon...

CLOTILDE.

Ça vous intrigue?

ROBERT.

Beaucoup.

CLOTILDE, *après un coup d'œil à Hortense.*

Bêta!

ROBERT, *stupéfait.*

Quoi?

HORTENSE, *tranquillement.*

Oui, je lui ai tout raconté, à elle. C'est notre amie.

ROBERT, *indigné.*

Oh!

CLOTILDE, *avec reproche.*

Eh bien, vous imaginez-vous que je vais vous trahir?

ROBERT.

C'est inouï! C'est inouï!

CLOTILDE.

Vous n'êtes pas gracieux, Robert... Hortense me connaît, heureusement.

HORTENSE, *allant à Robert.*

Oh! vous êtes fâché?

ROBERT.

Mais non, mais non, au contraire... C'est une idée très ingénieuse. Clotilde était tout indiquée... Au moins, comme ça, nous ne sommes plus seuls à le savoir, c'est l'important, c'est l'important.

CLOTILDE.

Me croyez-vous femme à révéler un pareil secret à mon mari ou à qui que ce soit?

ROBERT.

Quoi? La Herche ne le sait pas encore? Ça ne peut pas durer, dépêchez-vous d'aller le lui dire.

CLOTILDE.

Viens-tu, Hortense? Laissons-le, il est furieux.

ROBERT, *se retournant.*

« Viens-tu?... » Ah çà! vous vous tutoyez, à présent?

CLOTILDE.

Oui, mon cher, nous nous tutoyons depuis qu'elle m'a fait cette confidence. Est-ce que ça vous gêne?

ROBERT, *les prenant chacune par la main.*

Mes amies, mes amies, vous êtes de délicieuses petites femmes, qui avez reçu une excellente éducation... Je ne veux pas vous faire de reproches... hélas! je n'en ai pas le droit, mais rentrez une seconde en vous-même, je vous en supplie... Réfléchissez... Est-ce que vous ne trouveriez pas plus naturel que nous causions de ces choses-là ailleurs que chez moi?

CLOTILDE.

Personne ne nous écoute.

ROBERT.

Ma femme, qui est votre belle-sœur, Clotilde, est en bas, dans le jardin. Ma fille est en haut, en train de prendre sa leçon... Est-ce que cette idée ne vous frappe pas un peu?

CLOTILDE.

Je cherche le rapport, je le cherche.

HORTENSE.

Ah! ma chère, je vois ce qu'il veut, je le vois bien maintenant!... Ma présence ici, près de sa femme, près de sa fille, le choque... le froisse!... Il ne fait pas de différence entre moi et la première maîtresse venue... Ah! je suis très malheureuse! Moi qui ne cherche qu'à être agréable à tout le monde!

CLOTILDE.

Voyez dans quel état elle est. Vous n'avez pas honte?

ROBERT.

Mais...

HORTENSE.

Il ne m'aime plus, voilà la vérité... Mais dites-le au moins, ayez le courage de le dire?

ROBERT, *à part.*

Il n'y a rien à faire... C'est le gâchis, je n'en sortirai pas... C'est l'insoluble, je suis dans l'insoluble. (*Allant à Hortense.*) Ne vous énervez pas comme ça. Je ne vous demande rien, qu'un peu plus de prudence...

HORTENSE.

Vous ne m'aimez plus!...

CLOTILDE.

Sacrifiez donc tout à un homme!

HORTENSE.

Ah! vous êtes cruel, Robert!

CLOTILDE.

Votre conduite est indigne!

ROBERT, *allant à Hortense.*

Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! voilà que je

suis un homme cruel, maintenant... Allons, Hortense, ma chère petite Hortense! voyons, du calme... J'ai tort, là, c'est moi qui ai tort... Ne vous affolez donc pas pour rien... pour une observation insignifiante... qui n'avait d'autre but que de mettre notre liaison en sûreté...

(Il lui prend les mains.)

HORTENSE, *se calmant.*

Et quel jour choisissez-vous pour me causer un pareil chagrin?... Le jour de notre anniversaire...

ROBERT.

Notre anniversaire?... Il n'y a pas un an?

HORTENSE.

Non, mais il y a un mois juste.

ROBERT.

Déjà!

HORTENSE.

Enfin, j'entends une parole aimable, ce n'est pas trop tôt. Vous n'oubliez pas, au moins, ce qui a été convenu?

ROBERT.

Quoi donc?

HORTENSE.

Que tous les mois à la même date, le 30 de chaque mois, nous passerions la soirée ensemble. Vous trouverez bien un prétexte.

CLOTILDE.

Il en trouvera un... Je vous le trouverai, moi, si vous voulez?

ROBERT, *vivement.*

Non, non! je vous en prie, Clotilde... Pas vous!... Je le trouverai bien tout seul.

HORTENSE.

A ce soir, Robert ?

ROBERT.

Oui, oui... à ce soir... à ce soir...

(Au moment où elles vont sortir par le fond, entre La Herche.)

LA HERCHE, *à Clotilde.*

Où vas-tu ?

CLOTILDE.

Nous sortons ensemble. Nous avons mille choses à faire. Ne bouge pas, je te retrouve ici...

(Clotilde et Hortense sortent par le fond.)

SCÈNE VII

ROBERT, LA HERCHE.

LA HERCHE, *à Robert.*

C'est incroyable, je ne peux plus apercevoir ma femme dans l'après-midi. Nous prenons chaque jour, entre le déjeuner et le dîner, trois ou quatre rendez-vous, elle les manque tous. Je cours dans un endroit, elle n'est pas arrivée. Je vais dans un autre, elle vient de partir. Je vis dans l'instabilité et le désordre, moi qui suis avant tout un homme de règle et de sécurité... T'ai-je dit que je n'avais plus aucune confiance en Clotilde ?

ROBERT.

Non, pas encore... Et depuis quand n'as-tu plus confiance ?

LA HERCHE.

Depuis que nous habitons Paris. Ai-je été assez stupide! Quand Clotilde en a manifesté le désir, j'aurais dû m'y opposer avec une volonté de fer...

ROBERT.

Oui, mais as-tu une volonté de fer?

LA HERCHE.

Je l'avais à ce moment-là. J'étais le maître chez moi, je ne le suis plus. Clotilde a profité d'une heure de faiblesse pour s'emparer habilement de la direction du ménage. Et elle le conduit dans un précipice... As-tu remarqué qu'elle avait un commencement d'intrigue avec ton ami Philippe Aubier?

ROBERT.

Non, pas du tout.

LA HERCHE.

Je te l'affirme.

ROBERT.

Alors, je te crois.

LA HERCHE.

Ah! ces féroces petites femmes d'aujourd'hui!... Où sont-elles les femmes de la grande époque, les femmes comme la tienne, parbleu! dont la vie était un long sacrifice... qui n'étaient heureuses que lorsqu'elles nous avaient pardonné nos fautes... tandis que maintenant elles ne nous pardonnent même plus les leurs!... Et puis, encore un détail, ne l'oublions pas. Il y a Hortense, à présent, il y a Hortense! A Tours, ma femme n'avait pas d'amie intime, elle en a une. Elle a la confidente, la redoutable confidente... Songes-tu parfois qu'une femme est capable de faire le mal

rien que pour avoir le plaisir de le raconter à son amie intime ?

ROBERT.

Tu es subtil, mais il y a un fond de vérité.

LA HERCHE.

Sans compter qu'Hortense, par sa frivolité et son goût du gaspillage, a une influence déplorable sur Clotilde... Ah ! il ira loin l'héritage de ce parent ! Il a eu une bonne idée, celui-là ! Quel imbécile !

ROBERT.

Ah ! oui...

LA HERCHE.

Hortense a un loyer de cinq mille francs. Savais-tu ça ?

ROBERT.

Non.

LA HERCHE.

C'est Clotilde qui me l'a dit. Elle a une automobile électrique au mois. Et Clotilde en veut une aussi. Et nous allons prendre un appartement de dix mille francs sous prétexte que celui d'Hortense est de cinq mille et que nous sommes deux. Tu vois l'influence, tu la vois ! Et je ne peux plus résister. Je suis entraîné, je suis mâté...

(Entre Amélie.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Devinez qui vient nous faire une visite ?... Tinois ! le baron de Tinois !

ROBERT.

Tiens !

LA HERCHE.

Je savais qu'il était à Paris pour son mariage.

AMÉLIE.

Désirez-vous le voir ?

LA HERCHE.

Un compatriote ?... Avec joie !

ROBERT, *à la femme de chambre, qui est entrée derrière Amélie.*

Faites entrer.

(Sort la femme de chambre.)

LA HERCHE.

Ce bon Tinois ! Il est complètement ramolli, depuis le départ d'Hortense. Il voulait épouser tout le monde, il a fini par choisir sa gouvernante : c'est un scandale, à Tours.

(Entre Tinois, un peu cassé, mais très élégant, très distingué.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BARON DE TINOIS.

ROBERT, *allant à sa rencontre.*

Mon cher baron, voilà qui est gentil ! Comment ça va depuis des années qu'on ne vous a pas vu ?

LE BARON.

Trop aimable, cher ami, trop aimable... *(A Amélie :)* Mes hommages, chère madame.

AMÉLIE.

Que vous êtes rare, mon cher baron ! Il ne fau-

dra plus rester si longtemps sans venir voir vos amis.

LE BARON.

Votre accueil me comble de joie... Bonjour, La Herche!

LA HERCHE.

Bonjour, mon brave ami, bonjour!

LE BARON, *à Robert le regardant.*

Quelle mine ça a, ces jeunes gens! Moi, je me maintiens, mais avec les plus grandes difficultés.

AMÉLIE.

Vous êtes magnifique!

LE BARON.

J'ai reçu un coup bien dur pour mon âge, voyez-vous?

AMÉLIE.

Ah! oui...

LE BARON.

Il y avait dans mon amour pour votre cousine, madame Vilmenard, mieux qu'une passion sénile... il y avait ça aussi... mais il y avait mieux... il y avait une superstition.

LA HERCHE.

Comment ça?

LE BARON.

J'avais la conviction que si j'épousais madame Vilmenard, je vivrais cent ans...

LA HERCHE.

Bigre! Mais vous vivrez cent ans tout de même, puisque vous en épousez une autre.

LE BARON.

Eh! non... mon mariage est rompu.

LA HERCHE.

Encore!... vous en avez des aventures!

LE BARON.

Cette fois-ci, il est rompu par ma faute... Oui, mon ami... J'ai réfléchi tout à coup, j'ai réfléchi que depuis trente ans que cette personne est à mes côtés, je n'ai jamais eu une seconde l'idée de... vous me comprenez?

LA HERCHE.

A merveille... Mais je le croyais, baron, je le croyais...

LE BARON.

Non, mon ami, jamais... Et j'en ai conclu que ce n'est pas parce que je l'épouserai que cette idée me viendra.

LA HERCHE.

C'est juste.

LE BARON.

Alors, j'ai résolu de faire une dernière tentative auprès de madame Vilmenard...

LA HERCHE.

Ah! mon cher baron, vous avez encore moins de chances qu'avant?

LE BARON.

Je lui donne toute ma fortune, si elle veut, toute... Dites-lui ça.

LA HERCHE.

J'ai toujours été pour vous dans cette affaire-là, vous le savez, baron... mais je perdrais mon temps... Hortense a fait un gros héritage. C'est votre dernière chance qui disparaît... Du courage, allons!

LE BARON.

Il ne me manquait plus que ça! Et de qui a-t-elle hérité? Je connais très bien sa famille, moi. J'avais pris toutes les informations... Elle n'attendait rien.

LA HERCHE.

Elle a hérité d'un parent de Chinon...

LE BARON.

Oui, sa famille est de Chinon... Mais qui est ce parent?

LA HERCHE.

Un nommé... *(A Robert:)* Comment s'appelle-t-il, déjà?

ROBERT, *embêté.*

J'ai oublié.

LA HERCHE.

Ah! oui... Landier... Landier, un grand propriétaire...

LE BARON.

Landier?

LA HERCHE.

Oui.

LE BARON.

En effet, il est mort récemment. C'était un de mes amis, ce pauvre Landier!

ROBERT, *moins inquiet.*

Ah!

LE BARON.

Mais il n'a pas laissé un sou.

LA HERCHE.

Allons donc!

LE BARON.

Pas un sou, mon ami. J'étais très lié avec lui.

Il me doit encore de l'argent... Je vous affirme, La Herche, que vous devez vous tromper.

ROBERT.

En effet, il me semble que ce n'est pas ce nom-là.

LA HERCHE.

Pardon, j'en suis sûr.

AMÉLIE.

Moi aussi.

LE BARON.

Je vous donne ma parole que Landier n'a laissé qu'une bicoque sans valeur... que les créanciers sont en train de faire vendre.

LA HERCHE.

Vous me stupéfiez, baron. Hortense a un appartement de cinq mille francs et une automobile. C'est vous qui devez faire erreur.

LE BARON.

Qu'est-ce que vous me chantez là ?

LA HERCHE.

La vérité, baron, la vérité... *(A Robert.)* N'est-ce pas ?

ROBERT.

Mais je n'en sais rien.

LA HERCHE.

Tu n'en sais rien... Tu le sais aussi bien que moi.

LE BARON, *à Amélie.*

C'est elle qui vous a raconté cette histoire d'héritage ?

AMÉLIE.

Plusieurs fois... Et, en effet, c'est assez curieux.

LE BARON.

Mes amis, mes amis, il y a quelque chose là-dessous. Il faut que je le tire au clair... Au revoir, mes bons amis... Au revoir, chère madame... *(A La Herche qui le reconduit:)* Si c'est ce que je suppose, eh bien ! ma parole, j'aime mieux ça ! Il me reste une chance, au moins, il me reste une chance !

(Il sort.)

SCÈNE X

ROBERT, LA HERCHE, AMÉLIE.

ROBERT, *affectant de rire.*

Ce pauvre baron ! Il est assez ramolli, en effet !

LA HERCHE.

Mais pas tant que je croyais.

ROBERT.

Tu es indulgent.

LA HERCHE, *un temps.*

Tu ne trouves pas ça louche ?

ROBERT.

Quoi ?

LA HERCHE.

Ce qu'il vient de nous dire au sujet d'Hortense ?

ROBERT.

C'est si vague !

LA HERCHE, *à Amélie.*

Et toi ?

AMÉLIE.

J'avoue que je suis un peu interloquée. Ça me défrise, cette histoire-là. Mais, par exemple, je me demande à quel propos Hortense nous aurait fait ce conte.

LA HERCHE.

Ah ! ah ! tu es bien bonne de chercher. Mais pour justifier son luxe, parbleu !

AMÉLIE.

Alors, selon toi, Hortense aurait... ? Oh ! tout de même...

LA HERCHE.

Un amant ?... Mais c'est l'évidence, mes bons amis...

ROBERT, *d'un ton de reproche.*

Voyons, voyons !...

LA HERCHE.

Je n'en doute pas un instant. D'ailleurs, rien ne m'étonne moins. Le jour de son arrivée à Paris, je l'avais prévu... *(A Robert :)* Rappelle-toi ce que je te disais quand tu t'attendrissais bêtement ? Hein ! qui avait raison de nous deux ?

AMÉLIE.

Non, je ne peux pas encore croire...

LA HERCHE.

C'est-à-dire que nous avons été aveugles de ne pas le deviner tout de suite. Une automobile, une installation princière, l'argent jeté par les fenêtres... Et nous coupions dans le bonhomme de Chinon !... *(A Robert, se méprenant sur un geste d'impa-*

tience qui lui échappe:) Ne dis donc pas le contraire, tu y as coupé le premier, oui, toi... Moi, encore, il m'était venu des doutes dont je t'avais fait part... Mais toi!... Tu as même soutenu que tu le connaissais... qu'il était très riche... Non, elle est drôle!... *(Il rencontre le regard de Robert, et ne comprenant pas, il continue.)* Quoi? Mais j'avais eu envie, à un moment donné, d'y aller, à Chinon, tellement ça me paraissait louche... *(Nouveau geste de Robert.)* Hein? Qu'est-ce que tu as?... Oui, j'en avais eu envie... C'est toi qui... *(Geste violent de Robert derrière Amélie. La Herche s'arrête brusquement et balbutiant:)* Dame! Après ça... a-t-elle un amant?... N'en a-t-elle pas?... Dame!

AMÉLIE.

Eh bien, moi, je vous le dirai bientôt. Je me charge de lui faire avouer la vérité.... *(Elle sort.)*

SCÈNE XI

ROBERT, LA HERCHE.

LA HERCHE, *stupéfait.*

Comment! ce serait toi?... toi, le...?

ROBERT.

L'imbécile? Oui, c'est moi... Et, avec tes maladresses, tu allais forcer Amélie à comprendre!

LA HERCHE.

Je suis abruti! Ça ne m'étonne pas, mais je suis abruti!

ROBERT.

Ne parle donc pas si haut!

LA HERCHE.

Mes compliments, tu fais bien les choses. Ai-je été assez clairvoyant dans toute cette affaire! J'en suis épouvanté moi-même. Ah çà! tu t'es laissé pincer par cette maudite petite femme? Tu en es donc amoureux comme un fou?

ROBERT.

Moi? Je l'ai vue un jour en proie à de gros ennuis, triste, malheureuse...

LA HERCHE.

Tu es pour femmes malheureuses, décidément.

ROBERT.

Elle a pleuré, je me suis attendri... Elle m'a dit qu'elle m'aimait.

LA HERCHE.

Ah! ah!... et tu l'as cru?

ROBERT.

Je ne l'ai pas cru une minute, mais je suis devenu tout de même son amant.

LA HERCHE.

Malheureux! malheureux! mais vois-tu où tu vas? Est-ce que tu espères pouvoir cacher toujours cette situation à ta femme? Mais elle a déjà des soupçons, Amélie, j'en suis convaincu... Et moi?... Crois-tu qu'en revoyant Hortense je serai capable de contenir mon indignation? Je ferai mon possible, mais je ne réponds de rien... Quant à Clotilde!... *Se frappant le front.* Veux-tu parier que Clotilde est au courant de tout?

ROBERT.

Ça ne m'étonnerait pas.

LA HERCHE.

Ah! par exemple, cette fois-ci, nous allons rire! Oh! oh! assez de faiblesse, assez, assez! Je vais la reprendre, la direction de mon ménage, et d'une main ferme, tu vas voir ça!... Cette histoire-là, mais j'en suis enchanté, maintenant!

ROBERT.

Merci!

LA HERCHE.

C'est ma rentrée à Tours, cette histoire-là, tout simplement. Et toi, s'il te reste un atome de sens moral et d'énergie, tu vas en profiter pour rompre avec Hortense... *(Lui prenant le bras.)* Écoute, mon vieux Robert, écoute ce que je vais te dire. Nous sommes tous les deux à un tournant de notre vie. Si, pendant un quart d'heure, nous n'avons pas une volonté de fer, nous sommes submergés! Un quart d'heure! Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'on puisse avoir une volonté de fer pendant plus longtemps que ça...

ROBERT.

Tu as raison, tu as raison! Non, non! je ne continuerai pas à vivre dans cette atmosphère de soupçon, de mensonge, d'énervement! Je n'ai plus l'âge, je n'ai plus l'âge!... J'en ai assez, moi aussi... Il faudra qu'Hortense le comprenne et que nous prenions des résolutions définitives... Oh! ce ne sera pas commode. As-tu déjà rompu avec des maîtresses?

LA HERCHE.

Mais je n'ai jamais eu de maîtresses, surtout depuis mon mariage. Pour qui me prends-tu? J'adore ma femme, tu entends?

ROBERT.

Moi aussi, j'adore ma femme. Et je serais navré de lui faire le moindre chagrin. Jamais je ne l'avais trompée jusqu'à présent, sache-le!

LA HERCHE.

Allons donc!

ROBERT.

Parfaitement. Je ne l'ai trompée qu'une fois en vingt ans. Eh bien! un mari qui n'a trompé sa femme qu'une fois en vingt ans, c'est peut-être plus rare qu'un mari qui ne l'a pas trompée du tout.

LA HERCHE.

Fais tout de suite ton éloge... Enfin, es-tu décidé à rompre?

ROBERT.

J'y suis très décidé... Je vais avoir ce soir une conversation avec Hortense. D'abord, il faut que je la prévienne de ce qui s'est passé avant qu'elle ne voie Amélie.

LA HERCHE.

Bigre, oui, en effet. Et de l'énergie, de l'énergie!

(Entre Amélie, chapeautée, gantée, prête à sortir.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, AMÉLIE.

ROBERT.

Tiens, tu sors?

AMÉLIE.

Oui.

ROBERT.

Où vas-tu?

AMÉLIE.

Chez Hortense.

ROBERT.

Chez Hortense!... Pourquoi faire?

AMÉLIE.

Pour causer avec elle.

ROBERT.

Maintenant?

AMÉLIE, *le regardant.*

Ça te contrarie?

ROBERT.

Non... non... Seulement, je me demande si c'est la peine d'aller... immédiatement...

AMÉLIE.

Mais oui...

ROBERT.

Comme tu voudras, ma chérie, comme tu voudras...

AMÉLIE, *va pour sortir, puis se retourne, aperçoit Robert qui échange un coup d'œil avec La Herche et revenant à ce dernier.*

Laisse-moi avec Robert, je t'en prie.

LA HERCHE.

Moi... que... je...?

AMÉLIE.

Oui, va... je t'en... je t'en prie... je t'en prie...

Elle le pousse légèrement vers la porte.

LA HERCHE, *sortant.*

Oh! là... là... là... là...

SCÈNE XIII

ROBERT, AMÉLIE, *puis* CLOTILDE.

AMÉLIE, *à Robert.*

Il y a quelque chose entre Hortense et toi... C'est certain! certain! Dis-le-moi... Tu peux me le dire... Je suis prête. Je viens de m'y préparer, là... tiens, en mettant mon chapeau... Nous ne pouvons plus éviter une explication à ce sujet, maintenant; il faudra bien l'avoir un jour ou l'autre, n'est-ce pas? Alors, pourquoi pas tout de suite?

ROBERT.

Tu as raison. Je vais te dire... Ecoute-moi bien. Ce n'est pas la peine d'aller chez Hortense. Tu vas voir comme c'est simple... Assieds-toi... assieds-toi et écoute-moi... Hortense s'est trouvée un jour, du temps qu'elle était modiste, dans une situation financière très embarrassée... Il y a un peu plus d'un mois. Elle était même sur le point de faire faillite. Elle a eu recours à moi et m'a demandé de lui prêter de l'argent. Pouvais-je refuser? Non! Je le lui ai donc prêté. Elle m'a affirmé que je lui sauvais la vie et l'honneur, elle s'est jetée à mon cou... elle m'a embrassé... J'ai été ému... et cela a créé entre nous une situation particulière... Une espèce d'intimité... Tu comprends?

AMÉLIE.

Non, pas tout à fait... Enfin, qu'y a-t-il eu entre vous exactement? Dis-le-moi... Est-ce que, tôt ou tard, je n'arriverai pas à la connaître, la vérité? Mais je vais peut-être la savoir dans un quart

d'heure... Et n'es-tu pas sûr d'avance d'être pardonné, quoi que tu aies fait? Alors, j'aime autant te pardonner tout de suite... Va, dépêche-toi... Es-tu son amant, oui ou non?

ROBERT.

Non... C'est fini... Je te jure que c'est fini!

AMÉLIE.

Alors, tu l'as été?

ROBERT.

Mais je ne le suis plus. C'est l'important, comprends donc, c'est l'important... Le reste n'est qu'un détail... Mais oui...

AMÉLIE.

Je...

ROBERT.

Ne dis pas ça, ce n'est pas juste. Car la franchise avec laquelle je te fais cette révélation t'indique bien mon repentir, ma sincérité, et doit te convaincre qu'une histoire pareille ne peut plus se renouveler, et tout est là... Ah! ma chérie, tu ne t'imagines pas la période d'inquiétudes de toutes sortes, d'agitation que je viens de traverser, à la pensée du gros chagrin que tu aurais, que tu aurais eu certainement si tu avais appris ça par un autre que par moi. Et, à présent, au contraire, il me semble que c'est un épisode de ma vie de garçon que je viens de te raconter, tellement c'est loin, c'est loin!... N'est-ce pas que ça te fait aussi cet effet-là?

AMÉLIE.

Moins qu'à toi.

ROBERT.

Vois-tu, ce qu'il faudrait, maintenant, ce serait de ne plus en parler, jamais, jamais, jamais! Tu

y consens, n'est-il pas vrai? Il ne va plus subsister entre nous la moindre arrière-pensée? Tout va être oublié de part et d'autre, et nous allons enfin reprendre notre calme, notre bienfaisante existence d'autrefois. Comme elle me manquait! comme elle me manquait!... Tu ne sais pas ce que nous devrions faire?... Ce voyage en Italie, que nous promettons à Yvonne depuis si longtemps?... Eh bien! nous allons le faire, veux-tu? Nous allons partir demain ou après-demain, le temps de préparer nos bagages... Va-t-elle être heureuse, Yvonne!... Et moi, que je suis content! que je suis content!

AMÉLIE.

Il ne te faut pas grand'chose.

ROBERT, *l'embrassant, avec effusion.*

Tu es une excellente femme, Amélie!

(Entre Clotilde.)

CLOTILDE.

Vous vous embrassez? Ça, c'est gentil!

ROBERT.

Nous nous embrassons, parce que nous partons pour l'Italie.

AMÉLIE.

Et je vais faire les malles.

ROBERT.

Oui... va... va...

(Il la reconduit avec mille caresses.)

SCÈNE XIV

ROBERT, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Vous partez?

ROBERT.

Ma petite Clotilde, vous allez me rendre un grand service... Je vous ai un peu bousculée tout à l'heure.

CLOTILDE.

Ça ne fait rien, mais qu'y a-t-il?

ROBERT.

Vous allez retourner chez Hortense et lui dire que ma femme sait tout.

CLOTILDE.

Oh!

ROBERT.

C'est comme ça, hélas! oui... Par conséquent, je ne puis guère la voir en ce moment, vous devez le sentir.

CLOTILDE.

Oh! évidemment... évidemment!

ROBERT.

Rassurez Hortense pour l'avenir... Qu'elle n'ait aucune inquiétude... Seulement, il est indispensable que nous nous séparions... quelque temps... Et vous, surtout, ne la quittez pas. C'est à vous que je la confie...

CLOTILDE.

Vous pouvez compter sur moi, Robert.

ROBERT.

Merci, ma bonne Clotilde, merci.

CLOTILDE, *allant vers le fond.*

Je vais chez elle de ce pas.

ROBERT.

Tâchons d'arranger tout cela sans faire souffrir personne.

(Entre La Herche du fond. Il se rencontre nez à nez avec Clotilde.)

SCÈNE XV

Les Mêmes, LA HERCHE

LA HERCHE, *à Clotilde.*

Eh bien!... Ah! te voilà... Enfin, c'est toi?

CLOTILDE.

Tu as à me parler?

LA HERCHE.

Oh! oui.

CLOTILDE.

Bon. Je te retrouve à la maison.

LA HERCHE.

Non... non... nous allons rentrer ensemble.

CLOTILDE.

Impossible, mon chéri, j'ai une course à faire.

LA HERCHE.

Où?

CLOTILDE.

Je te le dirai plus tard.

LA HERCHE.

Pardon. Je veux le savoir tout de suite, j'en ai le droit. J'en ai le droit.

CLOTILDE.

Eh bien, je vais chez Hortense !

LA HERCHE.

Je te le défends.

ROBERT.

Mes enfants, mes enfants, ne vous disputez pas.

LA HERCHE, *à Robert.*

Laisse donc, tu vas voir.

CLOTILDE.

Ah ! tu me le défends ?...

LA HERCHE.

Oui, oui, oui ! ainsi que de la fréquenter désormais !

CLOTILDE, *riant.*

Ah ! ah ! tu sais, il paraît ?

LA HERCHE.

Je sais. Et tu me permettras de ne pas prendre la chose aussi gaiement que toi. D'ailleurs, cette aventure va être le point de départ d'une série de réformes dans notre ménage.

CLOTILDE.

Vraiment ? Et lesquelles ?

LA HERCHE.

D'abord, nous allons quitter Paris et rentrer à Tours, chez moi.

CLOTILDE.

Dans la maison où tu es né ?

LA HERCHE.

Oui. Place de l'Archevêché.

CLOTILDE.

Tu es fou!

LA HERCHE.

Tu refuses?

CLOTILDE.

Oui, mon ami, oui.

LA HERCHE.

Tu sais à quoi tu t'exposes?

CLOTILDE.

Oui, à rien... Ah çà! est-ce que tu crois que je vais abandonner une amie dans une circonstance aussi douloureuse? Tu n'as donc pas de cœur?

LA HERCHE, *furieux, tout à coup.*

Vous allez voir que cette affaire-là va retomber sur moi!

CLOTILDE.

Tu ne m'empêcheras pas de faire mon devoir...

(Elle s'esquive adroitement pendant que La Herche lui tourne le dos.

SCÈNE XVI

ROBERT, LA HERCHE.

LA HERCHE.

Elle appelle ça un devoir!... *(Se retournant.)* Ma petite amie!... Comment! elle est partie! *(A Robert:* Je suis mâté! Ça y est, je suis bien mâté!... Eh bien! Et toi?

ROBERT.

Ah! mon ami. J'ai tout avoué à Amélie. Elle a été admirable, elle ne m'a fait aucun reproche.

LA HERCHE.

Ah! les femmes de la grande époque!

ROBERT.

Tout nuage entre nous a disparu... Plus de prétextes, plus d'histoires à inventer, plus de trahison! J'ai retrouvé la quiétude morale, le contentement de moi-même! Quelle délivrance!

LA HERCHE.

Et Hortense? Qu'est-ce que tu en fais?

ROBERT.

Clotilde se charge de tout.

LA HERCHE.

Clotilde!

ROBERT.

Et à mon retour d'Italie.

LA HERCHE.

Hein! tu vas en Italie?

ROBERT.

Oui, demain.

LA HERCHE.

Ah çà! c'est trop fort! ça, c'est trop fort!... En Italie!... Mais tu ne vois donc pas dans quelle situation tu me laisses? Avec ta maîtresse sur les bras! car elle et ma femme ne vont plus se quitter, et c'est moi qui vais supporter les conséquences de tes fredaines!

ROBERT.

Tu exagères, tu exagères...

LA HERCHE.

Sais-tu ce que tu es en train de faire en ce moment?... Tu es en train de te débarrasser sur moi de tous tes ennuis, de les prendre comme ça dans ta poche et de les mettre dans la mienne!... Ah! tu es un fier égoïste!... *(Prenant les journaux sur la table*

de Robert. Enfin, je vais attendre Clotilde; j'espère qu'elle finira par revenir.

Il sort.)

SCÈNE XVII

ROBERT *seul, puis* LA FEMME DE CHAMBRE *un instant, puis* ADRIENNE.

ROBERT, *fait un geste de délivrance et s'écrie.*

Ah!... Ah! enfin...

(Entre la femme de chambre.)

LA FEMME DE CHAMBRE, *au fond.*

Mademoiselle Adrienne fait demander à Monsieur si Monsieur peut lui accorder quelques instants d'entretien.

ROBERT.

Mais certainement, qu'elle entre. *La femme de chambre introduit Adrienne.)* Entrez, mademoiselle, entrez. Vous désirez me parler?

ADRIENNE, *intimidée d'abord, se remettant peu à peu.*

Oui, monsieur Vandel.

ROBERT, *très gai, très amical.*

Eh bien! asseyez-vous... Je vous écoute. De quoi s'agit-il?

ADRIENNE.

Je voudrais vous demander, monsieur Vandel, la permission de m'en aller.

ROBERT.

Vous désirez un congé?

ADRIENNE.

Non... Je désirerais partir... partir définitivement.

ROBERT.

Nous quitter? Vous voulez nous quitter?

ADRIENNE.

C'est cela.

ROBERT.

Mais pourquoi donc?

ADRIENNE.

Une de mes amies m'a procuré une place, une place en Amérique, pour l'éducation d'une jeune fille. Il y a longtemps que je rêvais d'aller en Amérique... je parle anglais... D'autre part, l'éducation d'Yvonne est achevée ; elle n'a plus besoin de moi.

ROBERT.

L'éducation d'Yvonne est loin d'être terminée, d'abord ; et vous resterez encore très longtemps auprès d'elle. Si votre avenir vous préoccupe, eh bien ! c'est moi qui, plus tard, me charge de vous trouver une place, une très bonne place, bien meilleure que celle que l'on vous offre, je vous le promets.

ADRIENNE.

Ce que vous me dites me touche profondément... et la pensée de quitter Yvonne m'émeut à un point que je ne peux pas vous exprimer...

ROBERT.

Alors, qu'il ne soit plus question de ce départ... qui nous chagrinerait tous, car tous, ici, nous avons une grande amitié pour vous, un vrai attachement.

ADRIENNE.

Merci, monsieur Vandel, merci. Vous êtes trop bon. Mais il faut que je parte. Il le faut.

ROBERT.

Il le faut?

ADRIENNE.

Oui.

ROBERT.

Absolument?

ADRIENNE.

Absolument.

ROBERT, *souriant avec douceur.*

Ah ! oui... Je crois que je commence à comprendre. Voyons, mademoiselle Adrienne, voyons, ayez confiance en moi. Je ne suis pas un patron sévère, que diable !... Et je serai le premier à excuser... certaines petites faiblesses...

ADRIENNE, *étonnée.*

Des petites faiblesses?... Lesquelles?

ROBERT.

Que vous n'osiez pas les raconter à ma femme, je le conçois... mais à moi, voyons, on peut tout me dire, à moi?...

ADRIENNE, *indignée.*

Oh! monsieur, mais que supposez-vous donc?... Que je...? Ah! par exemple!

ROBERT.

Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas. Je ne suppose rien.

ADRIENNE.

Si, monsieur Vandel, si!... Je devine ce que vous croyez... Vous croyez que j'ai... moi... un amant et que... Ah! bien, il ne manquait plus que ça... Oh! oh! oh!

ROBERT, *vivement.*

Je vous demande pardon, je vous demande pardon... C'est vrai, j'ai dû vous blesser, pauvre petite.

ADRIENNE, *suffoquant.*

Ah ! non ! restez donc jusqu'à vingt-huit ans sans que... Oh ! ce n'était vraiment pas la peine !

ROBERT.

Mais je sais... je sais bien que vous êtes une très honnête fille !

ADRIENNE.

C'est heureux que vous sachiez ça, c'est heureux, vraiment !

ROBERT, *à part.*

Quelle drôle de petite femme ! *(Haut.)* Là, je vous fais des excuses... Votre départ me parraissait incompréhensible... Alors, je cherchais, je cherchais quelles pouvaient être les raisons...

ADRIENNE.

Oh ! n'ayez pas peur. Je vais vous les dire. Je suis venue exprès pour vous les dire... Je vous quitte parce que, depuis un mois, depuis que je sais... ce que je sais... je fais tellement d'efforts pour me retenir, que... je suis à bout de nerfs... là !... Je ne suis plus la même femme, quoi ! Avant, je n'osais pas vous regarder en face, j'avais pour vous une admiration, un culte... Je vous voyais si différent des autres hommes... Enfin, je m'étais fait de vous un idéal... un idéal !... Mais un jour, il s'est écroulé, mon idéal ! je me suis aperçue que vous étiez comme les autres... aussi hypocrite et aussi menteur que les autres !

ROBERT, *ahuri.*

Eh ! mais... Eh ! mais !

ADRIENNE.

Et alors, je n'ai plus eu d'illusions... J'ai été très malheureuse... Je vous ai détesté, j'ai voulu

vous fuir... Si vous ne comprenez pas pourquoi je pars, maintenant !

ROBERT, *se levant avec agitation.*

Qu'est-ce qui m'arrive encore ? (*Allant à Adrienne.*) Je vous en prie, je vous en supplie, ma chère mademoiselle Adrienne, ne continuez pas ! Nous reprendrons cette conversation une autre fois, je le veux bien. Mais, en ce moment, je vous jure... je vous jure que je ne suis pas en état d'en entendre davantage... Non, non !... vous ne pouvez pas savoir, mais j'en ai assez pour aujourd'hui... Vous, d'un autre côté, vous semblez un peu exaltée... Notre conversation a tout à gagner...

ADRIENNE.

Mais non, mais non, je ne suis pas exaltée... Je ne le suis plus, du moins... C'est fini. Je suis très calme, à présent... voyez... tout ce qu'il y a de plus calme. Le plus difficile est fait. Et rassurez-vous, je ne ferai pas de scandale, j'en suis incapable. Depuis un an que je vous aime comme une folle, est-ce que vous vous en êtes aperçu ?... Est-ce que vous avez seulement remarqué que, quand vous me touchiez la main, les yeux me tournaient ? Non, n'est-ce pas ? C'est que je m'étais juré que vous ne le sauriez pas tant que je resterais chez vous... Et je pars pour avoir enfin le droit de vous le dire !

ROBERT.

Ma pauvre enfant !

ADRIENNE.

Oh ! ne vous apitoyez pas sur moi, je m'attends à tout dans la vie... et vous pensez que je n'ai jamais espéré une minute que vous m'aimeriez. Je ne suis pas belle comme Hortense, je ne suis pas une femme du monde intéressante et persé-

cutée… Je ne sais pas regarder les hommes, leur planter mes yeux dans la figure… Oui, c'est ce qu'ils demandent, aujourd'hui… Enfin, je n'avais rien de ce qu'il faut pour emballer un monsieur comme vous… Hortense l'avait ; moi, je ne l'ai pas.

ROBERT.

Que vient faire Hortense là dedans?

ADRIENNE.

Oh ! non, vous n'allez pas nier qu'Hortense soit votre maîtresse?… A moi ! ce serait un comble. Non, non, je ne veux pas songer à ça. Hortense a fait ce qu'elle a voulu. Les femmes n'ont pas tant le choix des moyens dans la lutte pour la vie. Je l'excuse, je l'excuse. Elle vous aimait, moi aussi… passons là-dessus… Jamais je n'essayerai de me venger d'elle, à moins que ça ne se trouve, bien entendu.

ROBERT.

Ce serait indigne de vous, mademoiselle Adrienne, car vous êtes une très loyale fille, de la grâce la plus franche… et la plus imprévue… Et la sévérité avec laquelle vous venez de me traiter… mettons la juste sévérité, ne m'empêche pas d'avoir pour vous une sympathie et une estime tout à fait particulières, au contraire… Vous m'avez un peu insulté, mais avec une brusquerie charmante. Je n'y pense plus, c'est oublié…

ADRIENNE.

Ne me parlez pas avec cette voix. Je perdrais la tête et ce n'est pas l'heure.

ROBERT.

Alors, voici ce que vous allez faire, écoutez-moi bien. Vous allez renoncer à ce départ pour

l'Amérique, qui est absurde, et vous allez me demander un petit congé pendant que nous irons nous-mêmes en Italie...

ADRIENNE.

Vous êtes très indulgent, monsieur Vandel, mais ma résolution est bien prise. Si je restais près de vous, je me connais, hélas! je continuerais à souffrir le martyre et à me manger le sang. Avant Hortense encore, je me résignais. Vous ne m'aimiez pas, évidemment, mais vous n'aimiez personne. Ça me suffisait. Je vous voyais heureux et je n'étais pas jalouse... Comprenez-vous la différence? Je n'étais pas jalouse... J'ignorais même à quel point et de quelle façon je vous aimais. C'est Hortense qui me l'a appris... Elle me l'a bien appris, par exemple! Et aujourd'hui, s'il me fallait vivre à vos côtés, comme autrefois, sentir autour de moi vos gestes, vos yeux... Oh! non, je souffrirais trop!... Non, non, pourquoi souffrir quand on peut faire autrement, quand il vous reste assez de courage pour vous éloigner!

ROBERT.

Adieu donc, mademoiselle Adrienne... Partez... Que puis-je faire pour vous retenir?

ADRIENNE.

Oui, oui... je vais partir... je vais partir après-demain... Ma place est déjà retenue sur le paquebot. J'étais bien décidée, vous voyez. Seulement...

(Elle hésite.)

ROBERT.

Seulement?

ADRIENNE.

Seulement... Seulement... je ne vais pas partir « comme ça ».

ROBERT.

« Comme ça? » Qu'est-ce que ça signifie?

ADRIENNE.

Ça signifie que mon amour s'est transformé, qu'il a changé de nature. Ce n'est plus une admiration que j'ai pour vous, ce n'est plus un culte... non! C'est l'autre amour, l'autre!... Ah! il est loin, l'idéal, il est loin!

ROBERT, *avec reproche.*

Oh! voyons... voyons...

ADRIENNE.

Non! Je n'aurais jamais cru que le regard, le sourire d'un homme puissent vous chavirer à ce point-là! J'aurai attendu longtemps pour être prise, mais je l'aurai été pour de bon!

ROBERT.

Ma pauvre enfant, ma pauvre enfant! Vous vous exagérez singulièrement l'importance...

ADRIENNE.

Ça me regarde. Oh! je ne vous demande pas, moi, des bijoux, le luxe... Je vous demande de venir me dire adieu là-bas... Et puis, je disparaîtrai... je disparaîtrai pour toujours... Vous avez trompé votre femme. Alors, une fois de plus, une fois de moins, qu'est-ce que ça fait? Ce qui est grave, c'est la trahison, ce n'est pas le nombre des trahisons. Et vous n'avez pas le droit de refuser... non! à moins que vous ne soyez un être sans cœur, à moins que votre bonté ne soit pas la vraie et profonde bonté, mais une bonté légère et hypocrite pour des misères banales!

ROBERT.

Pauvre petite! pauvre petite!

ADRIENNE.

Car vous ne savez pas ce que, avec cette heure-là, vous me payeriez de déceptions, de découragement, d'humiliations, quelle joie vous me laisseriez et quel beau rêve vous m'auriez fait faire!

ROBERT.

Vous êtes exquise, je ne peux pas dire autre chose, vous êtes exquise, je suis très ému.

(Il s'approche d'elle.)

ADRIENNE, *s'appuyant sur lui.*

Oh! oui, gardez-moi une seconde entre vos bras... Jamais un homme n'a été aussi près de moi que vous l'êtes en ce moment... Jamais, jamais, je le jure... Alors, vous voulez? vous voulez?

ROBERT.

Adrienne, ma petite Adrienne, c'est insensé, ce que vous faites, c'est très grave.

ADRIENNE.

Alors, vous viendrez me voir partir, dites? Vous m'accompagnerez! Vous resterez avec moi jusqu'à la dernière minute?

ROBERT.

C'est très grave! C'est très grave!...

ADRIENNE.

C'est du Havre que je pars... Oh! vous viendrez jusqu'au Havre?

ROBERT.

Au Havre?

ADRIENNE.

Vous trouverez un moyen... Il faut le trouver... Je serais si heureuse! si heureuse!...

ROBERT.

Eh bien ! oui... oui... Je trouverai un moyen... Je ne sais pas lequel, mais je le trouverai... C'est promis ! c'est promis !... *(Elle fléchit.)* Qu'avez-vous !

ADRIENNE, *s'éloignant.*

Rien... C'est passé... J'ai failli m'évanouir... Je m'en vais... Au revoir... là-bas... Je vous laisserai un mot pour vous dire où je serai... Au revoir... au revoir...

Elle sort.

SCÈNE XVIII

ROBERT *seul, puis* LA HERCHE.

ROBERT, *seul, fait un geste de découragement.*

Qu'est-ce que j'ai encore fait ? Qu'est-ce que j'ai encore fait ? Il me semble que je suis emporté par un cyclone. Il n'y a qu'à s'incliner, on ne lutte pas contre un cyclone... *(Un temps.)* Au Havre !... Qu'est-ce que je vais dire pour pouvoir aller au Havre ?... Ah ! La Herche ! *(Il va l'appeler.)* La Herche !

LA HERCHE, *entrant de gauche.*

Elle ne revient pas, elle ne revient toujours pas !

ROBERT, *allant à lui.*

La Herche !

LA HERCHE.

Eh bien, quoi ?

ROBERT.

Tu vas me rendre un grand service !

LA HERCHE.

Encore, ce n'est donc pas fini ?

ROBERT.

Il faut que je m'absente vingt-quatre heures, il faut que j'aille au Havre.

LA HERCHE.

Au Havre !

ROBERT.

Ne me demande pas pourquoi... Tu vas dire à ma femme que tu as besoin de moi pour des affaires, des affaires urgentes... Tiens, pour ce procès que tu vas avoir à Tours et dont tu nous parlais hier.

LA HERCHE.

Ah ! non ! et mille fois non ! Je ne veux plus me mêler de cette histoire d'Hortense, dont j'ai par-dessus la tête !

ROBERT.

Eh ! il s'agit bien de cette histoire !

LA HERCHE, *scandalisé*.

Il s'agit d'une autre ?

ROBERT.

Une aventure imprévue, une trombe. Il me faut vingt-quatre heures de liberté ! Si tu refusais, tu serais cause d'un désastre... et je ne te le pardonnerais jamais !

LA HERCHE.

Tu es effrayant ! tu es effrayant !

ROBERT.

Je suis victime d'une série de fatalités... Mets-toi à ma place...

LA HERCHE.

Je suis déjà assez embêté d'être à la mienne!... Tu es un débauché, voilà ce que tu es... Tu n'as pas d'excuse!... Après ce qui vient de se passer, tu aurais encore l'impudence de raconter des blagues à ta femme?... Ah çà! est-ce que tu t'imagines qu'elle te croira? Est-ce que tu t'imagines qu'elle a encore confiance en toi, la malheureuse?

ROBERT, *voyant entrer Amélie.*

Tais-toi!

SCÈNE XIX

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Je viens de prévenir Yvonne que nous partions pour l'Italie. Elle est dans la joie la plus folle. Nous serons prêtes pour demain.

ROBERT.

Ma chérie, je ne demanderais pas mieux, mais il va falloir retarder le voyage d'un ou deux jours... oui... deux jours à peine.

AMÉLIE.

Ah!

LA HERCHE, *à part, ricanant.*

Si tu crois que ça va prendre!

ROBERT.

Ton frère... *(Soubresaut de La Herche.)* a besoin de m'envoyer à Tours...

AMÉLIE.

A quel propos, mon Dieu ?

ROBERT, *se tournant vers La Herche stupéfait.*

Explique !..,

LA HERCHE, *retenant un mouvement d'indignation, et à part.*

Oh !

AMÉLIE.

Eh bien ?

LA HERCHE, *avec une fureur contenue.*

Voici... *(A part.)* Quel gredin !... *(Haut.)* Voici. Je viens de recevoir une lettre... c'est pour ce procès... Ah ! je suis furieux... L'avocat, tu sais, l'avocat de la partie adverse... je ne pourrais pas le voir en face... je ferais un éclat... Il m'a déjà insulté à la première audience... Il m'a appelé le fossile de la place de l'Archevêché... Et je suis dans un tel état de fureur... que je préfère envoyer Robert... Moi, j'éclaterais... j'éclaterais... j'éclaterais !... Gredin ! Gredin !...

AMÉLIE, *riant.*

Voyons... voyons... ne te mets pas dans cet état-là... Robert ira à ta place, c'est bien simple... Nous ne partirons que dans trois jours.

ROBERT.

C'est ça, ma chérie, dans trois jours...

AMÉLIE.

Je vais le dire à Yvonne.

(Elle sort.)

SCÈNE XX

ROBERT, LA HERCHE.

LA HERCHE.

Et tu me fais faire des mensonges, misérable! A moi!... Tu me compromets!... Ce qu'il y a d'inouï, c'est que j'inventerais une pareille blague, moi, je serais pincé tout de suite... parce que moi, je suis un bon mari... et que je n'ai rien à me reprocher... Quelle ironie!... Quelle ironie! A partir d'aujourd'hui, tu vas pouvoir tromper ta femme, tranquillement, bien à ton aise, sans qu'elle ait le moindre soupçon!...

ROBERT, *le secouant par les deux pans de son veston*

Est-ce que tu crois que ça m'amuse?

ACTE IV

Au Havre, dans l'hôtel de l'Océan.

Un petit salon d'hôtel, attenant à une chambre à coucher dont la porte est à droite. Porte à gauche, donnant sur le palier.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, JULIETTE.

JULIETTE, *à Robert qui arrange une valise.*

Vous ne m'avez pas vue hier, en arrivant... Mais moi je vous ai reconnu tout de suite...

ROBERT.

Je me rappelle, maintenant... Hôtel de l'Océan...

JULIETTE.

Vous n'êtes donc pas descendu ici, à cause de moi?

ROBERT.

Heu... Si! si!

JULIETTE.

Ce n'est pas sûr, ça... Ce n'est pas sûr... C'est

peut-être cette dame qui avait choisi l'hôtel de l'Océan et pas vous...

ROBERT.

Quelle dame?... Quelle dame?...

JULIETTE.

Celle qui est ici avec vous... Oh! monsieur, vous n'avez pas la prétention d'amener une dame dans un hôtel et d'empêcher la patronne de l'hôtel de s'en apercevoir?

ROBERT.

Ce serait de la folie.

JULIETTE.

Je n'en reviens pas, tout de même!... Vous, monsieur Vandel, vous!... Vous êtes au Havre avec une bonne amie!... Si l'on m'avait dit ça, il y a un an!... Vous avez fini par faire comme tout le monde... pardi!

ROBERT.

Voulez-vous vous taire, petite Juliette!

JULIETTE.

Ça me fait tout de même un gros plaisir de vous revoir, quoique vous ne soyez pas venu exprès.

ROBERT.

Je n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande discrétion.

JULIETTE.

N'ayez pas peur...

ROBERT.

Et... il va bien, l'hôtel de l'Océan?

JULIETTE.

Vous voyez... C'est plein. Nous l'avons complètement restauré, avec tout le confortable moderne... Et puis nous sommes à deux pas du quai d'embarquement. C'est une situation exceptionnelle.

ROBERT.

Ah ! j'oublie de vous demander !... Vous êtes toujours mariée ?

JULIETTE.

Toujours, monsieur Vandel, toujours... et avec le même.

ROBERT.

Alors, tout va bien... Dites donc ?...

JULIETTE.

Oui... oui... je comprends... Je vous laisse, monsieur Vandel, je vous laisse... Si vous avez besoin de quoi que ce soit ?... Vous n'attendez personne ?

ROBERT.

Non... non !... personne...

(Sort Juliette.)

SCÈNE II

ROBERT, *seul, puis* ADRIENNE.

ROBERT, *allant à la porte de droite et parlant.*

Que faites-vous ?

ADRIENNE, *entrant.*

J'essayais de fermer une valise et je n'y arrive pas.

ROBERT.

Vous avez le temps.

ADRIENNE.

Tout juste.

ROBERT.

Je vous assure que vous avez le temps.

ADRIENNE.

Etes-vous déjà sorti ce matin?

ROBERT.

Oui, un instant... *(Il la prend par la main.)* Venez ici...

(Il la conduit au canapé et s'assied à côté d'elle.)

ADRIENNE, *le regarde en souriant.*

Alors?

ROBERT.

Alors, quoi?

ADRIENNE.

Vous penserez quelquefois à moi?

ROBERT.

Très souvent... *(La regardant.)* Vous n'êtes pas triste du tout, comme c'est curieux!

ADRIENNE.

C'est vrai, je n'éprouve aucune tristesse. Et pourtant je vais me séparer de vous pour longtemps peut-être. C'est que, voyez-vous, les femmes comme moi, qui se débattent dans la vie depuis leur extrême jeunesse, ont, devant les événements nécessaires, une résignation simple et immédiate.

ROBERT.

Je comprends, je comprends... Vous ne m'ai-

miez pas. Et c'est tant mieux... Oh! oui, tant mieux!

ADRIENNE.

Vous vous trompez. Je vous aimais, je vous aime encore. Mais j'ai obtenu de cet amour plus que je n'avais espéré dans mes plus beaux moments d'illusion. Je n'avais jusqu'à présent que des souvenirs pauvres et mesquins, et vous m'en laissez un de joie, de lumière et de revanche. Il me semble qu'un miracle a eu lieu en ma faveur... Non, je ne suis pas triste. Je suis pleine d'espoir, au contraire... J'ai une confiance folle...

ROBERT.

Je vais vous regretter, savez-vous?

ADRIENNE.

Quelle chance!... Vous m'écrirez par-ci par-là? D'ailleurs, je n'ai pas l'intention de rester éternellement en Amérique... Oh! non... En arrivant là-bas, je vous enverrai une lettre à Paris, poste restante. Nous verrons bien si vous irez la chercher. Irez-vous?

ROBERT.

J'irai.

(Un temps.)

ADRIENNE.

Qu'avez-vous? Depuis un instant, vous me laissez bavarder et vous me répondez à peine. Est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous a déplu?

ROBERT.

Non, Adrienne. Je pense, au contraire, que vous vous en allez très loin, toute seule, presque au hasard; que vous risquez votre avenir sur une

chance bien fragile, et qu'en réalité c'est moi qui suis la cause de cette aventure.

ADRIENNE.

Vous ?

ROBERT.

Vous ne m'auriez pas rencontré, votre vie eût été probablement plus facile et plus calme... Et moi qui me suis toujours efforcé de faire le moins de chagrin possible aux êtres qui m'entouraient, j'aurai eu sur vous une influence malheureuse. Voilà les réflexions qui me troublent à l'heure de votre départ...

ADRIENNE.

Parce que vous ne connaissez pas mon caractère. Je suis une vagabonde. Je ne peux pas tenir en place : tôt ou tard, je devais partir... En outre, je suis un peu superstitieuse, c'est plus fort que moi. Figurez-vous que je crois aux lignes de la main... Vous comprenez ? Quand je dis que j'y crois, ce n'est pas un article de foi...

ROBERT.

Je l'espère...

ADRIENNE.

Mais ça me fait des sujets de conversation avec moi-même. Et quand, par hasard, leurs indications concordent avec les événements qui m'arrivent, je me livre à de profondes méditations qui me font passer le temps... Tout cela est évidemment assez bête, mais ça me distrait. Ainsi ma ligne de chance est très mauvaise jusqu'à trente ans... mais elle reprend à partir de ce moment-là en rencontrant la ligne de cœur... Il y a un choc qui m'est favorable... En outre, cette croix, en chiromancie, indique un grand voyage...

ROBERT.

Taisez-vous... taisez-vous. C'est absurde.

ADRIENNE.

Au fait, m'avez-vous apporté la broche que je vous ai demandée ce matin?

ROBERT.

Je vous l'ai apportée, parce que vous l'avez exigé, mais quelle horreur!

ADRIENNE.

Où est-elle?

ROBERT.

Tenez... *(Il lui remet une broche.)* Adrienne, voyons... pourquoi ne voulez-vous pas accepter autre chose?

ADRIENNE.

Non, non... jamais. Je ne veux que cela... *(Ouvrant la boite.)* C'est bien la même... *(Riant.)* Un vaisseau traversé d'une flèche en haut de laquelle il y a un cœur et au bas : *Souvenir du Havre.*

ROBERT.

C'est une honte.

ADRIENNE.

Une réussite que j'ai faite hier dans la soirée, en vous attendant, semble indiquer que je ne ferai fortune qu'à cette condition-là.

ROBERT, *se levant brusquement.*

Eh bien, non, non! Je ne suis pas décidé du tout à vous laisser partir!

ADRIENNE.

Oh! que dites-vous? Je pars dans une heure.

ROBERT.

Si je veux !... Vous riez ?... Vous avez le courage de rire ?

ADRIENNE.

C'est en songeant à ce que vous feriez de moi à Paris... et surtout à l'opinion que vous auriez de moi au bout de huit jours. Vous m'avez raconté votre histoire avec Hortense, il ne faut pas l'oublier.

ROBERT.

Ce n'est pas la même chose. J'ai conscience que je n'ai pas été pour elle un être malfaisant. C'est une femme exquise, certes !... mais d'un caractère léger, incapable de souffrir et de faire souffrir les autres. Elle se consolera de tout, si elle a le luxe et une vie brillante. Enfin, je la connais, je suis tranquille. Tandis que vous, je ne vous connais pas.

ADRIENNE, *riant.*

Eh bien alors, qu'est-ce qu'il vous faut ?

ROBERT.

On ne se connaît pas pour ça...

ADRIENNE.

N'essayez pas de me retenir. Ne me tentez pas. Ce serait insensé et vous vous en repentiriez si vite ! Car c'est votre générosité seule, c'est votre sensibilité qui vous attirent vers moi en ce moment... Vous êtes ému parce que je m'en vais et que vous me voyez environnée de périls.

ROBERT.

Non, Adrienne, non... Tu te trompes... Je suis ému parce que je te tiens entre mes bras et que je me rappelle les heures que tu viens de me donner.

ADRIENNE.

Éloignez-vous, je ne veux pas... Nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre, car je suis violente et jalouse.

ROBERT.

C'est peut-être ce que je cherchais.

ADRIENNE.

Vous ne pourriez jamais vous débarrasser de moi, je vous en préviens... Non, non ! je ne veux pas !... Dites-moi adieu ! Ce n'est pas une femme comme moi qui peut briser la vie d'un homme comme vous... Elle peut y passer quelques heures, y laisser une trace légère, mais elle ne vaut pas un malheur.

(On frappe à la porte de gauche.)

ROBERT, *à Adrienne.*

Rentrez une seconde... Je vais voir...

(Il la conduit à la porte et la referme.)

SCÈNE III

ROBERT, LA HERCHE.

ROBERT *va ouvrir la porte de gauche, tout doucement, avec précaution, et fait un mouvement de recul.*

Toi ?

LA HERCHE, *montrant d'abord la tête, son pardessus relevé et l'air fatigué d'un homme qui a sommeil.*

Mon Dieu, oui... c'est moi, mon ami, c'est moi.

ROBERT.

Ah çà ! qu'est-ce que tu viens faire, et d'abord comment m'as-tu trouvé ici ?

LA HERCHE, *entrant.*

Je te savais au Havre puisque tu me l'avais dit... J'ai pris hier soir le train de minuit quarante-cinq... c'est un train omnibus... un train lourd !... Oh ! qu'il est lourd !... Il met sept heures pour aller au Havre... Je tombe de sommeil...

ROBERT, *lui présentant un fauteuil*

Assieds-toi...

LA HERCHE.

Je suis arrivé à huit heures du matin... Je t'ai cherché dans plusieurs hôtels et heureusement qu'ici la patronne te connaissait... Je viens t'avertir de ce qui s'est passé hier...

ROBERT.

Où ?

LA HERCHE.

Chez toi.

ROBERT.

Va... va vite... C'est grave ?

LA HERCHE.

Ça dépend...

ROBERT.

Il est arrivé quelque chose à Amélie ?

LA HERCHE.

Non... non... rien... Il s'agit de toi.

ROBERT.

De moi ?... Au nom du ciel, dépêche-toi... Voyons !

LA HERCHE.

Ah ! ne me brusque pas, je t'en prie... je ne le souffrirais pas... Je me conduis avec toi depuis quelques jours comme jamais un homme ne s'est conduit avec son beau-frère.

ROBERT.

Je te demande pardon. Mais raconte-moi ce qui s'est passé... va... va...

LA HERCHE.

Tu n'es pas sans te rappeler que tu m'as fait faire avant-hier un mensonge, un horrible mensonge.

ROBERT.

Eh bien ?

LA HERCHE.

Je ne voulais pas... tu m'y as forcé... C'est tant pis pour toi... Quelques heures après ton départ, Clotilde, qui, entre parenthèses, ne quitte plus Hortense, ainsi que je l'avais prévu... Elles ont même dîné hier ensemble. Et je te donne en mille avec qui elles ont dîné ? Ça, comme immoralité et comme inconscience, c'est ce que je n'ai jamais vu de plus extraordinaire, mais avec les femmes d'aujourd'hui, tout est incompréhensible, tout est affolant.

ROBERT.

Et avec qui ont-elles dîné ?

LA HERCHE.

Avec Tinois ! Avec le baron de Tinois ! Tu verras qu'Hortense finira par l'épouser, le baron de Tinois... Tu auras encore cette chance ! Ah ! j'en ai appris en six mois, sur les femmes !

ROBERT.

Et remarque que tu ne sais rien. Mais tu disais?

LA HERCHE.

Clotilde, donc, est venue rendre visite à ta femme : « Où est Robert? — Mais à Tours, pour votre procès, a répondu Amélie... — Notre procès, s'est écrié Clotilde, il se plaide dans six semaines ! C'est bizarre! Pourquoi ce mensonge?... » Alors, tu ne sais pas ce qui est arrivé?

ROBERT.

Non.

LA HERCHE.

Il est arrivé que ce n'est pas toi qu'on a soupçonné... mais moi! entends-tu, moi!... Car, jusqu'à la dernière minute il est dit que cette histoire retombera sur moi... Je suis entré à ce moment-là. Ta femme et la mienne se sont précipitées, m'ont interrogé, m'ont accablé de questions... J'en avais une à droite et l'autre à gauche... J'étais harcelé, j'étais harcelé... je balbutiais... Je me noyais... Ah ! mon ami, une femme ment à deux hommes, un homme ne peut pas mentir à deux femmes !...

ROBERT.

Et?...

LA HERCHE.

Alors, comme j'en avais assez, je t'ai débarqué froidement. Et j'ai dit toute la vérité...

ROBERT.

Tu as dis quoi?

LA HERCHE.

J'ai tout dit...

ROBERT.

Qu'est-ce que tu appelles tout?

LA HERCHE.

Eh bien!... que tu étais, non à Tours pour mes affaires, mais au Havre pour les tiennes.

ROBERT.

Oh! oh!

LA HERCHE.

Et ce qui a compliqué la situation, c'est que, à peine avais-je prononcé ces paroles, qu'on a apporté une dépêche de Tours, signée de toi...

ROBERT.

En effet... en effet...

LA HERCHE.

Car toi, malin, tu avais fait télégraphier de Tours à ta femme : « Bien arrivé. Embrasse. »

ROBERT.

Qui pouvait prévoir?

LA HERCHE.

Ah! mon ami, quand on veut mener la vie que tu mènes depuis quelque temps; quand on est sorti de l'existence normale et régulière; quand on veut faire de la fantaisie et courir les aventures — comme don Juan — eh bien! il faut s'attendre à tout... On est désormais entre les mains de la fatalité... Il faut prévoir toutes les incohérences, tous les hasards... les dépêches qui arrivent trop tôt... les lettres qui arrivent trop tard... les femmes qui soupçonnent... les amis qui font des gaffes... les trains qui déraillent... les rencontres imprévues! N'en doute pas, mon ami, n'en doute pas... Il y a quelqu'un qui dirige ces événements... Qui? Je l'ignore, mais nous le saurons un jour ou l'autre.

ROBERT.

Continue, continue... Que s'est imaginé Amélie ?

LA HERCHE.

Elle a fait mille suppositions, comme bien tu penses... et qui n'étaient pas à ton avantage... Elle est en plein soupçon... ce qui est naturel, après l'histoire d'avant-hier... Elle a même été jusqu'à établir une corrélation entre ton départ et celui de la petite institutrice...

ROBERT.

Oh !

LA HERCHE.

Tu devines ses réflexions.

ROBERT.

Comment va-t-elle ?

LA HERCHE.

Elle va bien... un peu fatiguée par le voyage...

ROBERT, *sursautant.*

Quel voyage ?

LA HERCHE.

Elle est en bas... dans le bureau de l'hôtel.

ROBERT.

Et tu ne me le disais pas !

LA HERCHE.

J'allais te le dire.

ROBERT.

Sapristi ! sapristi !

LA HERCHE.

Tu es avec une femme, bien entendu ?

ROBERT.

Oui.

LA HERCHE.

Admirable! admirable! Et laquelle? Je la connais?

ROBERT.

Non.

LA HERCHE.

D'ailleurs, ça m'est égal.

ROBERT.

Si encore je pouvais dire que c'est à cause d'Hortense que j'ai été obligé de...

LA HERCHE.

N'y songe pas. Ta femme sait qu'Hortense est restée à Paris. Enfin, qu'est-ce que tu décides?

ROBERT.

Va dire à Amélie que je l'attends ici. Nous ne pouvons guère avoir une explication dans le bureau de l'hôtel...

LA HERCHE *s'éloigne et revient, ému tout à coup.*

Mon vieux Robert... il y a une chose que je veux te demander depuis quelque temps...

ROBERT.

Laquelle?

LA HERCHE.

J'ai une grande affection pour ma sœur, tu n'en doutes pas... et pour toi aussi, malgré tout...

ROBERT, *lui serrant la main.*

Oui... oui...

LA HERCHE.

Réponds-moi, franchement, mais là, entre hommes...

ROBERT.

Je te le promets. Parle.

LA HERCHE.

Aimes-tu encore ta femme, oui ou non ?

ROBERT.

La Herche, mon brave La Herche, je te donne ma parole d'honneur qu'il n'y a pas un mari sur la terre qui aime sa femme plus tendrement que moi.

LA HERCHE.

Et dire que je te crois.

ROBERT.

Tu le peux.

LA HERCHE.

Alors, je vais la chercher ?

ROBERT.

Oui, va...

LA HERCHE.

Mon vieux Robert, mon vieux Robert... Tu es gentil au fond... Tu es effrayant, mais tu es gentil !...

(Il sort.)

SCÈNE IV

ROBERT, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant de gauche.*

Monsieur...

ROBERT.

Quoi ?

JULIETTE, *lui remettant une lettre.*

Une lettre de la part de la dame... la dame de cette nuit.

ROBERT.

Donnez ! Donnez !

JULIETTE.

Elle a dit qu'il n'y avait pas de réponse.

(Elle sort.)

ROBERT, *décachette vivement la lettre.*

« Je viens de voir votre femme, mon ami. Elle m'a vue aussi. C'est le hasard qui se met brusquement entre nous et nous sépare. Je pars. Votre Adrienne... » *(Parlé.)* Pauvre petite, pauvre petite !

(Entre Amélie sans mot dire.)

SCÈNE V

ROBERT, AMÉLIE.

ROBERT, *se retournant vivement.*

Amélie ! ma bonne Amélie ! Je vais t'expliquer, je vais t'expliquer... Ecoute-moi... assieds-toi et écoute-moi...

AMÉLIE.

Non, mon ami, non ! Ne me dis rien, ce n'est pas la peine, j'ai compris... Ce serait trop commode, chaque fois que tu prendrais une maîtresse, de me faire asseoir bien tranquillement et de me raconter que tu as été entraîné par la fatalité... Et qui as-tu pris cette fois-ci ?... Quand je pense que depuis un an peut-être, tu me trompais chez

moi, sous mon toit, à mes côtés ! Et tu supposes que je puis accepter cela?... Oh ! Robert, voyons !...

ROBERT, *assis, Amélie debout.*

Ma chérie, je...

AMÉLIE, *l'interrompant.*

Non, non, je te vois venir... Tu veux me raconter qu'elle s'est jetée à ton cou, comme Hortense, et que toi, par bonté d'âme, tu as consenti à devenir son amant... Mais à ce compte-là, toutes les femmes seraient heureuses autour de toi, excepté la tienne ! Et dans ta vie, tu n'aurais fait qu'une victime, moi !... Avoue que ce n'est pas juste, tout de même?

ROBERT.

Ma chérie...

AMÉLIE.

Oh ! je vois bien la vérité !... je la vois enfin... Tu as assez de ta femme, tu as assez de ton ménage. La vie de famille t'est devenue odieuse... Hélas ! je le sens tellement que je n'ai pas hésité à venir ici, te surprendre et te dire : « Robert, séparons-nous, veux-tu?... Laisse-moi partir... »

ROBERT, *assis.*

Tais-toi, Amélie, tais-toi... Oh ! je suis triste... Je suis affreusement triste... car j'aurais beau te dire la vérité, je ne te convaincrais pas. Et je m'aperçois aussi que moi, qui me croyais plutôt bon, sensible, humain, je ne fais que du mal à ceux qui m'entourent...

AMÉLIE.

Ce n'est pas à Hortense, je suppose?

ROBERT, *se levant et avec force.*

Mais si ! car le pire égoïste ne se serait pas

conduit avec elle autrement que je ne l'ai fait ! Après quelques jours de liaison et dès qu'elle a commencé à encombrer ma vie, je n'ai songé qu'à la rupture. Et j'ai profité de la première occasion qui s'offrait... Aujourd'hui, la voilà presque contrainte, à cause de moi, d'épouser un vieillard... Et cette pauvre fille qui part en ce moment ? Eh bien, oui, je te le dis à toi-même, elle s'est conduite presque héroïquement... et aujourd'hui, elle s'enfuit à l'aventure pour se punir des torts qu'elle a envers toi. Et tout ce que j'ai pu lui faire accepter, c'est une broche en acier bruni de quinze francs !

AMÉLIE.

Mais ce n'est pourtant pas de ma faute, tout ça !

ROBERT.

Et toi aussi, je suis en train de te rendre malheureuse ! car te voilà convaincue que je ne t'aime plus ! et j'aurai gâché ta vie en même temps que la mienne ! Allons, décidément, je ne suis qu'un égoïste et j'ai un caractère malfaisant et dangereux.

AMÉLIE.

Non, non, je ne veux pas que tu dises cela. Voilà que tu vas trop loin, maintenant ! Malfaisant !... Dangereux !... Tu es la bonté même et je sais bien que tu ne vas pas abandonner tout à coup ta femme, ta fille pour courir après la première venue... Tu m'as donné vingt ans presque de joie et de sécurité ; évidemment, je ne peux pas oublier ça en une heure. Mais avoue tout de même que je n'ai pas lieu de me réjouir. *(Gestes de Robert.)* Tu en conviens, n'est-ce pas ? Je te demandais tout à l'heure si tu voulais que nous nous séparions, ce n'est pas que j'en aie envie. Mais, franchement,

c'est toi qui as l'air de le désirer... Enfin, tu te conduis comme si tu le désirais... Certes, tu as des excuses, tout le monde abuse de toi... tu as été entraîné, je m'en rends compte... tu as été entraîné par les circonstances... *(Le regardant.)* Oh ! tu as une figure navrée... C'est absurde, c'est absurde !

ROBERT.

Je suis très changé, Amélie...

AMÉLIE.

Et pourquoi es-tu changé ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Je comprendrais encore que moi je dise cela, mais toi ? Je ne suppose pas que tu aimes Hortense, puisque tu en as pris une autre... ni que tu sois devenu amoureux d'Adrienne, puisque tu la laisses partir ? Alors je ne vois pas pourquoi tu aurais de la peine... Quelle raison aurais-tu maintenant de perdre ta gaieté et ta belle humeur de jadis ? Je ne le veux pas. Il ne faut pas ! il ne faut pas ! j'en serais navrée... Ta vie n'est pas gâchée, c'est insensé de te figurer ça, ni la mienne non plus, j'espère... Car je finirai par oublier, j'oublierai très vite, je te le promets. Je suis ton amie, après tout, ta camarade dans la vie... Voyons, ne sois plus triste... *(Un temps.)* Ça tient toujours, ce voyage en Italie ?

ROBERT.

Je ne sais plus, moi...

AMÉLIE.

Allons, nous allons partir pour l'Italie... Ce voyage fera beaucoup de bien à ta fille, et à toi aussi... D'abord, Yvonne y compte de plus en plus... Philippe Aubier doit venir nous y retrouver. Tu es capable d'être grand-père dans un an.

ROBERT.

Je suis capable de tout...

AMÉLIE.

Embrasse-moi.

ROBERT, *l'embrassant.*

Tu es une excellente femme, Amélie... *(On frappe.)* Entrez !

(Entre La Herche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA HERCHE, *puis* JULIETTE.

LA HERCHE.

Écoute, mon ami, je ne veux pas te faire de reproches, je ne veux pas jeter une note discordante dans votre réconciliation, mais, franchement, je viens de voir le tableau des voyageurs : pourquoi es-tu descendu ici sous le nom de La Herche ?

ROBERT.

C'est un hasard, mon bon ami.

JULIETTE, *entrant.*

J'ai fait servir dans un petit salon. Madame sera très bien.

(Amélie et La Herche se dirigent vers la porte de droite.)

ROBERT, *à Juliette.*

Vous me ferez descendre ma valise.

JULIETTE.

Oui, monsieur... *(S'apercevant qu'Amélie est sortie, à*

Robert qui s'apprête à en faire autant et à voix basse : Monsieur Vandel ?

ROBERT, *se retournant.*

Quoi ?

JULIETTE.

Vous ne partez pas tout de suite, j'espère.

ROBERT.

Mais si.

JULIETTE.

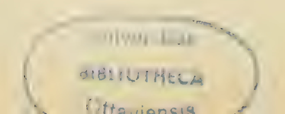
Oh ! monsieur... Vous ne ferez pas ça... Figurez-vous que mon mari va à Rouen cet après-midi...

(Elle lui parle à l'oreille.)

ROBERT, *avec éclat.*

Ah ! non... cette fois-ci, c'est fini !





TABLE



PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.

PARIS. — IMP. MICHELS FILS.

Alfred CAPUS

THÉATRE

COMPLET

V

Notre Jeunesse

Le

Beau Jeune Homme

Les Passagères

Prix : 3f 50

ARTHÈME FAYARD
Éditeur
PARIS



